BENOIST SIMMAT
DANIEL CASANAVE

VOYAGES EN UTOPIES

fayard Graffik

VOYAGES EN UTOPIES

Ouvrage illustré par Daniel Casanave
Colorisation des illustrations : Christian Lerolle
Graphisme maquette et couverture : offgraphisme.paris
Ouvrage publié avec le concours d'Aurélie Ouazan

Dépôt légal : mars 2025
ISBN : 978-2-213-72354-9
© Librairie Arthème Fayard, 2025.

BENOIST SIMMAT
DANIEL CASANAVE

VOYAGES EN UTOPIES

fayard Graffik

SOINTULA
NEW HARMONY
ONEIDA
PROSPERA
FORDLÂNDIA
NUEVA GERMANIA
COLÔNIA CECÍLIA

PYRAMIDEN
TERRE LIBÉRÉE
FIUME
SAN LEUCIO
AUROVILLE

Un atlas des rêves fracassés

San Leucio, Nueva Germania, New Harmony, Sointula, Fordlândia, Pyramiden, Oneida… Vous n'avez sans doute jamais entendu parler de ces lieux. Normal : ces territoires sont des intermittents de l'Histoire. Des expériences d'utopies réelles ayant duré quelques années, ou quelques décennies seulement. Dans toutes les langues, sur tous les continents, en italien, en américain, en espagnol, en hindi, en français, en allemand, en Amérique, en Europe, dans le grand nord, au Maghreb, en Asie, des centaines de ces tentatives ont été menées entre le XVIII[e] siècle et notre époque contemporaine.

Nous en avons choisi douze, qui incarnent chacune à leur manière cette folle espérance consistant à réaliser dans les faits les rêves des philosophes des Lumières. Des utopies teintées d'une couleur politique souvent radicale : colonies libertaires, enclaves pré-communistes, cités racialistes, contrées technologiques, il y a un peu de tout à disposition au grand marché du rêve très humain d'un monde nouveau. Libéré des chaînes du passé, de l'organisation sociale, de la structure économique. Libéré des conventions sous toutes leurs formes : le mariage, les règles de la sexualité, l'argent, le temps de travail, la religion, bien sûr, et même le cosmopolitisme ou la consommation de viande. Rappelons que le concept d'*utopie* est un enfant de l'époque moderne. Le terme apparaît pour la première fois au début du XVI[e] siècle dans le titre de l'œuvre bien connue de l'Anglais Thomas More, rédigée en latin et publiée à Louvain[1]. Depuis plusieurs millénaires, certes, les philosophes réfléchissent à la « Cité idéale » – que l'on songe à *La République* de Platon. Mais il s'agit de considérations sur l'amélioration des sociétés en l'état. À partir de More et de ses continuateurs, le rêve de reconstruction sociale semble pouvoir, ou même *devoir*, devenir réalité pour constituer une sorte d'avant-garde éclairée dont la vocation est de changer la face de l'Histoire.

D'étonnants personnages vont s'y atteler. Ce sont des princes éclairés, des pirates ou des aventuriers, des féministes ou des religieux réformateurs, des communistes ou des savants. Ils sont peu à être passés à la postérité, comme le fantasque Charles Fourier, le théoricien des « phalanstères », ces logements collectifs idéaux où, grâce à la magie d'une architecture novatrice, les ouvriers et leurs proches devaient vivre une révolution du travail autant que des mœurs. Portés par la foi en un futur proche de la perfection, ces activistes vont former de très nombreuses communautés autogérées, des colonies d'un nouveau genre, des villages libres et autres coopératives innovantes.

Leurs noms de baptême fleurent bon la poésie de l'aventure et de l'exploration : Colônia Cecília, La Réunion, New Australia, Icarie, Terre libérée, etc. Car nombre de ces projets impliquaient de partir vers l'inconnu, notamment vers les deux Amériques, continent de tous les possibles. Semblables à l'île métaphorique de Thomas More, ces nouveaux territoires créés ex nihilo vont tenter de s'émanciper du présent dans un superbe isolement primitif. L'objectif commun est de coloniser une « terre vierge » pour retrouver une pureté originelle dissolue dans les cités industrielles du XIXe siècle, incarnation de tous les maux[2].
Las ! À de très rares exceptions près (Auroville en Inde, Comunidad del Sur en Uruguay, familistère de Guise en France…), les rêves des utopies réelles se fracassent sur le mur de la réalité et échouent systématiquement à s'installer dans le temps. Un perfide cocktail de passions humaines et de pesanteurs économiques mine ces édifices sociaux qui s'effondrent parfois en très peu de temps. Jalousie, cupidité, incompétence, inorganisation, manque de financements, milieux hostiles… le scénario de nos communautés utopiques semble toujours écrit à l'avance[3].
Pourtant, leurs histoires, finalement extraordinaires, méritent d'être exhumées, aussi bien en textes qu'en images. À l'heure où de nouvelles utopies surgissent (comme Prospera, notre douzième utopie, tête de pont de ces cités libertariennes pétries d'ultra-capitalisme), il sera intéressant de voir si l'Histoire, une fois de plus, se répète.

Benoist Simmat, le 1er février 2025.

1. *Libellus vere aureus, nec minus salutaris quam festivus de optimo reipublicae statu, deque nova Insula Utopia* (1516).

2. « L'exportation des modèles utopiques Outre-Mer au XIXe siècle. La foi expérimentale des disciples », Annick Osmont, *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 42 (1989).

3. « Les communautés utopiques sont-elles toujours condamnées à disparaître ? », Michel Antony, *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 133 (2016).

San Leucio

Le fantasme manufacturier de Ferdinand IV

« La main du jeune roi de Naples ne tremble pas, alors qu'il se prépare à parapher une loi bien particulière, somme toute inédite dans l'histoire sociale de la fin du XVIII^e siècle. »

Royaume
des
Deux-Siciles
SAN LEUCIO
NAPLES
BARI
PALERME
CATANE
SICILE

EN 1750, LE MONARQUE ÉCLAIRÉ CHARLES DE BOURBON, ROI DE NAPLES, AVAIT FAIT L'ACQUISITION D'UNE IMMENSE PROPRIÉTÉ ALENTOUR, LE CONTADO CASERTANO. L'ARCHITECTE LUIGI VANVITELLI AVAIT COMMENCÉ A Y BÂTIR L'IMMENSE PALAIS DE CASERTE, MAIS LE PROJET ALLAIT BIEN PLUS LOIN.
VOTRE MAJESTÉ, MAINTENANT QUE VOTRE FUTURE RÉSIDENCE ROYALE EST BIEN AVANCÉE ...
...VOYONS COMMENT LA FUTURE CITÉ, NOUVELLE S'INSCRIRA AUTOUR, HUM ...
VOYEZ : LA VILLE S'ORDONNE AUTOUR DE LA PLACE ELLIPTIQUE QUI S'ÉTEND DEVANT LA FAÇADE MÉRIDIONALE ...
HUM, UNE CITÉ COMME UN AMPHITHÉÂTRE POUR LE ROI... ET CES IMMENSES ARTÈRES?
LA PRINCIPALE, QUI PART DU PORTAIL ROYAL ET MÈNE À NAPLES EN VINGT KILOMÈTRES, COUPE LA VILLE EN DEUX. DEUX AUTRES VOIES PERMETTENT DE FORMER UN TRIDENT COMME À VERSAILLES !
ET COMME À VERSAILLES ÉGALEMENT, CES JARDINS À LA FRANÇAISE, HUM, HUM ...

VANVITELLI, NOUS AIMONS VOTRE PROJET. UNE VILLE NOUVELLE, OUVERTE, LUMINEUSE, GRANDIOSE. SUR LAQUELLE JE PUIS VEILLER DEPUIS LES BALCONS DE MES APPARTEMENTS !

L'URBANISME DES LUMIÈRES EÛT, CERTES, ÉTÉ TROP COMPLEXE À METTRE EN PLACE DANS L'ANCIENNE CAPITALE. TROP TORTUEUSE.

NAPLES EST SURDIMENSIONNÉE, C'EST DEVENU LA DEUXIÈME VILLE DE MÉDITERRANÉE APRÈS CONSTANTINOPLE. TROP SURPEUPLÉE.

LA PLÈBE Y EST CONSTAMMENT PRÊTE À LA RÉVOLTE CONTRE LA MONARCHIE. ET LA VILLE TROP DIFFICILE À DÉFENDRE FACE AUX PUISSANCES VOISINES.

CASERTE SERA UNE NOUVELLE VERSAILLES, MAIS LA VERSAILLES DES ENCYCLOPÉDISTES !

?!
LE PROJET, TRÈS ONÉREUX, FUT FINALEMENT MIS EN SOMMEIL, PUIS DÉFINITIVEMENT ABANDONNÉ QUAND CHARLES DE BOURBON QUITTA NAPLES EN 1759 AFIN DE PRENDRE LE TRÔNE D'ESPAGNE. MAIS UNE IDÉE AVAIT GERMÉ DANS L'ESPRIT DE SON FILS, LE FUTUR FERDINAND IV...

***Belvedere di San Leucio*, aux environs de Naples, printemps 1789.**

La main du jeune roi de Naples ne tremble pas, alors qu'il se prépare à parapher une loi bien particulière, somme toute inédite dans l'histoire sociale de la fin du XVIII[e] siècle. Depuis son cabinet de travail du Belvédère de San Leucio, une discrète retraite forestière des environs du Palais royal de Caserte – le Q.G. des Bourbon-Siciles[1] –, Ferdinand IV a imaginé ce code assez pompeusement intitulé *Origine della popolazione di San Leucio e suoi progressi al giorno d'oggi colle leggi corrispondenti al buon Governo di essa di Fernando IV, Re delle Sicilie*[2]. Les historiens ont conservé la trace de ce texte sous un nom charmant : « Édit de bon gouvernement ». Avec celui-ci, le souverain offre à une communauté d'artisans vivant auprès de lui, et dont le nombre augmente sans cesse, un ensemble de droits sociaux très en avance sur leur temps. Nous sommes au printemps 1789 ; ce millésime révolutionnaire qui allait éclairer le monde résonne à San Leucio, non loin de la capitale de l'Italie du Sud, comme une préfiguration des bouleversements à venir.
Ferdinand, réputé un peu falot, est pourtant un monarque éclairé, l'héritier de l'esprit réformiste de son père, Charles de Bourbon. De fait, il déclare à ce moment-là ni plus ni moins que l'indépendance politique de 214 heureux élus, ouvriers modèles et leurs enfants, en leur offrant une législation à laquelle nul n'aurait pu rêver jusqu'alors[3].
La « Colonie royale de San Leucio », nom de la nouvelle entité, est d'ailleurs décrétée sous tutelle directe de ce bienfaiteur décidé à anticiper le progrès social annoncé depuis tant d'années par les philosophes des Lumières. Cela signifie que la monarchie napolitaine, dont Ferdinand est le souverain après Dieu, n'a rien à exiger de ces petites gens transformés d'un trait de plume en cobayes d'un bonheur hypothétique. Ses prévôts, ses officiers, ses fonctionnaires ont d'ailleurs un peu de mal à suivre la pensée du prince quand celui-ci déclare, évoquant l'augmentation toujours croissante de ses sujets à San Leucio :
« Il faut que cette population toujours plus nombreuse soit utile à l'État, à leurs familles, à chaque individu, en somme. »
Sur ce domaine royal des Bourbon-Siciles, à la fin des années 1780, il n'y a pas de Bastille à abattre, plutôt un rêve d'expérimentation sociale à bâtir. Depuis des années, Ferdinand IV a fait de cet espace vallonné son petit éden, un refuge éloigné des tumultes de la capitale napolitaine, devenue avec le temps une monstruosité urbaine. Quand il succède à son père, Charles, en 1759 (celui-ci étant reparti régner sur leur fief familial d'Espagne), le futur roi n'a que huit ans.

1. Dynastie issue de la branche espagnole de la maison Bourbon Ferdinand IV de Naples (également connu comme Ferdinand III de Sicile) en est le premier représentant

2. « Origine de la population de San Leucio et son évolution jusqu'à nos jours avec les lois correspondant à sa bonne gouvernance par Fernando IV » (traduction de l'auteur)

3. *La colonie manufacturière de San Leucio (1780 - 1799) un idéal social et urbanistique dans les politiques urbaines et territoriales de Ferdinand IV*, Brigitte Marin, Cahiers de Fontenay n° 69/70. 1993

Il est sous la tutelle de plusieurs régents délégués par sa famille et déteste les palais du centre de la capitale où les Bourbons de Naples tiennent encore leur cour et convoquent leurs diplomates. Le rêve de son père, le palais de Caserte et sa ville-modèle, restera inachevé, mais constitue une puissante inspiration. Ferdinand s'y attelle au moment d'assumer la couronne, à partir de 1765, ses quatorze ans étant révolus. Il entreprend de faire clôturer une grande extension de terrain autour d'une ancienne demeure des princes de Caserte[4]. Restauré et repensé par l'architecte Francesco Collecini – un disciple de Luigi Vanvitelli, bras droit de son père, Charles, avec qui celui-ci a pensé sa Caserte utopique –, ce « palais du Belvédère » devient le centre du jardin secret d'un dirigeant curieux du progrès. Un monarque qui, comme son géniteur, lit les Encyclopédistes et rêve de réformes sociales. Seulement lui, Ferdinand, dispose d'un échantillon humain à sa main : une vingtaine de familles logées dans le Belvédère ou dans les maisons adjacentes. Depuis quelques années, elles s'occupent des cultures du roi, de ses vignes, de ses réserves de chasse, de ses pavillons et de l'entretien des logements. En 1776, le souverain de ce micro-royaume dans le royaume fait transformer le grand salon du palais… en église (baptisée « Saint-Ferdinand Roi »), afin d'offrir une paroisse à ses ouailles ! Dans une des annexes de la propriété, une « maison d'éducation » est destinée à servir d'école expérimentale pour les enfants du hameau. Décidément, ce roi considère comme de son devoir de s'occuper de ses gens comme de sa propre famille, lui qui, bien que réputé pour sa laideur, aura par ailleurs dix-sept enfants avec son épouse, la très fertile Marie-Caroline de Habsbourg[5]. Un demi-siècle avant les premières communautés utopiques européennes et américaines, le milieu intellectuel napolitain fait donc émerger l'idée d'un échafaudage social pouvant amener l'Homme vers la perfection du Bonheur. Car le jeune Ferdinand IV n'agit évidemment pas sans influence : un groupe de « philosophes éclairés », en particulier Gaetano Filangieri, avocat et majordome du roi[6], ainsi que le franc-maçon et musicologue Antonio Planelli, est directement – dans l'ombre – à l'origine du projet et du code de San Leucio. Les idées du penseur Jean-Jacques Rousseau sur la perfectibilité naturelle humaine irriguent cette Italie du Sud résolument tournée vers l'avenir. La maçonnerie occulte y est traditionnellement puissante, mais sa version profane

Ferdinand, réputé un peu falot, est pourtant un monarque éclairé, l'héritier de l'esprit réformiste de son père, Charles de Bourbon.

y est également très active : nombre d'officiers et d'aristocrates récemment initiés causent progrès lors de leurs agapes.
Naples, capitale boursouflée, surdimensionnée, fait elle-même l'objet depuis des lustres de réflexions sur les liens de cause à effet entre la forme de la cité et son fonctionnement économique et social. Certains architectes, comme Giovanni Carafa ou Vincenzo Ruffo, publient des plans de réaménagement « scientifiques » afin de rationaliser le contrôle des populations, leur approvisionnement, la santé publique ou le commerce. Il est aussi question d'éradiquer la misère de la « plèbe », le nombre des indigents étant particulièrement élevé dans la ville, ce qui constitue une menace permanente pour le pouvoir en place. Selon ceux qui se penchent par écrit sur ces questions, la morphologie de la capitale doit absolument évoluer radicalement pour répondre à ces défis. Ferdinand IV a d'autant plus lu ces travaux qu'ils lui sont pour la plupart dédiés, mais il est maintenant convaincu qu'il doit plutôt créer sa cité idéale *ex nihilo* : le poids, l'influence de l'Église et des familles de la noblesse interdisent de transformer Naples en une cité des Lumières comme Londres, Paris ou Vienne. Ce sera donc sa colonie forestière de San Leucio et rien d'autre. Pourtant, à l'orée des années 1780, le Bourbon-Siciles est inquiet : des curieux ne cessent d'affluer dans ce petit village perdu dont on raconte que les habitants bénéficient d'une protection particulière. Ferdinand ne voudrait pas que son petit paradis se transforme en enfer sous la pression malthusienne d'une réputation qui traverse maintenant les frontières de la région. Encore un argument qu'il réserve à ses proches, et qui déroute ses conseillers :

« La population augmente, le nombre d'enfants encore plus. Il ne faudrait pas que, par manque d'éducation, ceux-ci ne deviennent un jour une dangereuse société de débauchés et de malfaiteurs. »
C'est alors que se fait jour l'idée d'organiser la communauté nouvelle autour d'une activité précise et exclusive : l'industrie de la soie. Avec la tourmente révolutionnaire, les puissants soyeux lyonnais ne vont pas tarder à perdre une grande partie de leur clientèle – les nobles en fuite dans toute l'Europe – et la concurrence s'émancipe un peu partout. Dès 1775, à San Leucio, un petit atelier confectionnant des voiles et des bas avait déjà été installé au cœur de la propriété.

Le poids, l'influence de l'église et des familles de la noblesse interdisent de transformer Naples en une cité des Lumières comme Londres, Paris ou Vienne. Ce sera donc sa colonie forestière de San Leucio et rien d'autre.

En 1780, c'est une « manufacture » en bonne et due forme qui est pensée et mise en place dans le Belvédère, une structure à laquelle tous les sujets de San Leucio sont priés d'adhérer. Elle reproduit en apparence le modèle des établissements royaux du royaume de France ou du grand-duché de Toscane, créés au XVIII[e] siècle pour répondre aux besoins précieux de la Cour et des résidences de l'aristocratie. On produit là-bas des tapisseries, des meubles, des porcelaines, toujours de la plus excellente facture. En réalité, à San Leucio, il s'agit moins d'une sous-traitance des plaisirs de la haute société que d'une utopie sociale en marche devant assurer son auto-suffisance. Pendant sept ans, des travaux transforment le palais du Belvédère en une soierie de pointe bénéficiant des installations de filature les plus modernes. Des maîtres ou des ouvriers spécialisés viennent de Messine, de Turin ou d'ailleurs former les artisans de San Leucio, certains étant eux-mêmes envoyés se perfectionner à l'étranger.
La législation du travail sera précisée dans le code de 1789, et elle est très stricte : ne peuvent devenir membres de la « colonie manufacturière » (comme on l'appelle dorénavant) que des ouvrières et des ouvriers confirmés dans la fabrication de la soie.
En conséquence, il est impossible de se marier avec une personne qui ne soit pas versée dans cette compétence : tous les couples de San Leucio sont forcément des paires d'artisans expérimentés. Qui voudrait s'unir avec une personne étrangère à la communauté, mais n'étant pas formée à la soierie, doit purement et simplement quitter les lieux!
Cette rigueur apparente a une explication : Ferdinand veut bâtir une communauté économique prospère, qui assure l'enrichissement de sa petite cité idéale. Cette « Manufacture royale de soie » (son autre nom officiel) doit faire des bénéfices, par Adam Smith! C'est la condition *sine qua non* pour en faire un site d'éradication de la misère afin d'établir la concorde entre tous ses membres, union économique sacrée dirigée vers l'idéal du Bonheur, tel que cette notion avait traversé le siècle et préparé les révolutions.
Il s'agit ici d'un premier cas historique de socialisme paternaliste sous la houlette d'un prince assez clair dans ses intentions, comme il a pu l'écrire à l'époque :
« Les règles et les lois à suivre par les habitants de San Leucio, qui dorénavant doivent se considérer comme membres d'une même famille, sont celles que je propose et écris ici, plus comme les conseils d'un père à ses enfants que comme les lois qu'un législateur dicte à ses sujets[7] ».
Les fondements de ce système social inédit sont donc le travail, mais aussi le paradigme d'égalité, concept brandi au même moment par les enragés du Comité de salut public. Les journées de travail sont limitées à onze heures, un exploit pour l'époque (où la règle est plutôt quinze heures). La législation sociale est très en avance sur son temps : suppression des testaments et des dots, équité entre tous les membres de la communauté (le travail et les soins sont garantis à chacun), protection des invalides et des vieillards (via une « caisse de charité »), éducation obligatoire pour tous (à commencer par l'école pour les enfants), etc.

7. Extrait de realcasadiborbone.it/fr/ (site familial de la Maison royale

À Ferdinandopoli, la volonté de constituer une société harmonieuse et productive, assurant, par le travail et l'assistance, la félicité de ses membres, précède et détermine donc le projet urbanistique.

Bien évidemment, dans cette petite « république » digne de celle de Platon, tous les impôts féodaux encore en vigueur sont abolis. Ferdinand et ses conseilleurs imposent également, symbole des plus forts, qu'aucun des colons ne porte des vêtements permettant de le distinguer des autres, a fortiori des habits de luxe, qui sont bannis de la manufacture.
Le roi décide aussi de parrainer les jeunes couples d'artisans débutants en leur fournissant un logement s'ils n'en possèdent pas, toujours au nom de ce principe d'équité dans la vie sociale et le travail.

Avec l'Édit de bon gouvernement, la vie autonome de la manufacture utopique démarre officiellement, une expérience qui allait durer dix ans. Dès 1790, son protecteur passe à l'étape suivante : la transformation urbanistique de sa petite cité. Deux quartiers de logements pour les colons, « San Ferdinando » et « San Carlo », sont élevés à proximité du palais du Belvédère. L'éternel architecte partenaire, Francisco Collecini, commence à travailler sur un projet d'hôpital. Il conçoit aussi une *trattoria* triangulaire sur deux étages, à l'angle de deux rues, qui regroupe abattoirs, auberge et boutiques. Voilà la phase cruciale de ce projet singulier : Ferdinand IV et son complice Collecini rêvent de donner une dimension architecturale au projet « manufacturier », celle qui n'était pas envisageable dans l'impraticable capitale qu'est Naples. L'architecte approfondit son travail et propose rapidement au souverain le plan radioconcentrique d'une ville nouvelle, immédiatement baptisée *Ferdinandopoli* et dont la première pierre devait être posée en août ou septembre 1798. Auprès de son souverain et mécène, l'enthousiasme du bâtisseur est communicatif :
« Votre Majesté, au milieu, une grande place centrale, avec de chaque côté de l'axe généré par le doublement du Belvédère, un vaste théâtre et une cathédrale. Les avenues rayonnantes partent évidemment de ce cœur et croisent les rues qui s'en éloignent en cercles concentriques. »
Ferdinand adopte immédiatement cette Atlantide urbaine qui n'est pas sans rappeler les utopies circulaires nées dans les esprits des inventeurs théoriques

de la spécialité, à commencer par Thomas More (auteur en 1516 de *L'Utopie*, cité idéalisée ayant la forme d'une île).
Mais l'entreprise *Ferdinandopoli* est beaucoup plus concrète : il est spécifié que le roi paie sur sa caisse les bâtiments publics et l'alimentation en eau de la ville, cependant ses habitants doivent financer eux-mêmes leurs habitations. Sa vision est surtout révolutionnaire en termes d'aménagement d'une mixité nouvelle, puisque famille royale et artisans, grande première dans l'Europe monarchique, vivent et travaillent ensemble, côte à côte, dans une relation étroite qui est non pas la conséquence du projet de ville nouvelle, mais sa cause première. Cette proximité inédite est soulignée par la forme urbaine de la nouvelle cité, qui associe étroitement production et organisation sociale.
À l'époque, une telle audace architecturale est résolument nouvelle, les ingénieurs, inspirés par les Lumières, ayant du mal à convaincre les autorités royales d'investir dans leurs visions futuristes. Les grandioses projets de cité circulaire de Claude-Nicolas Ledoux à Chaux (Doubs), architecte royal de la cour de Versailles, n'ont pu donner naissance qu'à sa partie « industrielle » : la Saline royale d'Arc-et-Senans.
Entré en fonction en 1779, cet ensemble audacieux a sans doute inspiré les réflexions du duo Ferdinand-Collecini.
À *Ferdinandopoli*, la volonté de constituer une société harmonieuse et productive, assurant, par le travail et l'assistance, la félicité de ses membres, précède et détermine donc le projet urbanistique. La différence est importante avec le concept de cité idéale mené à Caserte par son père, Charles de Bourbon : le palais du prince restait à l'écart de la ville nouvelle, dominant celle-ci comme un orateur toisant un hémicycle.
À *Ferdinandopoli*, colons et famille royale vivent dans une même communauté urbanistique, même si les premiers restent modestement logés par rapport aux seconds. L'histoire n'a pas assez rendu hommage à ce souverain oublié qui voulait, quelques semaines avant le début de la destruction de l'Ancien Régime par la force, mettre fin à la séparation physique des ordres.
Hélas ! les travaux de cette cité circulaire ne démarrent jamais et le rêve final d'une *Ferdinandopoli* se fracasse – ultime paradoxe – sur l'armée révolutionnaire française.
Fin 1798, l'avancée sur Rome des troupes du général Championnet incite la famille royale napolitaine à fuir en Sicile. Les Bourbons de Naples avaient en effet fort maladroitement rejoint la coalition déclarant la guerre à la République française. Il faut dire que la très revancharde Marie-Caroline, l'épouse de Ferdinand, détestait cordialement ces révolutionnaires qui avaient coupé la tête de sa sœur Marie-Antoinette, anciennement de Habsbourg. Mais le petit royaume de Naples ne fait pas le poids face au rouleau compresseur des armées de la Révolution. En janvier 1799, les Français entrent dans la capitale du sud de l'Italie et une « république sœur » de pacotille est proclamée, l'éphémère « République parthénopéenne ». San Leucio est pillée, ses colons en partie dispersés. Même si le roi Ferdinand retrouve son trône quelques mois plus tard seulement, c'en est terminé du rêve ultime de sa *Ferdinandopoli*.
Les Bourbons ne reviennent pas longtemps sur leurs terres du Vésuve,

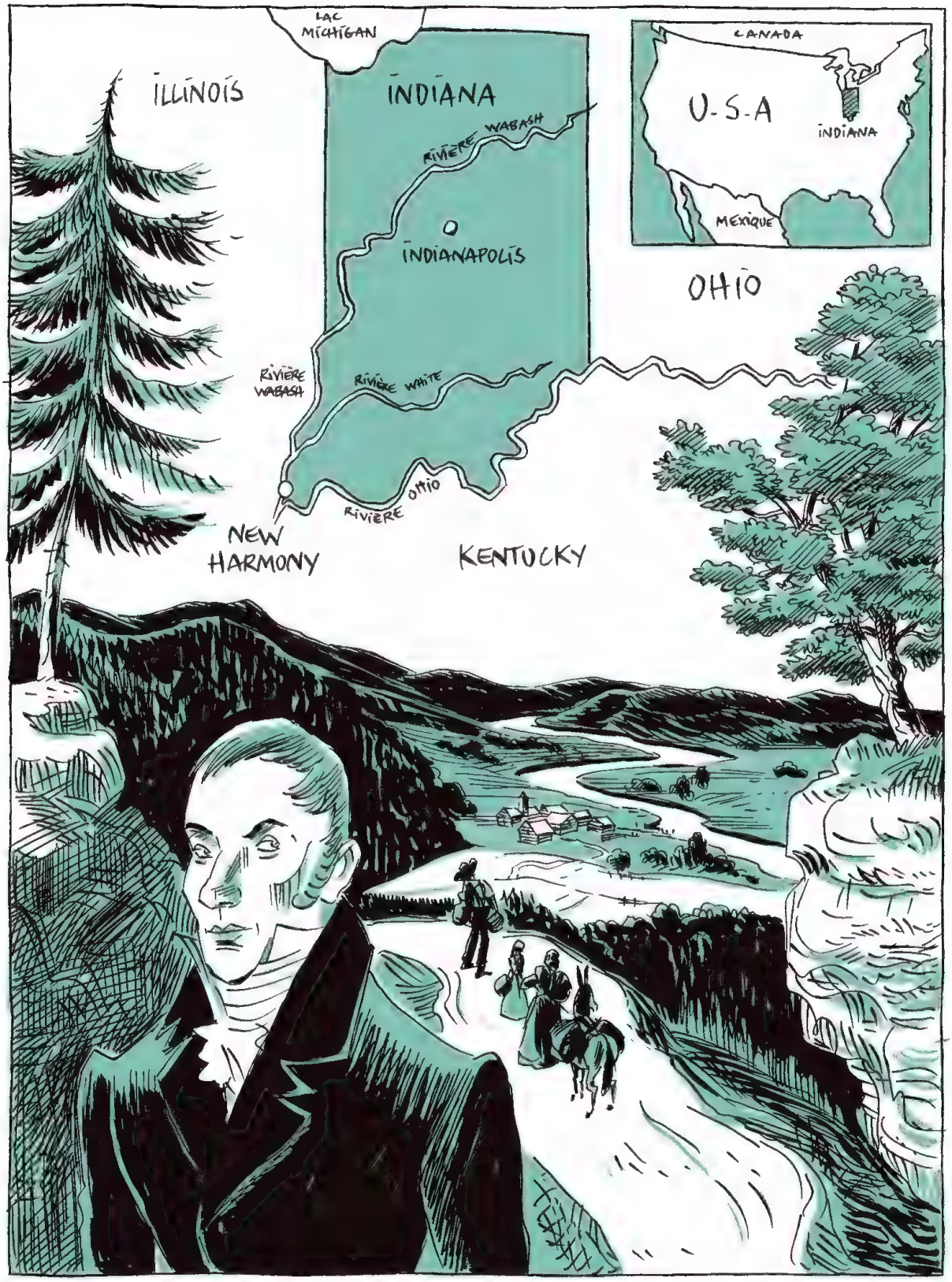
la Grande Europe napoléonienne imposant une décennie d'occupation française[8] qui met en sommeil le projet de San Leucio. Dans la commune, l'activité textile se poursuit, mais se trouve maintenant soumise aux normes administratives générales. Toutefois, avec l'effondrement de l'Empire et la Restauration, l'ancienne Manufacture royale va vivre une seconde vie sous la direction d'entrepreneurs privés associés à des administrateurs délégués par l'État. L'un d'entre eux, Antonio Sancio, approfondit la modernisation du site de production en introduisant la machine à lisser et le métier Jacquard. Même le très conservateur pape Pie IX ira visiter en 1850 cette manufacture un peu particulière, dont la réputation grandit dans toute la péninsule, quand bien même ses spécificités de départ se sont évanouies dans la normalisation capitaliste. Avec l'unité italienne, Caserte-San Leucio devient un site industriel de référence où des dizaines d'ateliers fileront la soie jusqu'au XX[e] siècle. Les ouvriers n'y bénéficient pas de conditions particulièrement avantageuses, mais le souvenir nostalgique du roi bienfaiteur Ferdinand IV et de sa « manufacture idéale » s'est propagé jusqu'à aujourd'hui dans la région de Naples. Les visiteurs du monde entier affluent maintenant dans l'ancienne capitale des « Deux-Siciles » pour visiter non seulement les ruines de Pompéi et le Vésuve, mais également les sites de San Leucio et de Caserte, ensemble dorénavant classé au patrimoine mondial de l'Unesco.

Avec l'unité italienne, Caserte-San Leucio devient un site industriel de référence où des dizaines d'ateliers fileront la soie jusqu'au XX[e] siècle.

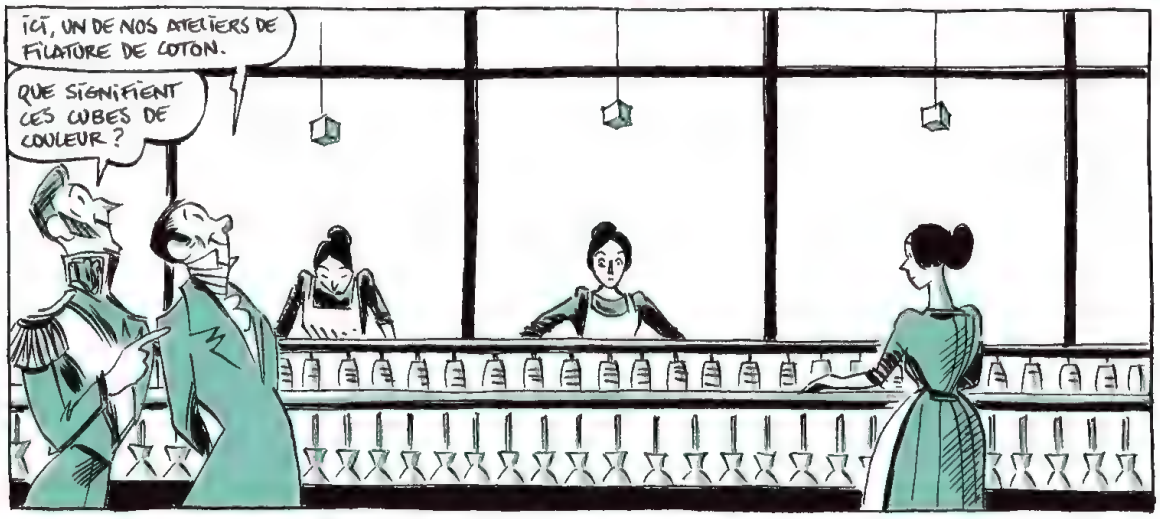
New Harmony

Le rêve social fracassé de Robert Owen

« (…) des milliers d'ouvriers y vivent des journées raccourcies, le travail des enfants y a été aboli, l'école primaire expérimentée, les familles se retrouvent le soir dans des logis salubres. »


LAC MICHIGAN
ILLINOIS
INDIANA
RIVIÈRE WABASH
INDIANAPOLIS
RIVIÈRE WABASH
RIVIÈRE WHITE
RIVIÈRE OHIO
NEW HARMONY
KENTUCKY
OHIO
CANADA
U-S-A
INDIANA
MEXIQUE

DANS LES ANNÉES 1820, DES DIGNITAIRES DU MONDE ENTIER SE PRESSENT DANS L'ÉTONNANTE USINE EXPÉRIMENTALE DE NEW LANARK. CE JOUR-LÀ, LE GRAND-DUC NICOLAS, FUTUR TSAR NICOLAS 1er, VISITE LE SITE EN COMPAGNIE DE SON FONDATEUR, LE PHILANTHROPE ET RÉFORMATEUR ANGLAIS ROBERT OWEN.


ICI, UN DE NOS ATELIERS DE FILATURE DE COTON.
QUE SIGNIFIENT CES CUBES DE COULEUR ?

SIMPLE, ILS EXPRIMENT LA CONDUITE DE CHAQUE TRAVAILLEUR : BLANC = EXCELLENTE ; JAUNE = BONNE ; BLEU = INDIFFÉRENTE ; NOIR = MAUVAISE.
ÉTONNANT : D'UN COUP D'ŒIL, LA DIRECTION PEUT JAUGER L'HUMEUR DES TROUPES. LÀ, ELLE SEMBLE EXCELLENTE !
BIEN ÉVIDEMMENT, CHAQUE TRAVAILLEUR PEUT CONSULTER LES RAPPORTS QUOTIDIENS AYANT SERVI À ÉTABLIR CES COULEURS. ET LE CAS ÉCHÉANT CONTESTER.

MAIS... JE NE VOIS AUCUN ENFANT AU TRAVAIL ICI.

NON, AVANT L'ÂGE DE ONZE ANS, ILS SONT EN CLASSE, VOYEZ.
EXTRAORDINAIRE... OÙ VIVENT-ILS ? AVEC LEUR FAMILLE ?

ICI, CHAQUE MAISON POSSÈDE DEUX CHAMBRES, L'UNE POUR LES PARENTS, L'AUTRE POUR LES ENFANTS.
ET LES ORDURES SONT ENLEVÉES TOUS LES JOURS !?
BIEN SÛR ! EN AMÉLIORANT L'ENVIRONNEMENT DES TRAVAILLEURS, NOUS ÉLEVONS LEUR PRODUCTIVITÉ.
JE SUIS CHEF D'ENTREPRISE, TOUT DE MÊME. NEW LANARK DOIT ÊTRE RENTABLE !
VENEZ EN RUSSIE AVEC DEUX MILLIONS DE VOS COMPATRIOTES. NOUS Y FONDERONS DES COLONIES ÉCLAIRÉES DE TRAVAIL !
AH AH AH, SI JE DEVAIS M'EXPATRIER, CE NE SERAIT PAS DANS VOTRE BELLE RUSSIE.
EN 1824, ROBERT OWEN DÉCIDE DE LANCER UNE EXPÉRIMENTATION BEAUCOUP PLUS AMBITIEUSE EN LOINTAINE AMÉRIQUE, DANS LE FAR WEST DE L'INDIANA, AU PAYS DES INDIENS ET DES COLONS RIGORISTES = NEW HARMONY

**Indiana, rivière Wabash,
village Harmony,
décembre 1824.**

C'est un Anglais déçu par l'Angleterre qui débarque dans l'Amérique du Midwest en cette fin d'année 1824. À cinquante-quatre ans, Robert Owen est une des personnalités les plus fameuses d'un Royaume-Uni fragilisé par les guerres napoléoniennes. Industriel et philanthrope, vendeur de textile et expérimentateur social, membre de la haute société, mais pionnier de l'éducation populaire, le visage de ce brun au nez proéminent est connu, par les caricatures, de tous les lecteurs de la presse britannique.
Depuis quinze ans, son usine-laboratoire de New Lanark (Écosse) étonne le monde : des milliers d'ouvriers y vivent des journées raccourcies, le travail des enfants y a été aboli, l'école primaire expérimentée, les familles se retrouvent le soir dans des logis salubres. Une lueur dans la nuit profonde de la première révolution industrielle. Face à la persistance des troubles, au ralentissement de l'économie et au chômage généralisé, ses pairs, les Lords, les membres du gouvernement de Sa Majesté, sont donc venus plusieurs fois demander conseil au très respecté Owen pour transformer le pays. Surtout à partir de 1816, une fois l'ogre napoléonien exilé, et le congrès de Vienne digéré. Alors ce réformateur passionné est régulièrement monté aux tribunes du Parlement pour faire ce type de déclaration :

« Les miséreux peuvent devenir de grandes forces de richesse productives. À condition de transformer leurs habitudes sociales déplorables en comportements vertueux sous l'influence d'un environnement décent. À nous, messieurs, d'agir! »

Limitation du temps de travail, salaire minimum, lutte contre l'alcoolisme, transformation des habitats… Robert Owen agit en pionnier d'un réformisme socialiste n'existant pas encore.
De fait, les temps ne sont pas mûrs. Les mouroirs de Manchester ont encore de beaux jours devant eux et Friedrich Engels, futur contempteur de la misère anglaise, est à peine né. Le concept owénien de « Village de la coopération » (des unités d'un millier d'humains travaillant ensemble et vivant en autarcie), le cœur de son œuvre théorique, est l'acte de naissance d'un socialisme utopique qui allait beaucoup faire parler de lui. Mais le Royaume-Uni de David Ricardo et de Robert Jenkinson est alors loin d'en être la Terre promise, elle est même pire que l'Angleterre de l'Ancien Régime pour les nouveaux esclaves des filatures.
Alors, comme tous les acharnés du rêve, le Gallois Owen, au tournant de sa vie, a regardé vers les jeunes États-Unis, immense pays libéré de la tutelle monarchique depuis un demi-siècle. Au cours de cette année 1824, le richissime businessman a vendu une grande partie de ses affaires et a réservé un billet de première classe pour New York. En une douzaine

Limitation du temps de travail, salaire minimum, lutte contre l'alcoolisme, transformation des habitats… Robert Owen agit en pionnier d'un réformisme socialiste n'existant pas encore.

de jours, le voilà catapulté pour la première fois vers le Nouveau Monde. Il ne s'attarde pas sur la côte, sa destination est la frontière ouest, à l'époque le sud des Grands Lacs. Là-bas, nombre de villages expérimentaux ont déjà été créés par des protestants rigoristes venus d'Europe centrale. Pour les théoriciens qui les analyseront plus tard, ces communautés germaniques ne constituent pas autre chose que des embryons de « colonies communistes[1]. » À l'image de ces cités autarciques élaborées par les *shakers* (une dissidence *quaker*[2]), du Kentucky au Massassuchetts, où tous les biens des membres sont mis en commun et l'argent déclaré hors-la-loi. Une autre de ces sectes (au sens ancien), celle des *rappites*, a été créée par un certain Georg Rapp, pasteur ayant fuit le Wurtemberg. Il a fondé plusieurs communautés autonomes, dont l'une se nomme Harmony, au sud-ouest de l'Indiana, sur les bords de la rivière Wabash. Cependant, Rapp a finalement décidé de vendre ce petit territoire afin de fuir la malaria (ainsi que des voisins hostiles), puis se replier sur sa communauté originelle de Pennsylvanie. C'est lui que le riche Robert Owen vient rencontrer à Noël 1824, non pour un partage d'expérience, mais pour conclure un deal déjà examiné plus tôt, en Angleterre, avec un chargé d'affaires : la vente des 30 000 acres[3] de terre de Harmony, l'essentiel en forêt, le reste en espaces de culture, plus un verger, des vignes et un village assez avancé pour posséder une église, plusieurs écoles, des logements, un moulin et une tannerie. Une somme déraisonnable[4] est négociée, mais, pour Owen, l'occasion de créer sa première « commune libre » est trop belle, et il est très riche.

Fin janvier 1825, six semaines après le départ des rappites, huit cents « colons » ont déjà convergé vers ce village expérimental immédiatement rebaptisé « New Harmony ».

En débarquant en Nouvelle-Angleterre, Owen avait fait un peu de tapage, qui a attiré une foule de curieux, d'aventuriers, de miséreux, aussi l'objectif de l'expérience était également de réinsérer des exclus du système. Quelques futures sommités sont déjà de cette aventure, dont les journalistes causent dans leurs gazettes. Il y a là notamment le musicien et inventeur américain Josiah Warren (futur théoricien anarchiste).

Un peu plus tard, le pédagogue français Joseph Neef (pionnier de l'innovation linguistique) se joindra à la troupe.

1. *Description de colonies communistes surgies ces derniers temps et encore existantes*, Friedrich Engels, 1845

2. Les quakers sont eux-mêmes une dissidence protestante d'origine anglaise ayant essaimé aux Etats-Unis

3. Un peu plus de 12 000 hectares

4. Environ 200 000 thalers de l'époque (le thaler est la principale monnaie de compte des pays germaniques jusqu'au XIXe siècle, elle reste donc très utilisée aux Etats-Unis où l'immigration de langue allemande est massive).

En avril, Owen met en place une sorte de gouvernement provisoire chargé de mener en trois années la jeune colonie vers un fonctionnement pleinement communautaire. Celui-ci est affublé de l'étrange nom de « Comité préliminaire » – sans doute inspiré des comités révolutionnaires français, comme le fameux Comité de salut public. L'objectif est de parvenir à une « communauté de l'égalité » qu'Owen appelle de ses vœux en appliquant une première constitution, elle aussi bizarrement baptisée « Société préliminaire de New Harmony ».

Selon les préceptes du réformateur Owen (que chacun est prié de lire dans le texte, c'est finalement la seule obligation), l'enseignement et la pratique religieuse, s'ils ne sont pas prohibés, ne sont pas considérés comme des priorités.

En fait, l'étonnant Robert Owen, fort de ses succès passés, est tellement pénétré de la certitude de réussir qu'il n'appartient pas lui-même à l'organigramme de cette organisation. D'ailleurs, à la fin du printemps, une fois son premier millier de colons installés, il repart en Europe gérer ses affaires et organiser à distance le financement de son utopie miniature. Les premiers owéniens, laissés à eux-mêmes, reprennent sans se hâter les principes de partage et d'autosuffisance expérimentés par les rappites : tous les biens sont mis en commun et chacun contribue à hauteur de ses compétences à la production de tout ce dont la communauté a besoin. Sur le papier, c'est de la belle ouvrage.

En réalité, comme la plupart des colons ne possèdent rien ou pas grand-chose, c'est l'argent du riche philanthrope britannique qui finance tout. Il faut faire pousser du blé et cuire le pain communautaire. Mais aussi fabriquer du savon ou des vêtements pour tout le monde. Rien ne doit être acquis à l'extérieur du village, ou alors le strict minimum (par exemple le papier et l'encre), mais surtout pas l'alcool, qui est totalement interdit. Vaste programme !

En apparence, au départ, ce système proto-collectiviste fonctionne : des magasins, une pharmacie, des écoles procurent rapidement à tous des denrées, les médicaments, un enseignement pour les enfants, le tout sans aucun échange monétaire. Les loisirs n'ont pas été oubliés, puisque des bals et des concerts sont donnés chaque fin de semaine dans l'ancienne église rappite, transformée en salle des fêtes. Selon les préceptes

5. University of Southern Indiana

6. Jeffersonville Limestone.

7. Spécialiste des poissons.

du réformateur Owen (que chacun est prié de lire dans le texte, c'est finalement la seule obligation), l'enseignement et la pratique religieuse, s'ils ne sont pas prohibés, ne sont pas considérés comme des priorités. Plutôt des symboles de l'ancien monde. Pour New Harmony, la première année d'existence se déroule sans Dieu et sans maître.

À l'automne 1825, Robert Owen est de retour dans l'Indiana, cette fois accompagné de son fils aîné et plus fort supporter : Robert Dale Owen, un futur politicien promis à une belle carrière (il sera plus tard élu au Congrès). L'éducatrice française Marie-Louise Duclos-Fretageot, disciple du pédagogue suisse Johann Heinrich Pestalozzi (dont Owen avait autrefois longuement visité les écoles innovantes), est cette fois du voyage. Elle sera bientôt responsable de l'enseignement pour la colonie. Ces têtes pensantes enthousiastes veulent maintenant donner à l'expérience sociale un vernis « scientifique ». Le philosophe et géologue écossais William McClure, une sommité savante avec qui Marie-Louise Duclos-Fretageot travaillait à Philadelphie, rejoint le groupe. Ensemble, ils décident d'organiser un « happening » d'un genre bien particulier : le projet « Bateau de la connaissance[5] ». Un grand voilier (baptisé *Philanthropist*) est alors affrété au port de Pittsburgh (Pennsylvanie). William McClure, lui, est envoyé là-bas accueillir une brochette de savants invités à descendre la rivière Ohio… jusqu'à proximité de New Harmony. La colonie doit donc être le clou du voyage, constituer une sorte de témoignage vivant du changement social en marche. McClure, scientifique aussi célèbre que ses hôtes, se charge de les motiver pour les embarquer dans ce qui reste à l'époque une longue traversée fluviale.

« *La croisière durera six semaines, nous passerons en particulier par le site calcaire de Jeffersonville*[6]*, très riche en fossiles du Dévonien.* »

En effet, en tant que « père de la géologie américaine », McClure sait comment tromper l'attente de cet aréopage de stars universitaires. Ainsi du naturaliste et entomologiste américain Thomas Say, qui sera « élu » à l'unanimité capitaine du *Philanthropist* dès le départ de celui-ci. Ou du zoologiste et ichtyologue[7] français Charles-Alexandre Lesueur, bombardé « scribe » de l'épopée et prié d'en rapporter les meilleurs moments. Marie-Louise Duclos-Fretageot est aussi à bord, ainsi qu'un autre de ses homologues, éducateur et français, William S. Phiquepal d'Arusmont, bientôt en charge de l'enseignement de « l'industrie » dans la cité. Il y a encore l'architecte anglais Thomas Stedman Whitwell (qui va jouer un grand rôle dans les élucubrations d'Owen) ou le géologue Gerard Troost (président de l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie). Le « Bateau de la connaissance » est donc lesté de cerveaux prêts à écouter longuement, au fil de l'eau, les subtilités du Nouveau Monde owélien. Le 23 janvier 1826, le *Philanthropist* touche un embarcadère proche de New Harmony. Robert Dale galope à bride abattue prévenir son père que les « scientifiques » seront là le lendemain. Owen est alors en train de donner une de ses « lectures » qu'il propose tous les soirs à ses ouailles (s'ils ont renoncé à le lire, ils n'ont pas tellement d'autre choix que de l'écouter). Branle-bas de combat dans la jeune colonie, qui veut montrer son meilleur visage aux visiteurs, un état qui, hélas, ne va pas durer. Une visite des écoles libres est

Owen, sans le vouloir, a inoculé dès le départ le pire des virus : celui de l'oisiveté. Un sentiment doublé de son méphistophélique corollaire : l'envie.

rapidement organisée, système qui constitue, il est vrai, une des réussites éphémères de la cité. Quatre cents enfants – filles et garçons restant séparés – reçoivent depuis une année un enseignement dans six « départements » : agriculture, industrie, littérature, sciences, éducation, économie domestique, économie générale et commerce[8].
Exit catéchisme, latin et autre droit romain, le nouveau savoir se veut totalement laïc et pratique. Quant à leurs parents, les « harmonistes », ils produisent ce qu'ils peuvent, c'est-à-dire le minimum, libérés de la pression productive grâce aux moyens offerts par leur fondateur, qui continue à financer la cité à fonds perdus.
En effet, si la cadence, c'est-à-dire une productivité minimum, reste le cœur du réacteur à l'usine de New Lanark, cette notion n'existe pas à New Harmony. Emporté par sa fougue expérimentale, Robert Owen ne voit pas que sa locomotive sociale peine à avancer puisque le carburant manque. À ses nouveaux amis savants, il préfère présenter les plans dressés en majesté de sa future ville idéale, des bâtiments surréalistes, qu'il resterait de toute façon à construire. Avec le concours de l'architecte Thomas Stedman Whitwell (personnage à la carrière pourtant controversée), Owen imagine et fait dessiner une étonnante vue d'artiste de New Harmony telle qu'il l'imagine dans le futur proche[9].
Il conçoit une sorte de parallélogramme géant dont les quatre côtés sont occupés au sous-sol par des écoles, aux étages par des logements. Aux quatre angles, des « salles de conversation » et lieux de loisirs doivent servir aux habitants à se rencontrer et à échanger.
On est pas très loin des « phalanstères » de Charles Fourier qui commenceront à émerger quinze ans plus tard en France.
En février 1826, les savants ne sont pas encore tous repartis que Owen et ses associés décident de mettre fin à la « période de transition » et d'adopter une constitution définitive, cette fois intitulée « The New Harmony Community of Equality ».
Mais ni Robert Owen, ni William McClure, qui est lui aussi devenu bailleur de fonds de l'organisation, ne participent au nouveau conseil exécutif supposé la mettre en œuvre.
Ils ne comprennent toujours pas que les colons ont besoin de suivre un exemple et des leaders, comme les ouvriers de New Lanarck suivent leurs

8. Friedrich Engels, *op. cit.*

9. Publié dans *The Co-Operative Magazine and Monthly Herald*, Knight and Lacey, Londres, 1826 – 1828

Exit catéchisme, latin et autre droit romain, le nouveau savoir se veut totalement laïc et pratique. Quant à leurs parents, les « harmonistes », ils produisent ce qu'ils peuvent, c'est-à-dire le minimum, libérés de la pression productive grâce aux moyens offerts par leur fondateur, qui continue à financer la cité à fonds perdus.

directeurs et obéissent aux consignes de leurs contremaîtres. En quelques semaines, ils font face à une première sécession (certains membres désertent New Harmony pour aller recréer une communauté dans les environs), et à la désertion pure et simple des six membres du conseil. Un mois plus tard, en mars 1826, Robert Owen se décide enfin à prendre en personne la direction de sa petite utopie et fait rédiger une troisième constitution lui donnant en quelque sorte les « pleins pouvoirs ». Mais il est déjà trop tard : l'absence de planification précise dans les attributions des tâches à accomplir a créé des groupes qui, au lieu de collaborer entre eux, sont en conflit permanent. Les « éducatifs » (qui s'occupent des écoles) ne parlent plus aux « agricoles » (qui cultivent la terre ou élèvent du bétail), eux-mêmes n'ayant plus de relations avec les « manufacturiers » (qui travaillent dans les petites usines locales). Sans compter tous ceux qui ne contribuent pas, ou peu, aux tâches collectives, car ils n'ont été recrutés au départ sur aucune compétence particulière. Owen, sans le vouloir, a inoculé dès le départ le pire des virus : celui de l'oisiveté. Un sentiment doublé de son méphistophélique corollaire : l'envie. Et ce mal augmente avec le nombre croissant de « colons » attirés dans cette colonie où l'on est nourri et logé en échange de pas grand-chose, mais où chacun réclame toujours plus. Marie-Louise Duclos-Fretageot, dans la correspondance qu'elle entretient avec son ami McClure, est la première à en faire le constat désabusé : *« Vous n'avez pas une bonne idée de la façon dont les gens ici sont loin d'être sensés. Chaque secte s'efforce de dominer les autres. Leur conversation est tellement absurde, tellement écœurante, ils ignorent tellement ce qu'est le vrai bonheur, que chacun court après un fantôme, exactement comme le chien de la fable qui laisse tomber le morceau de viande qu'il a dans la gueule pour courir après l'ombre qui lui est apparue dans l'eau. Je constate que, dans toutes leurs sociétés, ils agissent toujours avec ostentation, par vanité, en résumé par ignorance*[10]. »
À l'été 1826, New Harmony se retrouve dans une situation délicate : ses habitants consomment plus qu'ils ne produisent. Si l'argent y existait encore, on constaterait que la communauté est en « cessation de paiement ».

L'absence de planification précise dans les attributions des tâches à accomplir a créé des groupes qui, au lieu de collaborer entre eux, sont en conflit permanent.

Des « chèques-travail » sont bien mis en place pour tenter de rétablir des échanges minimum entre les différentes communautés, mais ils ne font qu'aggraver les dissensions entre des colons qui ne partagent plus du tout le même idéal. L'absence de toute autorité policière sur le terrain (un des marqueurs de ces sectes de rêveurs) n'arrange pas les affaires du conseil. Ainsi, si l'alcool a été banni dès le départ, on découvre avec stupéfaction qu'un colon avait établi une… distillerie clandestine de whisky sur un terrain voisin dont il s'était purement et simplement emparé[11] !
Au même moment, William McClure répondra à la lettre de son amie Marie-Louise :
« Si les habitants d'Harmony avaient produit tout ce que M. Owen a acquis pour la communauté, ils n'attendraient pas et même ne provoqueraient pas sa faillite. Nous sommes tous des égoïstes attachés, comme M. Owen, à ce qui nous appartient. Il n'y a rien de mal à cela sauf à se tromper de chemin et marcher en crabe à reculons comme le font toujours les égoïstes à courte vue[12] […]. »
Avant 1827, nombre des premiers membres de New Harmony ont quitté la ville. Comme Josiah Warren, dont le jugement dans l'échec de l'expérience est sans appel : pour lui, la négation de la propriété privée et des individualités condamnaient tous leurs efforts dès le départ. Avec un siècle d'avance, ce pionnier des mouvements libertaires annonce l'échec de la collectivisation communiste. Warren utilisera plus tard son ressenti pour nourrir ses théories de « l'anarchisme individualiste américain ».

Robert Owen a des problèmes plus concrets à résoudre : il a déjà englouti l'essentiel de sa fortune dans son petit territoire. Son allié, William McClure, lui reproche la perte de ses propres investissements. Et revoilà Georg Rapp de retour sur place réclamant le paiement d'un reliquat de la somme convenue à Noël 1824 !
En mars 1827, dans *The New Harmony Gazette* (le journal local), des membres de la famille Owen (ses quatre fils l'avaient rejoint sur place) commencent à admettre l'échec de la communauté. Le 1er juin suivant, Robert Owen quitte définitivement New Harmony, son rêve fracassé.
Il revendra toutes ses terres américaines l'année suivante, non sans s'être entretenu avec les présidents Jackson (à Washington) et Santa Ana (au Mexique) pour tenter, une dernière fois, de les convaincre de l'utilité sociale de ses expériences américaines.
Il reçoit un accueil poli, rien de plus. Pourtant, à son retour en Angleterre, une surprise attendait le réformateur dépité. Si ses pairs n'avaient jamais cru en ses méthodes réformistes, si l'élite londonienne riait toujours de ses « Villages de la coopération », les représentants de la classe ouvrière, eux, prenaient son enseignement et ses expériences très au sérieux.
Dès la fin des années 1820 surgissent des organisations coopératives qui s'inspirent directement des idées du grand homme. La plupart échouèrent, mais un très avant-gardiste mouvement de « consommateurs », celui des « Pionniers de Rochdale[13] », devait devenir très populaire et constituera dans le futur un des principaux supports du jeune Parti travailliste anglais[14]. En fait, Owen est tellement populaire dans l'Angleterre des années 1830 qu'il

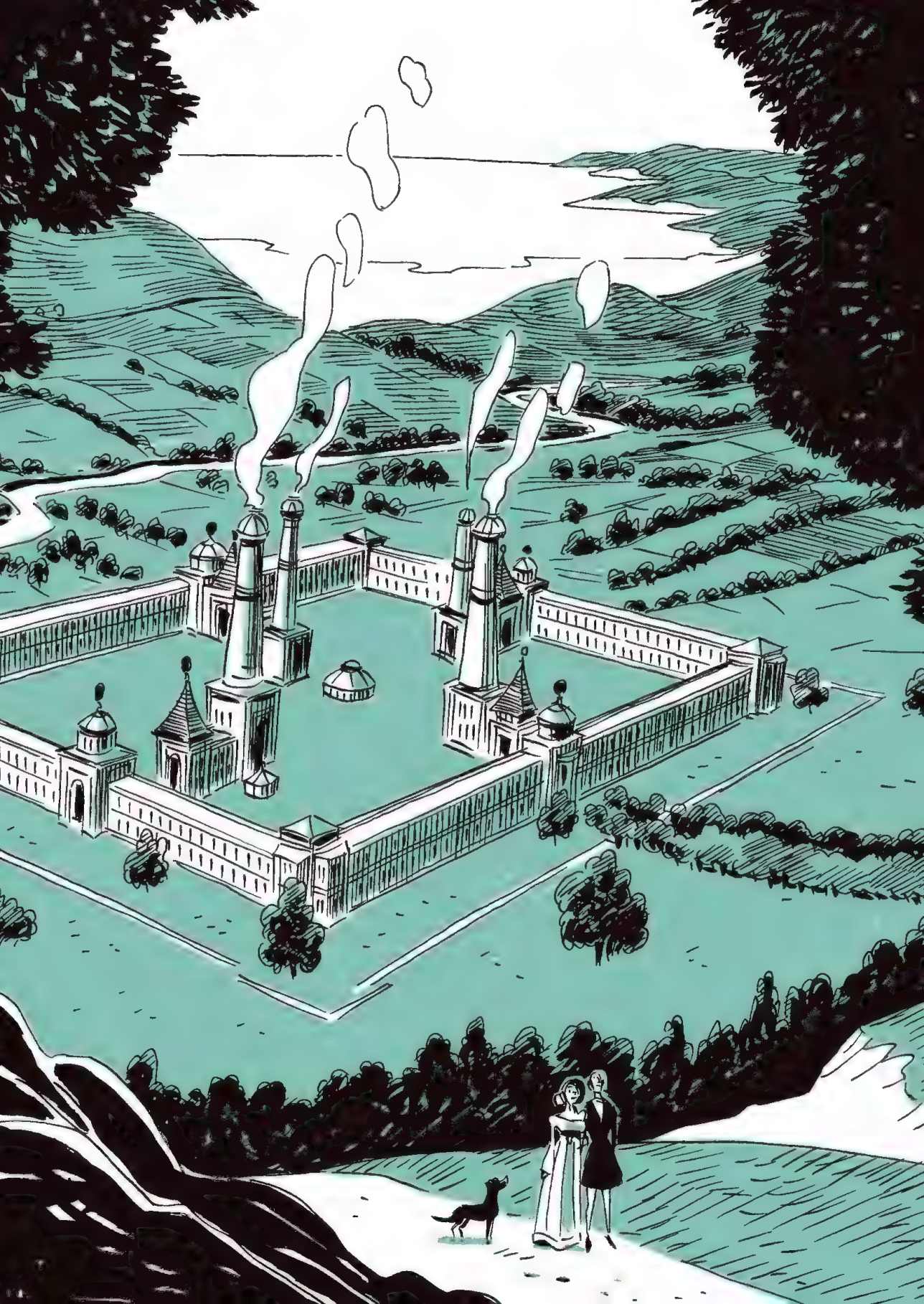
10. « Correspondance of William McClure and Marie Duclos-Fretageot, 1820 – 1833 », Arthur Bestor, *Indiana Historical Society Publications*, vol. 15, 1948.

11. *Les Grands Economistes*, Robert Heilbroner, édition française au Seuil, 1971

12. A. Bestor, *op. cit.*

13. *Robert Heilbroner, op. cit.*

14. Créé en 1900.



parvient à créer la première centrale syndicale à l'échelle du pays, le « Grand National[15] », organisation d'un demi-million de membres à laquelle se rallient toutes les sections syndicales britanniques. Miné par des dissensions internes sur les propositions de son gourou (Owen continuait à militer pour la suppression de l'argent), laminé par le gouvernement et ses lois anti-syndicales, le Grand National disparaît en quelques années. Mais il s'agit là de l'embryon du mouvement ouvrier anglais, qui allait devenir une puissance irrésistible à la fin du siècle.
Jusqu'à sa mort, Robert Owen, vieux chevalier des classes populaires, continuera à prêcher à la fois une amélioration des conditions de travail des salariés et ses idées de transformation sociale très en avance sur leur temps.
Des dizaines de projets de communautés coopératives furent encore tentés en s'inspirant de ses concepts à la fois en Grande-Bretagne et aux États-Unis.
En 1839, cet ennemi du pouvoir des Lords est reçu en audience par la reine Victoria. A-t-il servi à la souveraine ce mantra, qui est celui d'une vie de combat ?
« *Ce sont les circonstances qui font l'homme, et c'est l'homme qui crée les circonstances.* »
Robert Owen meurt à l'âge canonique de quatre-vingt-sept ans en n'ayant jamais renoncé à changer le monde.

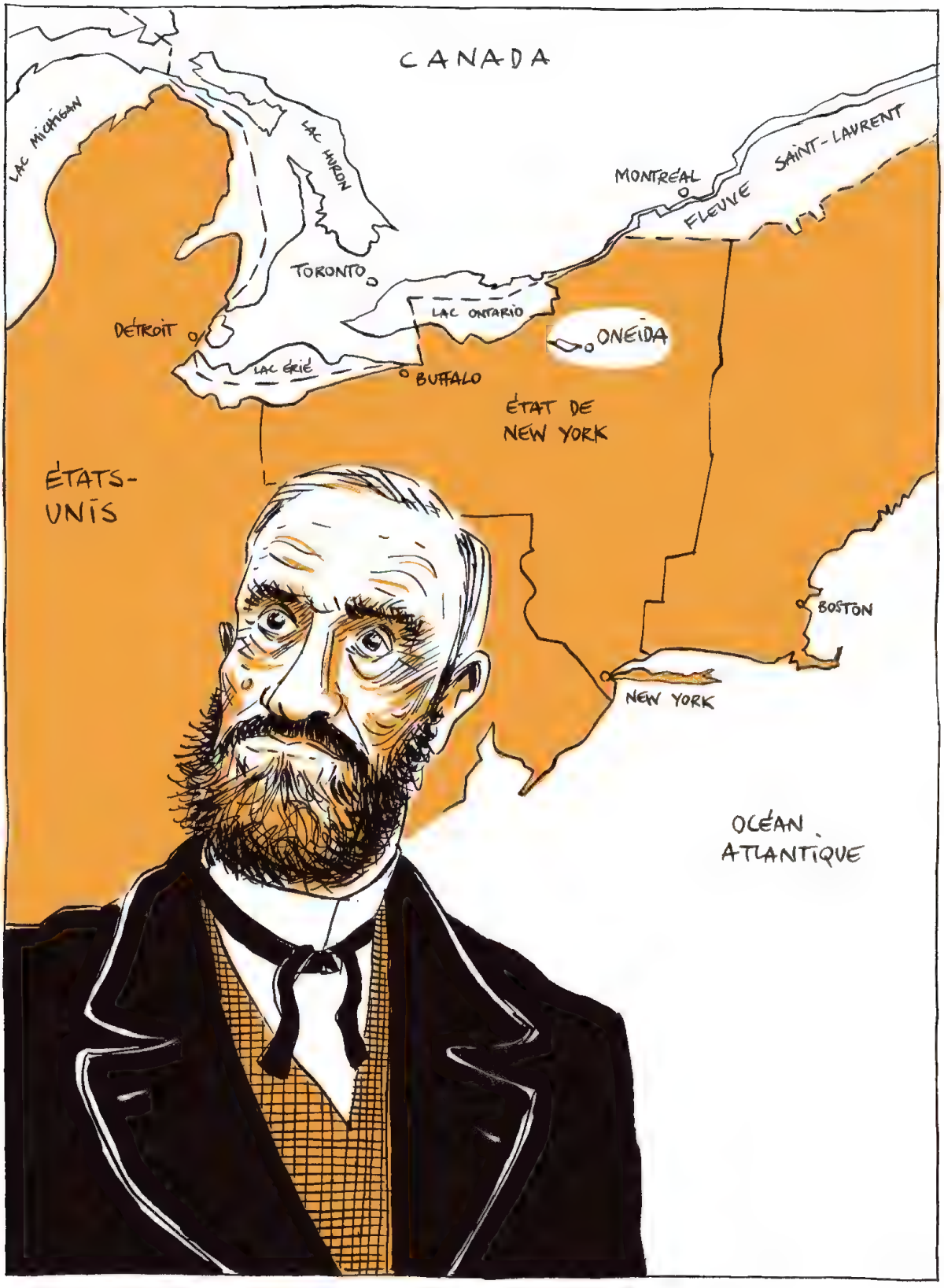
Jusqu'à sa mort, Robert Owen, vieux chevalier des classes populaires, continuera à prêcher à la fois une amélioration des conditions de travail des salariés et ses idées de transformation sociale très en avance sur leur temps.

15. Initialement nommée de la très owélienne appellation « Grande Union nationale et morale des classes productives et utiles » (1833)

Oneida

La fabrique polyamoureuse de J. H. Noyes

« Les êtres “parfaits” peuvent, en somme, développer leur propre morale, c’est même la mission que le Très-Haut leur aurait confiée sur cette terre pour purger l’humanité de ses vices. »


CANADA
LAC MICHIGAN
LAC HURON
TORONTO
DÉTROIT
LAC ONTARIO
LAC ÉRIÉ
BUFFALO
ONEIDA
MONTRÉAL
FLEUVE
SAINT-LAURENT
ÉTAT DE NEW YORK
ÉTATS-UNIS
BOSTON
NEW YORK
OCÉAN ATLANTIQUE

* "SOCIAL DESTINY OF MAN AND REORGANIZATION OF INDUSTRY", ALBERT BRISBANE, 1840. BRISBANE EST LE PRINCIPAL VULGARISATEUR DES THÈSES DE CHARLES FOURIER AUX ÉTATS-UNIS.

EN 1848, NOYES CRÉE L'ASSOCIATION ONEIDA, DONT UN DES PILIERS EST LA RÉTENTION DE L'ÉJACULATION CHEZ L'HOMME. CE SUJET VÉRITABLEMENT PIONNIER CHEZ LES RELIGIEUX AMÉRICAINS VISE À UN CONTRÔLE DES NAISSANCES, MAIS AUSSI À UNE AUGMENTATION ASSUMÉE DES PLAISIRS CHARNELS.

Oneida,
État de New York,
printemps 1848.

L'année même de la « ruée vers l'or » et de la course à la « conquête de l'Ouest », un des personnages les plus énigmatiques de l'histoire religieuse américaine prépare sa petite révolution spirituelle sur la côte est : John Humphrey Noyes, jeune pasteur charismatique, se lance dans l'aventure communautaire à Oneida, petit village des confins de l'État de New York. Avec pour l'heure une petite centaine de fidèles, il crée la communauté d'Oneida, secte religieuse à la spiritualité exacerbée, comme le pays en compte des centaines. Le groupe se distingue rapidement par son anticapitalisme et sa volonté de mettre à bas deux millénaires de morale familiale et sexuelle. À l'époque, nombre de vagues migratoires ont amené en Amérique des fidèles de la Réforme protestante décidés à vivre des expériences de vie communautaires autant que spirituelles. Ces nouveaux Américains forment des sectes néo-religieuses aux visages multiples et des colonies économiques souvent inspirées par les utopistes européens comme Charles Fourier[1], Robert Owen ou Étienne Cabet. La ferveur puritaine en leur sein n'a d'égale que leurs volontés « associationnistes », comme on qualifie alors là-bas ces visions utopiques de l'organisation de la vie sociale : 100 000 personnes se seraient lancées dans l'aventure au tournant du siècle, expérimentant phalanstères, associations et sectes religieuses les plus diverses[3].

John Humphrey Noyes, trente-sept ans, avec ses faux airs d'Ulysses Grant[4], appartient à ce milieu d'activistes, mais il va aller beaucoup plus loin, bien décidé à implanter un étonnant « communisme biblique » dans le Nouveau Monde. En effet, ce diplômé en droit, formé à Yale, se tourne rapidement vers les études théologiques. Il va alors être frappé par une révélation qui lui fera bientôt épouser une idéologie nouvelle : le *perfectionnisme*. Selon ses promoteurs, croire fermement, de manière *extrême*, aux enseignements de Dieu permet paradoxalement de se laver définitivement de ses péchés et de vivre selon ses propres valeurs, en dehors des carcans dictés par l'Église. Les êtres « parfaits » peuvent développer leur propre morale, c'est la mission que le Très-Haut leur aurait confiée pour purger l'humanité du vice. En tant que membre de cette avant-garde pure et parfaite, Noyes admet que Sa volonté est de faire advenir le paradis terrestre en l'expérimentant d'abord dans des prototypes de communautés où toutes les règles seront transgressées avant d'être réinterprétées.

1. Voir plus loin et Introduction.

2. Voir le chapitre "New Harmony", page 23.

3. « *Utopies concrètes, travail et genre. Le cas d'Oneida* », Michel Lallement, *Travail, genre et société*, n° 48, novembre 2022.

4. Général Ulysses S. Grant, chef des armées du Nord pendant la guerre de Sécession, puis 18e président des États-Unis.

John Humphrey Noyes et sa petite centaine de premiers associés se lancent alors dans une pratique chrétienne en décalage complet avec les canons de l'époque. En fait, leur théologie peut véritablement choquer le lecteur moderne, tellement ce sophisme religieux est alambiqué : *« Les Parfaits sont les vrais chrétiens, car ils se sont émancipés à jamais du péché. Donc eux seuls peuvent jouir d'une volonté propre, indépendante de l'Église, volonté qui leur a été conférée par Dieu. Dans cette nouvelle relation, il est inutile de suivre la morale sociale et religieuse telle qu'enseignée depuis les origines. Les Parfaits sont en capacité de développer leur propre morale. »*

Ainsi, tous les deux ou trois jours, les oneidiens se réunissent autour de leur gourou Noyes pour discuter de l'avancée de cet état de conscience – ils y passent évidemment en plus l'essentiel de leurs dimanches. Les offices prennent régulièrement la forme de séances de « critiques mutuelles » : désignés par ordre alphabétique, les participants doivent endurer stoïquement l'exposé de leurs fautes et insuffisances relevées par les autres. Vu du XXIe siècle, l'exercice ressemble à une séance de psychothérapie de groupe empreinte de violence symbolique ; mais, du point de vue de Noyes, ce « criticisme » n'est autre qu'une combinaison de vérité et d'amour voulue par le Seigneur.

Les offices prennent régulièrement la forme de séances de « critiques mutuelles » : désignés par ordre alphabétique, les participants doivent endurer stoïquement l'exposé de leurs fautes et insuffisances relevées par les autres.

De quoi se faire retourner dans leurs tombes des générations de pasteurs réformés, sans parler du Vatican ! Pourtant, l'organisation Oneida, au nom d'une farouche volonté d'auto-suffisance économique, vise beaucoup plus haut : elle ressemble rapidement à une sorte de phalanstère réinterprété en lointaine Amérique. « Phalanstère » comme le socle théorique et pratique des thèses délirantes du penseur utopiste Charles Fourier, qui est une véritable star aux États-Unis de ce tournant du siècle – peut-être plus que dans son pays d'origine. Beaucoup plus que les socialistes européens, les troupes réformées américaines vouent un culte à cette vision d'une réorganisation totale de la vie familiale et économique.

En réalité, l'histoire de la jeune communauté montre qu'elle mue rapidement en un étrange syncrétisme mêlant colonie fouriériste et secte sexuelle néo-protestante, ce qui est assurément un spécimen unique au monde !

Dans son œuvre gigantesque, labyrinthique, souvent désordonnée, pénétrée d'intuitions il est vrai innovantes[5], Fourier recommande un « monde nouveau » à la fois « économique » (nommé « le Nouveau Monde industriel »), mais aussi « conjugal » (« Nouveau Monde amoureux »). L'un n'allant pas sans l'autre ; la première révolution ne pouvant se priver de la seconde.
Au départ, Noyes, contre toute évidence, nie en bloc l'influence du penseur français :
« Nous connaissons très peu les écrits de Fourier, mais nous constatons, d'après ce que nous en avons vu, que nous sommes grandement en désaccord avec ses thèses majeures[6]*. »*
En réalité, l'histoire de la jeune communauté montre qu'elle mue rapidement en un étrange syncrétisme mêlant colonie fouriériste et secte sexuelle néo-protestante, ce qui est assurément un spécimen unique au monde !
De fait, les premiers membres d'Oneida s'installent sur un vaste terrain de 235 acres où ils tentent d'implanter leur petit éden en élevant des cabanes, en cultivant leur nourriture, vivant simplement dans ces tenues si austères qui sont la marque des puritains yankees du XIXe siècle. Les femmes ne portent aucun bijou, se coupent les cheveux court et s'habillent comme des fermiers, en noir et blanc uniquement. Toutefois, les colons investissent rapidement de premières constructions en dur qui annoncent le futur manoir de la communauté, bâtiment gigantesque qui accédera à la célébrité sous le nom de Mansion House[7]. À l'intérieur de ce Xanadu, des espaces partagés, des dortoirs ou des chambres individuelles, mais aucun lieu où s'épanouiraient des cellules familiales. Les enfants oneidiens sont élevés en commun selon des préceptes très proches de ceux prônés par les mouvements associationnistes : une fois sevrés, les petits garçons et les petites filles sont rassemblés auprès d'assistantes maternelles dans une aile dédiée de l'édifice et reçoivent une éducation collective par classe d'âge. Il leur est interdit de différencier leurs parents biologiques des autres

Les enfants oneidiens sont élevés en commun selon des préceptes très proches de ceux prônés par les mouvements associationnistes : une fois sevrés, les garçons et les filles reçoivent une éducation collective par classe d'âge.

5. *The Wordly Philosophers*, Robert Heilbroner, Touchstone, 1999 (réédition).

6. Publication de la Oneida Community de 1853, in M. Lallement, *op. cit.*

7. Construit en 1842, rebâti en 1862 (voir plus loin). C'est aujourd'hui un musée et une salle de réception.

Au moins pendant les premières années, l'égalité entre les femmes et les hommes est garantie, ces derniers devant faire leur part en cuisine ou à la buanderie.

adultes, même s'ils peuvent leur rendre visite régulièrement – à la condition de ne pas manifester trop de sentiments à leur égard.
En outre, dès le départ, le fonctionnement d'Oneida est collectiviste : les membres mettent leurs biens et leurs économies en commun (à condition d'avoir préalablement effacé leurs éventuelles dettes extérieures). En échange, l'Association Oneida – son nom officiel – fournit à chacun l'essentiel : un toit, un travail, de quoi se nourrir et s'habiller, l'éducation des enfants et quelques loisirs. À l'instar des communautés owéniennes ou fouriéristes, il n'y a plus d'échange d'argent entre ses membres (comme dans une famille) et les enfants sont également mis a minima à contribution (ils travaillent une à trois heures par jour, six jours par semaine).

8. Adapté de propos recueillis par l'historien français Jules Prudhommaux : « Ma visite à Oneida (15 octobre 1904) », in Lallement, *op. cit.*

9. Les oneidiens possèdent même une usine de pièges à Niagara Falls, cette même ville canadienne où s'est réfugié Noyes à la fin de sa vie.

En fait, à Oneida, le travail est considéré comme une *bénédiction* divine : pour J. H. Noyes et ses fidèles, il permet tout simplement de remercier le Très-Haut en contribuant à améliorer le monde.
Les activités domestiques et professionnelles sont même chargées d'une telle force spirituelle qu'Oneida s'engage publiquement dans le débat de l'époque sur l'abolition de l'esclavage.
Cette thématique publique connaît alors de très rudes passes d'armes entre abolitionnistes et partisans de la pérennité du système.
Noyes et les siens, comme tout le milieu associationniste, s'élèvent contre l'esclavage, non par humanisme, mais tout simplement parce qu'ils considèrent le *slave labor* (le travail issu de l'esclavage) comme beaucoup moins rentable que le *free labor* (effectué par des travailleurs libres) !
Cette croyance en un labeur salvateur va permettre à la communauté de s'installer dans la durée.
Les premières années sont évidemment difficiles, et les oneidiens vivent pauvrement leur entrée dans la vie collective. Certains membres en témoigneront ultérieurement : *« Le magasin collectif n'avait pas grand-chose à nous offrir : les mêmes pardessus faisaient plusieurs hivers et chacun se les passait à tour de rôle, un peu comme ces châles que les femmes s'échangeaient à chacune de leurs sorties de la propriété*[8]*… »*
Mais, peu à peu, Noyes finit par déclarer publiquement sa flamme à Charles Fourier et ses préceptes, mettant en place celui de « l'attraction passionnée » – le théoricien français est coutumier de telles formules à l'emporte-pièce –, qui consiste

à distribuer les tâches au gré des passions particulières et des besoins collectifs d'une collectivité avec un fort degré d'innovation. Certains travaux ingrats sont ainsi tirés au sort, d'autres allégés par des lectures ou de la musique.
Au moins pendant les premières années, l'égalité entre les femmes et les hommes est garantie, ces derniers devant faire leur part en cuisine ou à la buanderie. Concernant les activités « productives », la communauté teste à peu près tout : horticulture, conserveries, petite bijouterie, colportage de matériel de couture, outils, bagages, etc. Détail cocasse : c'est une petite spécialité de pièges à animaux (comme les fameux « pièges à loups » du Far West) qui fera d'Oneida la référence en la matière sur toute l'Amérique du Nord, bien après la dissolution de l'expérience[3].
Elle sera ensuite réputée mondialement pour ses services de couverts en argent. Ce sont ces activités d'artisanat qui permettent à la colonie utopique de perdurer en lui conférant une indépendance de moyen par rapport au monde extérieur.

C'est toutefois en matière de mœurs que la communauté est, bien malgré elle, passée à la postérité. Là aussi, John Humphrey Noyes se montre particulièrement réceptif aux thèses parfois surréalistes développées par Charles Fourier sur le sujet de la vie privée. Pour le philosophe français, les femmes et les hommes sont naturellement portés sur les « amours pluriels » – on parlerait aujourd'hui de polyamour. Il s'agit même de la condition essentielle pour éviter la domination d'un sexe sur un autre puisque la monogamie n'est autre que l'assujettissement des femmes (enfermées dans le carcan du couple) aux hommes (libres d'exercer un droit de « cocuage » perpétuel). Malgré sa logorrhée indigeste (il distinguait « soixante-quatre types d'adultères »), Fourier se voulait le précurseur sincère d'un certain féminisme.
Dès 1850, Noyes publie un opuscule (*Slavery and Marriage*) où il reprend la thématique de l'esclavage pour la comparer à celle de l'institution du mariage, reliquat arbitraire du passé conférant un « droit de propriété » des hommes sur les femmes.

Dès le départ, le maître d'Oneida fait entrer une nouvelle règle controversée, celle du « mariage complexe », où tous les membres sont alternativement mariés les uns aux autres.

Pour Noyes le disciple de Fourier, la seule solution est donc l'abolition de cette convention afin de prévenir le cancer des tromperies conjugales et autres abus sexuels – ce qui est un comble quand on connaît la suite de l'histoire.

Parallèlement, le gourou développe une nouvelle notion de « contrôle de l'éjaculation » des hommes afin d'inciter à l'exploration du plaisir des deux sexes entre eux. Technique permettant aussi de contrôler les naissances, ce qui est fort inhabituel chez les puritains américains. Mais Dieu n'a-t-il pas donné mandat aux Parfaits de développer leur propre morale ? Noyes lui-même en parle librement comme le résultat d'une expérience personnelle, qui doit être celle de tout un chacun :

« Dès le milieu de la décennie 1840, j'ai été affecté par les grossesses à répétition de mon épouse Harriet, ainsi que par la lassitude, il faut bien le dire, de la fréquentation du même partenaire. Je conçus alors que la sexualité pouvait être distincte de la reproduction et que le self-control pouvait contribuer à développer la première. »

Certains membres ouvrent les yeux sur les habitudes de Noyes ; à commencer par celle de réserver à son usage exclusif l'éveil des jeunes femmes – et des jeunes filles – à la sexualité !

Dès le départ, le maître d'Oneida fait entrer une nouvelle règle controversée, celle du « mariage complexe », où tous les membres sont alternativement mariés les uns aux autres. Tous les couples déjà unis devant la loi, ou nouvellement arrivés, doivent donc commencer par se « démarier », désunion scellant officiellement leur appartenance au groupe.
Ensuite est instauré un droit pour tous à s'unir charnellement aux autres, le consentement étant tout de même une condition *sine qua non* pour passer à l'acte. Des « médiateurs » sont chargés de recueillir et organiser les désirs exprimés de chacun, puis de favoriser les rencontres à échéances régulières.
Enfin, et c'est là que le système déraille, est instaurée une règle de « compagnonnage », qui voit les oneidiennes « d'expérience » (comprendre : ménopausées) chargées de l'initiation des jeunes mâles à la pratique du *coitus interruptus*. Dans le même temps, raisonnement plus que tendancieux, les messieurs d'âge mûr sont supposés se charger de « l'apprentissage » des jeunes représentantes du sexe féminin.
Vu de l'extérieur, cet échafaudage branlant de l'intimité collective paraît vouer à s'effondrer sur lui-même aussi vite qu'il a été conceptualisé. Mais, étonnamment, il faut quelques années pour que de premières dissensions n'apparaissent.
Le charisme et l'influence du chef de la secte contribue sans doute à tenir ses trois cents membres sous emprise. Certains d'entre eux ouvrent toutefois les yeux sur les habitudes de Noyes ; à commencer par celle de réserver à son usage exclusif l'éveil des jeunes femmes – et des jeunes filles – à la sexualité !

10. Comme le Britannique Francis Galton, qui était le cousin de Charles Darwin.

Un véritable droit de cuissage qui ne peut que semer la confusion au sein d'un groupe moins isolé qu'il n'en a l'air : la communauté d'Oneida ne vit pas enfermée dans ses secrets, comme une secte moderne. Elle accueille sans cesse de nouveaux arrivants, autant qu'elle perd des membres régulièrement – à qui sont restitués leurs biens initiaux. Ses ateliers emploient aussi des travailleurs libres rémunérés (car l'activité a explosé et nécessite des bras), qui ne sont pas membres du collectif, n'en subissent pas les règles, mais en constatent les dérives. Le summum est atteint quand, à la fin des années 1960, Noyes lit Charles Darwin ainsi que probablement les premiers théoriciens anglo-saxons de l'eugénisme[10]. Ainsi se pique-t-il d'un nouveau projet de naissances régulées à partir de « parents sélectionnés », une expérience nommé « stirpiculture » : cinquante-huit bambins naissent à Oneida à partir de cinquante-trois femmes et trente-huit hommes, tous volontaires, mais en réalité retenus pour leurs qualités physiques ou intellectuelles.

Le gourou Noyes est lui-même le père d'une dizaine d'enfants, ce qui achève de fissurer son aura auprès des membres de sa communauté, mais aussi du voisinage, sans parler des autorités. Oneida commence à faire sérieusement jaser : les écoliers d'Oneida sont surnommés les « bâtards de Dieu » tandis que des hommes d'Église commencent à parler sous cape d'« utopie de l'obscénité ». Noyes règne maintenant en patron paternaliste, plus qu'en guide spirituel. C'est lui qui prend toutes les décisions en régnant en maître sur les différentes commissions chargées d'organiser la vie quotidienne et les activités extérieures – Oneida possède cinq manufactures annexes à la fin des années 1870.

Immanquablement, il est dénoncé, rattrapé par ses pratiques et finalement accusé par un tribunal de « détournement de mineurs ». Alerté par une de ses relations locales, le leader fuit en 1880 dans son usine canadienne de Niagara Falls, où il assiste à distance, impuissant, à l'agonie de la plus dérangeante utopie socialiste d'Amérique.

Oneida est dénoncé, rattrapé par ses pratiques et finalement accusé par un tribunal de « détournement de mineurs ». Alerté par une de ses relations locales, le leader fuit en 1880 dans son usine canadienne de Niagara Falls, où il assiste à distance, impuissant, à l'agonie de la plus dérangeante utopie socialiste d'Amérique.

À la fin de l'été, dernier clou planté dans le cercueil de cette expérimentation hors du commun, les oneidiens votent en assemblée générale la fin de leur statut de manufacture communiste pour devenir d'abord une simple coopérative, baptisée *The Oneida Community Lad*[11], avant de rebasculer dans le système capitaliste. Depuis son exil, leur ancien maître à penser ne survivra pas longtemps à la mort de sa créature…

Malgré tout cela, Oneida n'est pas tombé dans les oubliettes des expériences sociales délirantes. La structure qui lui a succédé – où de nombreux membres continuèrent de travailler – est devenue un spécialiste de la vaisselle en argent et la réputation de cette marque a traversé les frontières. Un des nombreux fils de J. H. Noyes, Pierrepont Noyes, un des enfants de la stirpiculture (qui épousa Corinna, une de ses semblables !), deviendra même le grand patron de la Oneida Limited, dont le succès s'est poursuivi jusqu'au XXIe siècle, puisque la société existe toujours, même si son nom a changé et qu'elle a été absorbée au sein de multinationales spécialisées[12].

Les curieux qui s'intéressent au passé des grandes marques découvrent avec stupéfaction cette « communauté » où fut expérimenté le meilleur (l'amélioration de la condition féminine) comme le pire (l'eugénisme). Avec en chef de file un prêcheur très loin d'être aussi « parfait » qu'il le croyait et qui s'est fourvoyé dans le crime à mesure que son groupe était persécuté par les autorités. La pire erreur de John Humphrey Noyes, histoire déjà vue mille fois, est sans doute de s'être pris pour Dieu.

La pire erreur de John Humphrey Noyes, histoire déjà vue mille fois, est sans doute de s'être pris pour Dieu.

11. La Communauté d'Oneida est formellement devenue une société commerciale le 1er janvier 1881.

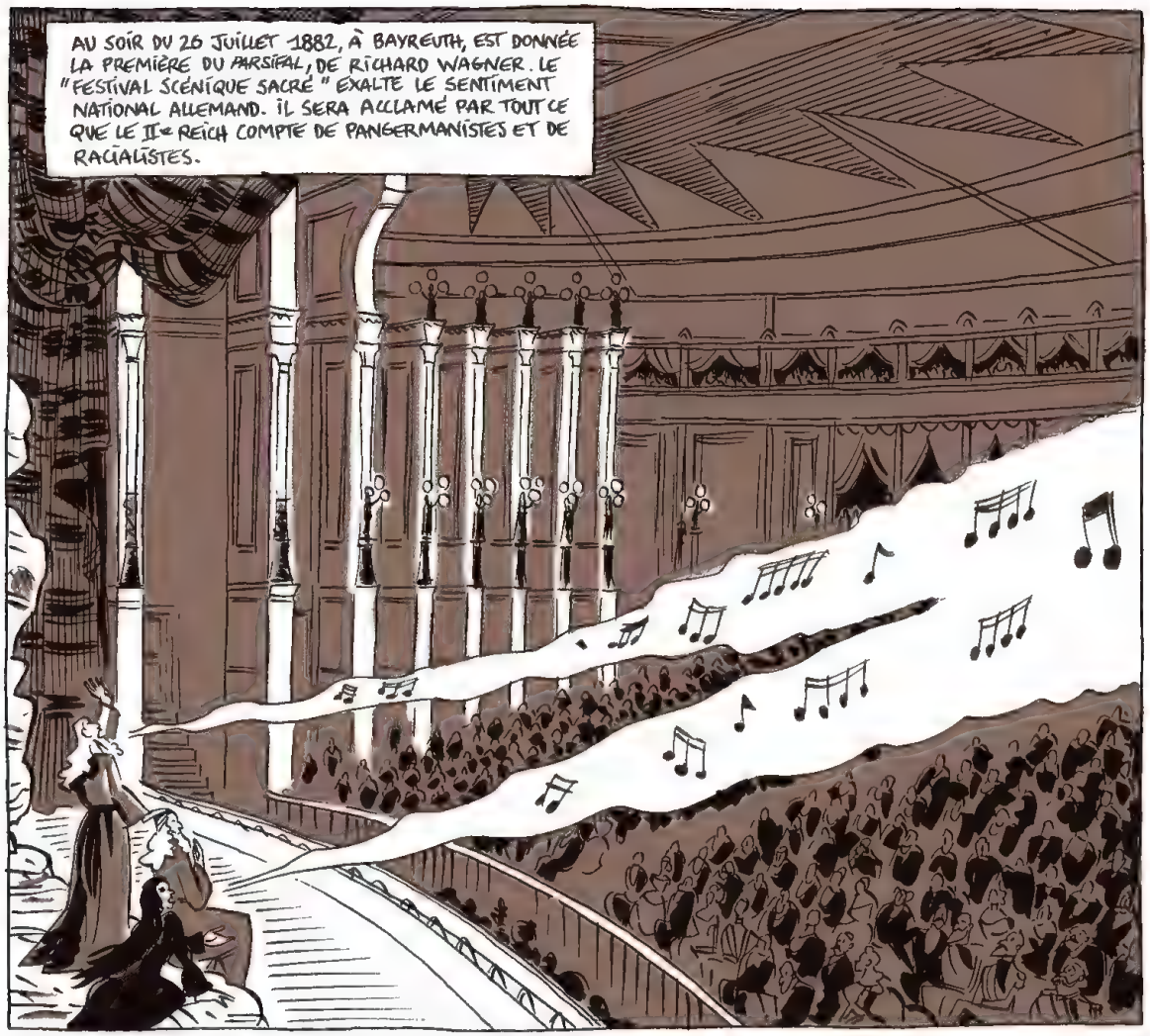
12. Dernièrement au sein du groupe cristallier Anchor Hocking.

Nueva Germania

L'enclave tropicale antisémite de Bernhard Förster

« Pour réaliser ce projet insensé, Förster et ses troupes sont allés s'installer au bout du planisphère, dans un pays dont personne n'a alors jamais entendu parler. »

PARAGUAY


AU SOIR DU 26 JUILLET 1882, À BAYREUTH, EST DONNÉE LA PREMIÈRE DU PARSIFAL, DE RICHARD WAGNER. LE "FESTIVAL SCÉNIQUE SACRÉ" EXALTE LE SENTIMENT NATIONAL ALLEMAND. IL SERA ACCLAMÉ PAR TOUT CE QUE LE IIe REICH COMPTE DE PANGERMANISTES ET DE RACIALISTES.

DANS LE PUBLIC, UNE FIGURE IMPORTANTE DE L'ANTISÉMITISME BERLINOIS ET DES CERCLES WAGNÉRIENS : BERNHARD FÖRSTER.

NON LOIN, UNE DE SES ADMIRATRICES ASSISTE À L'ÉVÈNEMENT : ÉLISABETH NIETZSCHE, JEUNE SŒUR DU CÉLÈBRE PHILOSOPHE.

POUR WAGNER, PARSIFAL EST UN NOUVEL ÉVANGILE INTIMANT AU FIDÈLE DE PARTIR EN QUÊTE DE CE QU'IL YA DE PLUS SACRÉ EN L'HOMME.
CE SOIR-LÀ, BERNHARD FÖRSTER EST FRAPPÉ PAR UNE RÉVÉLATION : SON DEVOIR MORAL EST DE PARTICIPER À LA RÉGÉNÉRATION DE L'ALLEMAGNE.
QUI PURIFIERA LA RACE ALLEMANDE ÉLÈVERA L'HOMME.
DANS LES MOIS QUI SUIVENT, BERNHARD ET ÉLISABETH...
LE BONHEUR BESTIAL DE LA JOUISSANCE EST UN IDÉAL SÉMITE...
HÉLAS, NOTRE ALLEMAGNE EST CONTAMINÉE PAR CE VIRUS.
...SE FRÉQUENTENT ET PARTAGENT LEURS CONVICTIONS.
LE VÉRITABLE ARYEN ORDONNE LA MATIÈRE BRUTE PAR LE TRAVAIL.
MAIS OÙ BÂTIR UNE NOUVELLE ALLEMAGNE ARYENNE ?
LES PAYS DE L'EST DU DANUBE, LA RUSSIE, LES BALKANS, TOUT EST ENJUIVÉ.
L'AMÉRIQUE, PAS MIEUX. LES ALLEMANDS Y SONT DISSOUS DANS L'ADORATION DU DIEU DOLLAR.
IL YA L'AMÉRIQUE DU SUD. WAGNER S'Y MONTRE FAVORABLE.
DÈS LA FIN 1882, BERNHARD FÖRSTER ANNONCE SON PROJET D'UNE COLONIE ARYENNE, ANTISÉMITE ET "WAGNÉRIENNE" AU PARAGUAY. LE 1er FÉVRIER 1883, IL S'EMBARQUE POUR UN PREMIER VOYAGE D'EXPLORATION, RECEVANT CE JOUR-LÀ UN TÉLÉGRAMME DE FÉLICITATIONS DE RICHARD WAGNER EN PERSONNE.

Aux abords de Campo Cassaccia,
Paraguay central,
5 mars 1888.

Ce matin-là, en plein cœur de l'épaisse jungle paraguayenne, une certaine Elisabeth Nietzsche, quarante-deux ans, voit son effrayant rêve aryen s'incarner devant elle. Sur le chemin boueux, de premières fermettes de bric et de broc apparaissent, toutes pavoisées du jeune drapeau allemand, celui du IIe Reich, celui de l'unification[1]. Des familles de colons et leurs enfants, tous blonds, grands, dans d'étranges habits du dimanche, en lin, saluent avec enthousiasme la nouvelle arrivante :
« Vive la mère de la colonie!
Vive le peuple allemand! »
Mal fagotée dans son épaisse robe teutonne, cette femme un peu boulotte traînée sur un char par six bœufs n'est pourtant pas n'importe qui. Même au fin fond de l'Amazonie, à quelques dizaines de kilomètres de la frontière brésilienne, loin, très loin de Berlin et de Nuremberg, Elisabeth Nietzsche est en effet la jeune sœur du déjà célèbre philosophe Friedrich Nietzsche.
Ce penseur allemand – qui deviendra une star au siècle suivant – explore la paradoxale volonté de l'homme du XIXe siècle de s'émanciper des pesanteurs de la vie en société moderne et d'accéder à une certaine forme de bonheur par glorification de soi-même[2].
Toutefois, elle est aussi l'épouse d'un personnage énigmatique, influent et surtout inquiétant dans la nouvelle Allemagne qui s'est rassemblée au centre de l'Europe : Bernhard Förster, quarante-cinq ans, ancien professeur, agitateur, pamphlétaire, figure incontournable de l'antisémitisme de l'époque. Obsédé par le « virus juif », il est pangermaniste, ultra-nationaliste, racialiste. Un nazi avant l'heure, dont l'objectif est de se purger des « forces de Sion », comme disent alors ces extrémistes d'un genre nouveau, auxquels Elisabeth a fait allégeance.
C'est lui, Bernhard Förster, qui a voulu et créé cette étonnante petite Allemagne du bout des Amériques vers laquelle on la dirige maintenant. Elle y est accueillie comme une reine : on lui jette des fleurs, on lui offre des cigares, des bébés lui sont tendus pour qu'elle les

Pour réaliser ce projet insensé, Förster et ses troupes sont allés s'installer au bout du planisphère, dans un pays dont personne n'a alors jamais entendu parler.

1. Unification allemande de 1871.

2. C'est le fameux concept de « volonté de puissance », largement détourné ensuite, notamment par les cercles nationalistes.

3. Actuelle Lützen (Saxe-Anhalt).

4. Tous les détails de l'arrivée d'Elisabeth Nietzsche-Förster à Nueva Germania ont été narrés par cette dernière, in *Nueva Germania*, Théo Lessour, Ollendorff & Desseins, 2018.

5. Suite à la guerre dite de la Triple Alliance (Brésil, Argentine et Uruguay contre le Paraguay).

embrasse. Après des heures de mauvaise route, le cortège s'apprête à franchir la frontière de Nueva Germania – en espagnol dans le texte –, nom officiel de cette enclave délirante où les Förster, leurs financiers, leurs militants et quelques colons ont réussi à créer un embryon de cité idéale, du moins selon leur vision du monde. Cette « Nouvelle Allemagne » se veut purifiée de l'influence « sémite » et en harmonie directe avec la nature. Une utopie germanique pure et parfaite. Que cette terre vierge soit une jungle tropicale avec jaguars et boas constrictors n'émeut aucun de ces idéologues à la petite semaine dont le fantasme est pourtant d'imiter leurs fiers ancêtres Germains d'il y a mille ans, ces Frisons ou ces Burgondes qui connaissaient plutôt les loups et les aurores boréales. Pour réaliser ce projet insensé, Förster et ses troupes sont allés s'installer au bout du planisphère, dans un pays dont personne n'a alors jamais entendu parler.

Mais voici qu'une carriole est approchée de l'épouse du chef : on l'installe sur un drôle de trône rouge ombragé d'une tonnelle en feuilles de palmier. Au même instant, sous les acclamations, Bernhard Förster lui-même apparaît en grande tenue sur un fier cheval blanc magnifiquement décoré de cocardes de couleur.
C'est avec ce même destrier – que le pangermaniste monte toujours en redingote – que le gourou a exploré le Haut-Paraguay pendant des années afin de dénicher son éden. Un an après les premiers travaux et les premières installations, il accueille en majesté son épouse, la compagne de ses rêves fumeux :
« Bienvenue chez vous, Madame! »
Une fois rassasiés d'un petit déjeuner d'honneur riche de café, de vin et de coups de feu de salutation, le couple Förster est escorté jusqu'au *Försterhof*. Cette grande demeure fraîchement bâtie de quelques mauvais bois est destinée à abriter la famille régnante de l'étrange colonie. Elisabeth Förster se délecte de tous les détails qu'elle découvre au fur et à mesure de son avancée : ces arcs de triomphe maladroits en bambou, érigés sur les chemins ; cette petite fille aux tresses blondes qui lui présente du pain, du sel et les clefs de sa nouvelle maison ; les grandes pièces (sans fenêtres, pour conserver la fraîcheur) de son chez-soi, où elle pourra tenir salon, c'est-à-dire son rang ; les dépendances où sera hébergé le personnel qui, bien évidemment, servira cette diva d'Amérique du Sud ; son piano, acheminé à grands frais depuis sa ville natale de Röcken[3], et qu'elle utilisera pour jouer du Wagner, qui est l'idole de la famille Förster[4].
Il y a quelque chose qui cloche dans ce décor tropical où la transposition artificielle d'une culture germanique semble factice, éphémère, en décalage total avec l'environnement. Mais, pour l'instant, les apparences sont sauves et la chronologie du plan initial respectée avec une rigueur allemande.

Deux ans plus tôt, Bernhard Förster est arrivé à Asunción (ville principale en ruine d'un Paraguay exsangue[5]) avec ses premiers colons : ni plus ni moins que quatorze familles décidées à s'arracher à leur mère patrie pour venir dans une contrée inconnue afin de bâtir une petite Allemagne meilleure que l'originale et dont la vocation future serait, croient-elles, d'irradier sur le monde.

Les exilés devront se contenter des ressources locales de base, le maïs, le manioc, les oranges et les haricots, qui constitueront – ils ne le savent pas encore – l'essentiel de leurs repas pour les années à venir.

Les expatriés allemands ont végété une année dans les faubourgs de l'étouffante capitale, découvrant les joies d'une hygrométrie n'ayant pas grand-chose à voir avec celle des lands d'Europe du Nord. L'enthousiasme du départ s'est quelque peu émoussé, d'autant que la troupe a subi plusieurs décès dus aux maladies locales. Mais au moins leur leader s'est-il rendu au fin fond du pays, à trois cents kilomètres d'ici, pour identifier et achever de négocier un grand espace propice, assure-t-il, à l'installation de la future colonie.
Lors d'un précédent voyage[6], Bernhard Förster avait en effet été présenté à une figure locale au moins aussi fantasmagorique que lui : Cirilo Solalinde, ancien directeur de l'administration militaire, propriétaire terrien, banquier, élu au Parlement, un intrigant professionnel qui avait à peu près goûté à tout dans ce Paraguay de pacotille, un pays instable et écrasé entre ses puissants voisins brésiliens et argentins. Herr Solalinde possédait justement un grand terrain éloigné au sud du village perdu de Villa del Divino Salvator : « Campo Cassaccia ». Un marais insalubre rendu dangereux par les raids incessants des Indiens cannibales du Mato Grosso et dont personne n'avait jamais pu rien faire – à commencer par Solalinde lui-même. Mais Förster, dopé par son rêve métagermaniste, avait déjà traversé et reconnu la zone sur son cheval blanc de conquistador. Il avait été séduit par une certaine pureté originelle des lieux – et pour cause : il n'y a rien ! Ce Don Quichotte de Saxe (Förster est originaire de Leipzig) a-t-il des visions ? C'est là, en tout cas, qu'il échafaude son mauvais plan de retour à une aryanité fantasmée.
Lors d'une deuxième rencontre, entre cigares et mauvais cognac, le méphistophélique Cirilo Solalinde commence à comprendre que, face à un tel énergumène, se présente une opportunité unique de se débarrasser de terres ne valant que quelques pesos. Le Paraguayen est rompu à l'art des transactions – c'est lui qui avait négocié le traité de paix avec les Brésiliens et les Argentins. Il prend l'Allemand pour ce qu'il est – un illuminé – et achève de le convaincre d'avoir trouvé son futur paradis sur terre. La somme exigée est énorme : 175 000 marks. Mais grâce à une astuce à la frontière de la légalité, Solalinde cède le terrain à Förster sans que celui-ci ait quasiment rien à débourser.

En fait, il parvient à convaincre son gouvernement de financer immédiatement une partie minoritaire du rachat tout en inventant un montage emberlificoté qui permettrait à l'Allemand de payer plus tard le solde. Campo Cassaccia est officiellement baptisé « Nueva Germania » en novembre 1886 et divisé d'autorité en trente et un lots. Les autorités paraguayennes soutiennent tous les projets de « colonisation » d'un pays qu'il faut bien repeupler – les expatriés originaires d'Europe germanique sont recherchés et déjà nombreux dans la capitale. Asunción règle donc douze des trente-et-une parts à son obligé, le puissant Cirilo Solalinde.
Parallèlement, les hauts fonctionnaires véreux proposent aux époux Förster une solution digne d'un mauvais roman d'espionnage :
« Concernant les dix-neuf autres parts restantes, nous vous proposons un règlement différé *: vous les vendrez à vos futurs colons sous forme de parcelles de terre, qui seront autant de concessions. Vous avez deux ans pour faire venir 140 familles allemandes dans ce but. Vous concernant, vous n'aurez qu'un dépôt de garantie de huit mille marks à payer. »*
Comme dans une parabole apocryphe de la Bible, Bernhard et Elisabeth Förster ont démultiplié leur maigre manne et sont devenus, d'un trait de plume, parmi les plus gros propriétaires terriens de leur nouvelle patrie.
Pour ces esprits frappés, il est difficile de ne pas conclure à un soutien divin au projet de colonie néo-germanique. Pour Bernhard, Dieu, c'est Wagner en personne, l'inspiration de son aryanité ; mais il est aussi fils de pasteur. Si le couple avait un seul soupçon d'esprit pratique, il verrait bien le ver dans le fruit de cette louche entreprise – qui consiste à vendre des terres ne leur appartenant pas vraiment.
En outre, le gouvernement d'Asunción fait en réalité des économies en limitant sa participation au pré-achat des terres de Nueva Germania. Les responsables de la nouvelle communauté, à commencer par les Förster, devront bientôt trouver eux-mêmes le moyen de financer l'installation de leurs fidèles, leur dénicher des logements, de la nourriture, des outils et du bétail. Cela coûtera des milliers de marks par famille, la colonie devra s'endetter. Les colons, déjà essorés par un aller simple au bout du monde et le prix des « concessions », mettraient des années à pouvoir rembourser. Cette embrouille, c'est certainement ce qu'a vendu Cirilo Solalinde à ses contacts des hautes sphères, trop contents de se payer des colons à bon compte – la législation habituelle sur la colonisation du pays impose aux autorités de financer en grande partie la venue et l'installation des familles d'Europe. Nueva Germania démarrait son épopée sur des sables mouvants.
Pour l'heure, Bernhard Förster revient en héros à Asunción au cours de l'hiver 1886-1887 annoncer à ses maigres troupes la grande nouvelle : elles possèdent dorénavant un refuge, une colonie vierge n'attendant qu'elles. Au mois de mars suivant, ce nouveau *gau* est officiellement investi par les premiers pionniers – Förster utilise volontairement ce vieux mot d'origine franque pour désigner le « district[7] » de Nueva Germania. En découvrant cette « nouvelle Allemagne », les colons déchantent rapidement, mais doivent bien se mettre à l'ouvrage, car ils n'ont pas vraiment le choix ! Il faut en effet trente jours de travail pour défricher un seul hectare, puis attendre deux mois de séchage avant d'y mettre

6. En 1884.

7. Les nazis reprendront ce terme pour leurs *reichsgaue* (divisions territoriales du IIIe Reich).

le feu et d'en disposer. Les cultures rémunératrices comme le café, le sucre ou le tabac s'avèrent néanmoins très difficiles à acclimater. Les exilés devront se contenter des ressources locales de base, le maïs, le manioc, les oranges et les haricots, qui constitueront – ils ne le savent pas encore – l'essentiel de leurs repas pour les années à venir. Quant au précieux « bois de construction » fantasmé par tous les colonisateurs depuis deux siècles, il est très rare dans la zone, fermant la porte à tout extra financier futur. De toute façon, le cours d'eau proche, l'Aguaray-Guazù, possède un lit changeant, peu profond, parsemé de bancs de sable, en somme difficilement navigable. Pour gagner la moindre zone habitée, il faut deux ou trois jours de marche. Au final, l'aveuglé Bernhard Förster aurait voulu choisir la pire zone où implanter une colonie tropicale qu'il n'aurait pas trouvé mieux.

Au final, l'aveuglé Bernhard Förster aurait voulu choisir la pire zone où implanter une colonie tropicale qu'il n'aurait pas trouvé mieux.

Toutefois, le conquistador improvisé ne peut se rendre compte des difficultés de départ, puisqu'il continue à habiter… Asunción. Car, pour l'heure, c'est à la propagande que l'agitateur consacre l'essentiel de ses talents, plus supposés que réels. Depuis le départ, le projet fou d'une colonie antisémite en Amérique du Sud repose en effet sur un récit savamment enjolivé paraissant à intervalles réguliers dans la presse nationaliste allemande. Förster et quelques colons complices inondent la mère patrie de rapports élogieux sur Nueva Germania, nouvelles qui sont publiées in extenso dans toute la presse allemande, ou alors répercutées par les alliés locaux – comme le banquier Max Schubert, de Chemnitz, véritable cheville ouvrière du projet, chargé de recruter des colons et des financements. Son soutien le plus actif est évidemment celui de sa propre épouse, Elisabeth Förster-Nietzsche, qui accolera longtemps son patronyme de naissance à son nom de femme mariée afin de capitaliser sur la notoriété grandissante des œuvres de son frère (plus tard, elle trahira son œuvre en donnant une coloration pro-nazie aux publications posthumes signées Friedrich Nietzsche). Pendant l'année qui précède son arrivée en « reine de la colonie », elle ne cesse de peindre l'expérience en miracle néo-aryen : les bois tropicaux y seraient abondants, leur exploitation facilitée par un excellent réseau de transport fluvial ; les riches moissons, obtenues en quelques mois, se vendraient à très bon prix dans les cités avoisinantes ; le chemin de fer serait bientôt là pour assurer le développement industriel de la région, etc.

Depuis le départ, le projet fou d'une colonie antisémite en Amérique du Sud repose en effet sur un récit savamment enjolivé paraissant à intervalles réguliers dans la presse nationaliste allemande. Förster et quelques colons complices inondent la mère patrie de rapports élogieux sur Nueva Germania, nouvelles qui sont publiées in extenso dans toute la presse allemande, ou alors répercutées par les alliés locaux.

À son corps défendant, l'influent Friedrich Nietzsche contribue lui-même à l'édification de cette vaste mystification. Déjà affaibli et malade, le philosophe se berce d'illusions à propos des rêves d'une petite sœur contaminée par l'onirisme racial de son antisémite de mari. Nietzsche écrit ainsi à un de ses correspondants pour vanter l'avancement d'une jeune colonie teutonne possédant maintenant ses propres « boulangerie, boucherie et cabinet de médecine ».
Il argumente même sur cette invraisemblable idée d'une liaison ferroviaire entre Argentine et Amérique du Sud, et dont Nueva Germania serait une des étapes[8] :
« *Il n'est pas impossible qu'une des plus grandes lignes de chemin de fer du monde, qui relierait le delta de la Plata au canal de Panama, passe directement* à travers[9] *la colonie ou du moins à proximité. (…) Le général Osborne, ancien envoyé des États-Unis en Argentine, négocie cette ligne avec le gouvernement, c'est là son idéal, le but de sa vie (…).* »
Malgré tous leurs efforts, les soutiens allemands de Nueva Germania ne parviennent pas à susciter d'engouement populaire en Europe. Les esprits sensés, tout pangermanistes qu'ils sont, ne parviennent pas à saisir l'intérêt d'une implantation « aryenne » en pleine jungle d'Amérique du sud.
Le Paraguay est un pays trop lointain, inconnu, le voyage éprouvant, épouvantablement cher. Quelques mois avant l'arrivée en fanfare d'Elisabeth Förster-Nietzsche, Nueva Germania n'accueille qu'une petite quarantaine de familles. Le rectangle détrempé que forme la colonie est malgré tout défriché. Il est approvisionné par un semblant de port et une *boliche* (« boutique centrale ») gère les provisions quotidiennes.
Les habitations branlantes poussent les unes après les autres. Les deux cents colons germaniques vivent de rien, cultivant ce qu'ils peuvent.
Le moral ne s'est pas encore dilué dans la torpeur tropicale quand « Reine Elisabeth » fait son entrée et s'installe au *Försterhof*.
C'est là que les difficultés commencent, même si un semblant d'ordre teuton se met en place. Depuis son Q.G., le couple Förster se répartit les tâches de commandement : à monsieur la propagande extérieure, les relations avec les investisseurs ou le gouvernement d'Asunción ; à madame l'administration directe de la colonie et les activités de représentation.
Un certain Oscar Erck, un fidèle parmi les fidèles, est chargé de la comptabilité et des relations avec les colons, dont l'existence est immédiatement un calvaire. Premièrement, ils vivent totalement isolés les uns des autres, ce qui ne facilite guère la vie en communauté et l'entraide. Les Förster ont lu Tacite et voulu imiter le modèle des familles d'anciens Germains, que l'auteur romain décrivait comme volontairement seuls face à la Nature.
Deuxièmement, ils sont totalement dépendants du magasin central pour leurs fournitures (nourriture, mais aussi ustensiles et outils), de même que du *Försterhof* pour les médicaments (Elisabeth s'est improvisée pharmacienne…), et doivent donc s'acquitter de prix prohibitifs pour la moindre ressource de base.
Ce monopole avait été établi de manière idéologique dans les statuts de la colonie pour dissiper… toute « influence juive » sur le commerce.
Il n'est jamais venu à l'idée des Förster, gestionnaires allemands d'une fausse propriété paraguayenne,

8. Elisabeth Förster-Nietzsche, *op. cit.*

9. C'est nous qui soulignons.

Les esprits sensés, tout pangermanistes soient-ils, ne parviennent pas à saisir l'intérêt d'une implantation « aryenne » en pleine jungle d'Amérique du Sud.

qu'ils incarnaient eux-mêmes une belle caricature de ces « capitalistes apatrides » qu'ils dénoncent à longueur de journée.
Les habitants de Nueva Germania n'ont pas vraiment la capacité de réfléchir à ces contradictions, épuisés qu'ils sont par le mode de vie frugal quasiment imposé à tous – végétarisme fortement recommandé, abstinence alcoolique plus que conseillée. Six ans jour pour jour après la révélation mystique connue lors de la première de *Parsifal*, Bernhard Förster avait réalisé son rêve d'une colonie *wagnérienne* au bout du monde. Cette enclave née d'une passion pour un musicien exaltant la régénération du peuple allemand est pourtant fort mal née. Même aveuglé par la conscience de sa destinée, l'idéologue pressent un peu plus chaque jour que le destin de l'organisation sera funeste.
Ses « colons », il les voit marcher sur les chemins pieds nus comme les Indiens Guarani, dont ils ne savent qu'apprendre la langue – plus tard, nombre d'entre eux referont leur vie avec une femme indienne.
La plupart des recrues de Nueva Germania sont en effet des intellectuels en rupture avec l'idéal démocratique ou des factieux trop violents pour durer dans l'Allemagne malgré tout civilisée du IIe Reich. L'implantation allemande ne produit pas grand-chose, ses habitants se contentent de survivre. Les départs se succèdent, mais les Förster n'ont plus un pfennig pour rembourser les concessions.
Les dettes se sont d'ailleurs accumulées, et plus aucun argent venu d'Allemagne ne peut combler le vide. L'hiver 1888-1889 marque, déjà !, le début de la fin pour les Förster.
Après une campagne de presse assassine au pays contre le projet de Nouvelle Allemagne paraguayenne, Bernhard l'abstinent s'est mis à l'aguardiente, cette redoutable eau-de-vie de canne à sucre. Il est le plus souvent absent et ne peut soutenir son épouse, frappée de dépression après que son cher frère, « Fritz » Nietzsche a été admis, pour de longues années, en asile psychiatrique. Début juin, Bernhard Förster est découvert mort, suicidé par empoisonnement, dans une chambre d'hôtel d'un bel établissement moderne, au village de San Bernardino : une autre colonie, moderne et « capitaliste », avec vue sur un beau lac, celle-ci.
Un an après la disparition de son fondateur, deux cents Allemands vivent toujours en Nouvelle Allemagne paraguayenne dans des conditions précaires. Le gouvernement d'Asunción reprend alors le contrôle total de l'organisation pour en faire une

colonie internationale n'ayant plus de « germanique » qu'une partie de son nom[10]. Elisabeth Förster-Nietzsche, repartie en Allemagne, tentera pendant plusieurs années de trouver des fonds pour en faire vivre l'esprit, caressant l'espoir de repartir sur place achever le rêve insensé de son mari. Bientôt, elle abandonnera cet espoir pour une activité beaucoup plus lucrative : la récupération politique de l'œuvre de son frère, disparu en 1900, et dont la renommée deviendrait mondiale. Après la Grande Guerre, elle mettra la renommée du nom familial au service de l'avènement du nazisme[11]. En 1935, Elisabeth, figure du national-socialisme, sera enterrée à Weimar, avec, assis au premier rang de la cérémonie, un certain Adolf Hitler. Le Führer ignorait sans doute qu'à cette époque une génération de Paraguayens d'âge mûr portait des noms à consonance germanique quelque part dans un village perdu d'Amérique du Sud[12].

En 1935, Elisabeth, figure du national-socialisme, sera enterrée à Weimar, avec, assis au premier rang de la cérémonie, un certain Adolf Hitler.

10. Sous le nom de *Sociedad colonizadora Nueva Germania en El Paraguay*, qui racheta toutes les dettes.

11. *Comment la postérité s'est emparée de Nietzsche*, Pierre-André Taguieff, *Le Point*, 5 novembre 2015.

12. Une rumeur persistante, impossible à vérifier, prétend que le criminel Joseph Mengele s'est réfugié un temps dans le village de Nueva Germania, qui existe toujours.

Colônia Cecília

La citadelle anarchiste de Giovanni Rossi

« Ils sont jeunes, passionnés, militants anarchistes, et dressent un mât sur lequel flotte le drapeau rouge de la révolution – les libertaires du monde entier n'ont pas encore adopté le drapeau noir (…) »

BRÉSIL
ÉTAT DU PARANÀ
COLONIA CECÍLIA
PALMEIRA
CURITIBA

GIOVANNI ROSSI
DANS

LA LÉGENDE DE L'EMPEREUR

UNE HISTOIRE ABRACADABRANTESQUE

AU PRINTEMPS 1888, LE JEUNE ACTIVISTE GIOVANNI ROSSI EST À MILAN, HÉBERGÉ CHEZ UN ONCLE MUSICIEN, CHEZ QUI IL RENCONTRE LE COMPOSITEUR CARLOS GOMES.

MON NEVEU, TU CONNAIS LE MAESTRO GOMES, AUTEUR DE L'EXTRAORDINAIRE "IL GUARANY" *

BIEN SÛR, ENCHANTÉ, MONSIEUR.

CARLOS GOMES EST ALORS UN ARTISTE IMMENSÉMENT POPULAIRE DANS LE BRÉSIL IMPÉRIAL.

ENCHANTÉ ÉGALEMENT, JEUNE HOMME. VOTRE ONCLE ME DIT QUE VOUS ÊTES SOCIALISTE ?

ANARCHISTE, MONSIEUR. NOUS ESSAYONS DE BÂTIR UN MONDE MEILLEUR. JE TRAVAILLE ACTUELLEMENT DANS UNE COOPÉRATIVE SOCIALE.

IL CONNAÎT PERSONNELLEMENT LE SOUVERAIN DU BRÉSIL, UN MONARQUE ÉCLAIRÉ.

HUM, JE VOIS... SAVEZ-VOUS QUE NOTRE EMPEREUR PEDRO II S'INTÉRESSE BEAUCOUP AUX QUESTIONS SOCIALES.

!? AH OUI. UN PRINCE PRÉOCCUPÉ DE L'AVENIR DE LA COMMUNAUTÉ ?

CERTAINEMENT. NOTRE SOUVERAIN EST L'AMI DES SAVANTS, DES ARTISTES ET MÊME DES OUVRIERS OU DES MISÉREUX C'EST GRÂCE À LUI QUE LE PAYS EST EN TRAIN D'ABOLIR DÉFINITIVEMENT L'ESCLAVAGE.

D'AILLEURS IL EST À MILAN EN CE MOMENT.

C'EST CE JOUR-LÀ QUE GIOVANNI ROSSI AURAIT EU UNE IDÉE FOLLE...

* CÉLÈBRE OPÉRA-BALLET EN QUATRE ACTES (1870).

LA NUIT SUIVANTE, IL ÉCRIT UNE LETTRE ENFLAMMÉE À L'EMPEREUR POUR LUI DEMANDER UN DON DE TERRES VIERGES AFIN DE POUVOIR CRÉER SON UTOPIE.

...PUISQU'IL EST DIFFICILE D'AVANCER SUR LES QUESTIONS SOCIALES EN EUROPE, ALLONS CRÉER NOTRE ENTREPRISE DANS DES CONTRÉES INCONNUES.

LE LENDEMAIN, LE JEUNE ACTIVISTE SE REND À L'HÔTEL MILANAIS OU RÉSIDE LE SOUVERAIN, MAIS CELUI-CI EST TRÈS MALADE.

DÉSOLÉ, SA MAJESTÉ EST MOURANTE, PERSONNE NE PEUT LA VOIR.

AH? VOUS LUI REMETTREZ CECI?

PEDRO II FINIT PAR SE REMETTRE ET HASARD EXTRAORDINAIRE TOMBE SUR UN LIVRE ÉCRIT PAR GIOVANNI ROSSI*

CES HISTOIRES DE COLONIES EXPÉRIMENTALES SONT ENTHOUSIASMANTES. ET VOUS DITES QUE CE ROSSI EST LE MÊME QUI NOUS AVAIT DEMANDÉ UN DON DE TERRES AU BRÉSIL?

LES DEUX HOMMES DÉMARRENT UNE CORRESPONDANCE PASSIONNÉE QUI AURAIT ABOUTI À LA CRÉATION D'UNE NOUVELLE COLONIE AU SUD DU BRÉSIL.

EN RÉALITÉ, CETTE LÉGENDE LITTÉRAIRE EST DUE À UN ROMAN D'ALFONSO SCHMIDT, PARU EN 1942, ET QUI RETRACE EN PARTIE L'AVENTURE DE LA COLÔNIA CECÍLIA

Colônia Cecília

GIOVANNI ROSSI N'A JAMAIS CORRESPONDU AVEC PEDRO II, L'EMPEREUR ÉCLAIRÉ DU BRÉSIL. LUI ET SES COMPAGNONS SE SONT EMBARQUÉS, SEULS, SANS SOUTIEN, VERS LE LOINTAIN BRÉSIL POUR Y ACHETER LES TERRES DE LEURS RÊVES.

* "UNE COMUNE SOCIALISTA", VOIR TEXTE PAGE SUIVANTE.

Sud-Brésil,
centre de l'État du Paranà,
avril 1890.

Ils sont arrivés à douze, au sud de la petite localité de Palmeira, sur les bords de la rivière amazonienne Iguaçu, au bout du monde. Douze Italiens, bien loin de leur terre natale en ce printemps 1890, douze exilés volontaires qui s'attellent immédiatement à la tâche sous la chaleur étouffante de la forêt vierge. Ils élèvent une première cabane, construisent un four à pain et un petit atelier. Ils sont jeunes, passionnés, militants anarchistes, et dressent un mât sur lequel flotte le drapeau rouge de la révolution – les libertaires du monde entier n'ont pas encore adopté le drapeau noir, qui sera leur signe de reconnaissance universel. L'embryon de village perdu est tout de suite baptisé « Anarchia ». Bientôt, l'expérience portera un nom qui allait traverser le temps : la Colônia Cecília (raccourcie en « La Cecília »), sujet encore étudié au XXIe siècle. Un prototype de cité « sociale-anarchiste » sans concession, dont l'ambition était inversement proportionnelle à sa durée de vie : quatre malheureuses années. La Cecília a été pensée et voulue par une figure montante du mouvement ouvrier italien : Giovanni Rossi. Ce fils de la bourgeoisie toscane est encore un jeune diplômé de chirurgie vétérinaire quand il embarque à l'âge de trente-quatre ans au port de Gênes le 20 février de cette même année 1890. À ses côtés, un petit groupe d'apprentis colons bien décidés à tester une expérience « socialiste » isolée en forêt amazonienne, région qui a souvent été un eldorado pour les rêveurs de cités idéales de tous bords[1].

Un prototype de cité « sociale-anarchiste » sans concession, dont l'ambition était inversement proportionnelle à sa durée de vie : quatre malheureuses années.

Parmi les premiers de cordée, Achille Dondelli, militant expérimenté, membre du cercle La Rivolta[2] ; c'est lui qui a soufflé l'idée à Rossi de tenter au Brésil ce qui n'est manifestement pas encore possible en Europe. Ils sont accompagnés par d'autres figures de l'activisme ouvrier transalpin comme Evangelista Benedetti, Lorenzo Arrighini ou Giacomo Zanetti. Au pays, les dirigeants socialistes ou anarchistes plus expérimentés sont

partagés ; certains saluant l'initiative, d'autres estimant qu'elle ne sert pas la cause de la révolution. L'époque est aux tensions nées du « Risorgimento » de l'Italie[3]. Les partis ou cercles progressistes et révolutionnaires essaient partout de pousser leurs pions. Giovanni Rossi appartient à ce cénacle d'expérimentateurs sociaux persuadés que le basculement de l'Histoire se fera par la création de nouvelles entités sociales et économiques qui montreront la voie du progrès et de l'avenir. Le jeune médecin n'en est d'ailleurs pas à son coup d'essai. Dès 1873, il imagine un projet de colonie… en Polynésie.

En 1878, il joue les Thomas More en publiant son propre roman d'anticipation sociale : *Un comune socialista*[4], où il s'inspire des thèses de Bakounine pour imaginer une cité collectiviste idéale. Dans les années 1880, il promeut successivement plusieurs projets de « coopératives » agricoles à Brescia, Rome, Trévise, Parme ou Padoue. Son expérience la plus aboutie est la Coopérative agricole de Cittadella (Associazione agricola cooperativa Cittadella), fondée le 11 novembre 1887 aux alentours de Crémone (Lombardie). Les décisions y sont prises collégialement et les bénéfices répartis égalitairement. Hélas, les appétits de certains de ses membres aboutissent à sa dissolution rapide. Dégoûté par l'âpreté au gain de ses contemporains trop influencés par le confort bourgeois, Rossi se prépare à l'exil en s'imaginant rejoindre des colonies coopératives déjà formées à l'autre bout de la planète, comme Topolobampo (Mexique) ou Kaweah (Californie). C'est à ce moment-là que son complice, Achille Dondelli, le convainc de partir ensemble en Amérique du Sud fonder leur propre établissement.

Les circonstances ayant conduit au choix du Brésil et de l'État du Paranà restent, depuis plus d'un siècle, assez obscures. Selon ce qui est devenu une légende du mouvement social, Rossi aurait été mis en contact à Milan en 1888 avec Pédro II, empereur éclairé du Brésil, alors de passage en Italie du Nord. L'activiste et le souverain philosophe auraient entretenu une correspondance passionnée ayant abouti à un « don de terres » brésiliennes permettant à l'Italien de créer sa petite utopie dans la région de Palmeira avec la bénédiction du souverain. Las ! La jolie comptine des joutes philosophiques entre l'anarchiste et l'empereur sud-américain des Lumières ne résiste pas à l'examen des faits. D'abord, la monarchie brésilienne a été renversée plusieurs mois avant l'arrivée sourcée des colons italiens dans le Paraná[5], ensuite Rossi était bien trop immergé dans son expérience de la Cittadella pour avoir pu fréquenter les cercles diplomatiques milanais en 1888[6]. *Fake news*, dirait-on aujourd'hui.

En réalité, Rossi et Pédro II ne sont jamais entrés en contact, ce sont tout simplement les circonstances qui dictent l'arrivée des colons anarchistes dans le sud du Brésil. Initialement, le petit groupe parvenu à Rio de Janeiro le 18 mars 1890 devait gagner Porto Alegre, sa destination finale, bien plus dans le sud, à bord d'une autre navette fluviale, un voyage de plusieurs jours supplémentaires. Toutefois, les conditions sanitaires décident Rossi et Dondelli à entreprendre le reste

1. Voir les chapitres "Oneida" et "Fordlândia", respectivement aux pages 39 et 117.

2. « La révolte ».

3. « Unification » de l'Italie en plusieurs phases.

4. « Une commune socialiste ».

5. Le 15 novembre 1889.

6. « Mise au point sur l'histoire de la colonie Cecilia », Isabelle Felici, *Les langues néo-latines : revue de langues vivantes romanes, 1993.*

du trajet par la terre, s'arrêtant finalement dans un des principaux ports du Paraná, comme cela serait narré plus tard :
« Nous avions l'intention d'aller à Porto Alegre, mais le mal de mer faisait tellement souffrir nos compagnons que nous avons décidé de leur épargner cinq ou six jours de navigation, et de descendre à Paranaguá pour fonder notre colonie sociale, où nous sommes sûrs de trouver un climat doux et salubre[7]*. »*

C'est là qu'est créée « Anarchia », à une petite vingtaine de kilomètres de la petite ville de Palmeira, agglomération plutôt développée pour l'époque.

Le petit groupe s'installe finalement à Curitiba, grande cité de l'intérieur des terres, où ils retrouvent familles ou connaissances, l'immigration italienne étant déjà fortement ancrée dans la région. L'improvisation serait-elle totale ? Il est vrai que Giovanni Rossi visait initialement de gagner l'Uruguay pour créer sa petite boutique anarchiste.
Cet objectif initial est rapidement oublié – nombreux sont ceux qui, longtemps, le croiront exilé là-bas.
De fait, l'activiste et quelques compagnons se laissent convaincre de partir en éclaireurs à cent kilomètres de Curitiba, vers le district de São Mateus, reconnaître une zone de 10 km² ayant été proposée aux colons par les services brésiliens de l'immigration. Des terres, non pas cédées à titre gratuit (comme le veut la « version de l'empereur »), mais payées en bonne et due forme à l'État du Paraná[8].
C'est donc là qu'est créée « Anarchia », à une petite vingtaine de kilomètres de la petite ville de Palmeira, agglomération plutôt développée pour l'époque (elle possède son propre théâtre) et qui fait forte impression sur les nouveaux arrivants. S'imaginent-ils faire fleurir avec autant de succès leur hameau, pour l'instant de bric et de broc ?
À la fin du mois d'avril, tout le groupe s'est retrouvé avec l'enthousiasme de la jeunesse dans la nouvelle implantation forestière. Cependant, n'est pas un conquistador qui veut et il reste une nature hostile à dompter. Le temps de l'agriculture n'est pas celui des théoriciens de la libération économique. Rossi est venu au Brésil avec ses idées et de maigres troupes (majoritairement lombardes ou toscanes), dont rares sont celles qui possèdent la moindre expérience approfondie de cultures vivrières, par-dessus tout en zone tropicale ! Nos fiers anarchistes se retrouvent seuls, sans aucun appui financier, ils doivent tout de suite s'acquitter au prix fort des semences, des outils, du bétail.
La nouvelle entreprise est rebaptisée Colônia Cecília, qui n'est autre que le prénom de l'héroïne du fameux roman signé Rossi, *Un comune socialista.*
Paradoxalement, la voici immédiatement victime de son succès, puisque quelque 150 colons viennent la peupler avant

Rossi est venu au Brésil avec ses idées et de maigres troupes (majoritairement lombardes ou toscanes), dont rares sont celles qui possèdent la moindre expérience approfondie de cultures vivrières, par-dessus tout en zone tropicale !

la fin de l'année 1880 – mais ils seront aussi des dizaines à déserter tout aussi rapidement. Autant de bouches à nourrir sans que la première moisson ait été engrangée, ni les premières vignes vendangées – les immigrés italiens du Brésil sont venus en masse avec leurs ceps, les colons de La Cecília ne font pas exception.

Pour parer au plus pressé, Giovanni Rossi et ses lieutenants décident d'envoyer des membres de la communauté travailler dans les chantiers de travaux publics des environs – lui-même envisage d'exercer comme médecin ou vétérinaire dans les villes voisines. À l'image de tous les fondateurs d'utopies un peu trop empressés, Rossi doit déjà se résoudre à repartir au pays quelques mois pour se procurer du matériel et du capital. Pendant cette première absence un peu trop longue[9], le vernis révolutionnaire commence déjà à craquer, particulièrement entre les membres issus de la paysannerie (qui possèdent un minimum de savoir-faire) et ceux venus des villes (plutôt incompétents dans la jungle sud-américaine). Ces béances, fatales à long terme, apparaissent alors que la colonie n'a que quelques mois d'existence.

Il faut aussi compter avec une caractéristique malheureuse : le déséquilibre, dès le départ, entre les hommes, très nombreux, et les femmes, beaucoup plus rares. Cela crée des tensions d'autant plus inévitables que les dirigeants de La Cecília sont venus avec l'idéologie de *l'amour libre* dans leurs bagages. Véritable marqueur des sociétés libertaires, la possibilité de vivre hors de l'institution honnie du mariage avec de nombreux partenaires sexuels choisis au gré des goûts et des circonstances se heurte ici au mur du rationnement de l'offre féminine. C'est tout le paradoxe de cette structure portant le nom d'une héroïne romantique (la « Cecília » du roman) : Rossi, en bon idéologue anarchiste, ambitionne de détruire Dieu, la propriété privée, le mariage, bref la morale bourgeoise. Il se mue en un partisan de l'union libre et veut mettre à bas ce qu'il nomme la « prostitution conjugale[10] », c'est-à-dire le pacte marital scellé entre deux êtres, non pas en raison de sentiments amoureux, mais la plupart du temps pour préserver les capitaux

7. Cinquième édition de *Un comune socialista*, 1891.

8. 15 lires l'hectare, in I. Felici, *op. cit.*

9. Rossi est absent de septembre 1890 à juillet 1891.

10. *La famille italienne dans la colonie Cecilia. Histoire, réceptions, représentations*, Isabelle Felici, Presses universitaires Blaise Pascal, 2011.

familiaux et assurer la continuation d'un patronyme – une conviction qui n'est pas totalement dépourvue de fondement. Reste que la minorité féminine de l'enclave italienne aura fort à faire pour contenir les assauts de cette troupe de libertaires dont on attend d'eux qu'ils soient libérés sur le plan affectif et sexuel !

Quand il revient au Brésil à l'été 1891, Giovanni Rossi constate bien que l'échafaudage risque de s'effondrer rapidement. Il tente de sauver son modèle en mettant en place des réformes « politiques », qui pourraient au moins faire oublier la misère économique dans laquelle les sociétaires de La Cecília sont plongés. Il s'agit de prodromes de pratiques libertaires, sans doute largement exagérées par les leaders de la colonie, qui en vanteront les mérites des années après la disparition de celle-ci. Il y a tout d'abord l'absence totale de la hiérarchie d'encadrement, et même de chef de la colonie, puisque son fondateur, Rossi lui-même, joue volontairement un rôle secondaire pendant l'expérience (même s'il en reste l'inspirateur, il ne porte ni ne revendique aucun titre). Ensuite, et c'est la conséquence de ce premier point, une liberté totale est laissée aux colons en matière de mœurs et de travail : il n'y a pas d'horaires, de consignes, de réunions, d'objectifs…
Un anarchisme pur et parfait qui, s'il est séduisant sur le papier, se heurte à la réalité d'un pays et d'un climat qui ne peuvent laisser place à l'improvisation. En conséquence, les colons vivent dans une très grande précarité, situation qu'ils supportent d'autant moins que l'essentiel des troupes est constitué d'opportunistes ou de laissés-pour-compte de la société italienne, beaucoup moins aguerris que les militants libertaires.

La citadelle anarchiste de Giovanni Rossi, comme nombre d'expérimentations bancales, est donc une utopie mort-née. Elle ne résiste qu'une année au départ de son inspirateur, finalement reparti en 1894 porter la bonne parole révolutionnaire vers d'autres cieux plus cléments. La vindicte des autorités fédérales à l'encontre de cette colonie occidentale de doux rêveurs n'a pas aidé à sauver l'entreprise. La « Vieille République[11] » leur est paradoxalement beaucoup moins favorable que ne l'aurait été l'ancien empereur Pédro II, souverain magnanime et éclairé qui aurait peut-être sauvé la mise à ces étranges illuminés venus d'Italie tenter une impossible expérience sociétale. Malgré tout, il était devenu difficile de faire machine arrière. En Europe s'ouvre l'âge d'or de la « propagande par le fait », théâtre d'actions directes, la plupart du temps violentes, à laquelle se rallient la plupart des mouvements anarchistes ou révolutionnaires.
La section italienne de l'Association internationale des travailleurs (A.I.T.)[12] n'échappe pas à cette conversion et les lointains exilés de La Cecília, qui prônaient plutôt une propagande par l'exemple se retrouvent bien seuls. Des années plus tard, avec l'échec de la stratégie d'attentats, le mouvement ouvrier se fracturera en de nombreuses chapelles, dont une bonne partie de non-violents plus attachés à l'action syndicale.
Mais il sera trop tard pour les exilés du Brésil : à partir de 1896, ils se dispersent aux quatre vents ou s'implantent localement en se fondant dans la population locale.

11. *República Velha*, surnom de la République des États-Unis du Brésil (1889 – 1930).

12. Première Internationale.

Quand il revient au Brésil à l'été 1891, Giovanni Rossi constate bien que l'échafaudage risque de s'effondrer rapidement. Il tente de sauver son modèle en mettant en place des réformes « politiques », qui pourraient au moins faire oublier la misère économique dans laquelle les sociétaires de La Cecília sont plongés.

Une liberté totale est laissée aux colons en matière de mœurs et de travail : il n'y a pas d'horaires, de consignes, de réunions, d'objectifs… Un anarchisme pur et parfait qui, s'il est séduisant sur le papier, se heurte à la réalité.

13. « Le Paraná du XX[e] siècle ».

14. L'auteur est anonyme.

La Cecília a été une comète dans le ciel des expérimentations hasardeuses, et pourtant elle fait figure de modèle du genre, particulièrement en Amérique du Sud. Dans le Brésil du début du siècle, la colonie est considérée comme un mouvement pionnier des forces anarchistes et Rossi comme une sorte de figure tutélaire de l'activisme ouvrier.

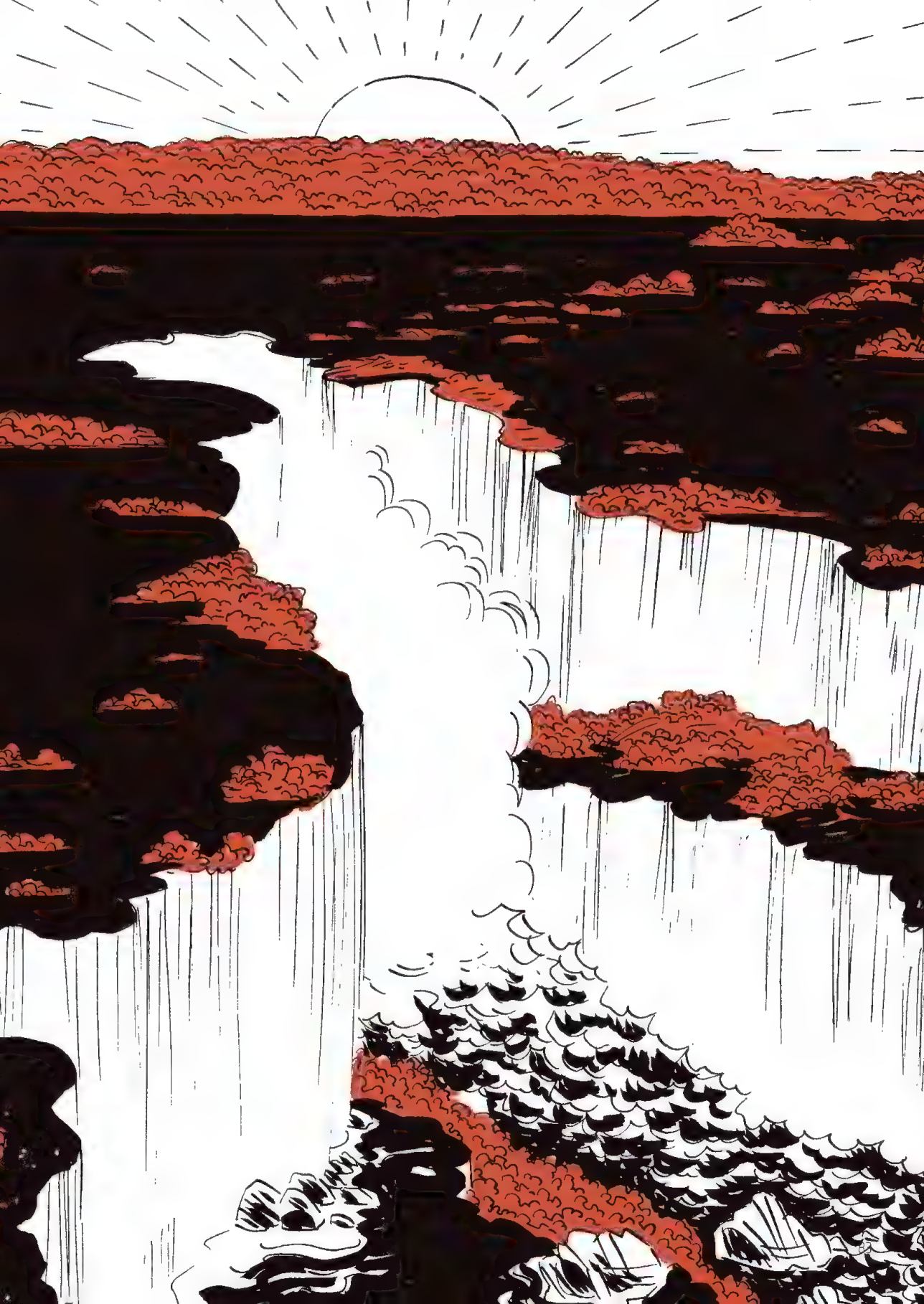
Après l'échec de l'expérience, tandis que ses compagnons regagnaient l'Europe, l'Italien est d'ailleurs immédiatement reparti sur les routes du militantisme : dès 1896, il soutient un nouveau projet de communauté collectiviste dans le Mato Grosso voisin. Au même moment, il écrit un nouveau roman utopique inspiré de son expérience à La Cecília : *Il Paraná nel XX secolo*[13], dans lequel il tente de justifier ses tentatives malheureuses, qu'il empilera jusqu'à la fin de sa carrière de militant acharné.

Des décennies plus tard, La Cecília deviendra le symbole d'un groupe courageux ayant défriché la libération sexuelle, les droits de la femme et même le respect écologique, ce qui est largement exagéré. Une chanson célèbre lui a même été consacrée, dont voici un extrait[14] :

— « *(…)*
« *Je te laisse Italie, terre de voleurs*
« *Avec mes camarades, je pars en exil*
« *Et tous unis à travailler*
« *Nous formerons une colonie sociale.*
« *Et toi, bourgeois, paies-en le tribut*
« *Tout tombe, roi, patrie et dieu.*
« *L'anarchie forte, glorieuse*
« *Et victorieuse triomphera.*
« *Oui, notre cause triomphera et*
« *Nous jouirons des droits sociaux.*
« *Nous serons libres, nous serons égaux,*
« *Notre idée triomphera.* »

Un film post-1968 du réalisateur-écrivain français Jean-Louis Comolli poursuit la même geste admiratrice. Dans la ville de Curitiba, aujourd'hui, un des meilleurs restaurants de spécialités italiennes se nomme volontairement « Anarco » en souvenir de la Colônia Cecília. Sa fondatrice n'est autre qu'une descendante de colons transalpins venus refaire le monde au Brésil avec Giovanni Rossi.

Dans la ville de Curitiba, aujourd'hui, un des meilleurs restaurants de spécialités italiennes se nomme volontairement « Anarco » en souvenir de la Colônia Cecília.



Sointula

L’île autosuffisante avortée de Matti Kurikka

« Ces Finlandais à la barbe blonde n'agissent pas seuls, ils sont accompagnés d'un gourou, un maître à penser, un inspirateur, qui rapidement va les rejoindre sur Malcolm. »

ALASKA
COLOMBIE BRITANNIQUE
ÎLE DE VANCOUVER
CANADA
U-S-A
ÎLE MALCOLM
CANADA
ÎLE DE VANCOUVER
VANCOUVER
U.S.A
VICTORIA
SEATTLE

À LA FIN DES ANNÉES 1890, DES IMMIGRÉS FINLANDAIS VIVENT MISÉRABLEMENT DE L'EXTRACTION DU CHARBON SUR L'ÎLE DE VANCOUVER, EN LOINTAINE COLOMBIE BRITANNIQUE. LE TRAVAIL EST PÉNIBLE, DANGEREUX ET TRÈS MAL PAYÉ, LES COMPAGNIES MINIÈRES JOUANT DE L'ABONDANTE MAIN-D'ŒUVRE ASIATIQUE CONCURRENTE.

TOUS RÊVENT D'UNE VIE MEILLEURE, OÙ ILS SERAIENT LIBRES, ÉGAUX, SANS LE JOUG DU PATRONAT ET MÊME DE L'ÉGLISE COMPLICE.

TOUS IMAGINENT UNE CONTRÉE BIEN À EUX OÙ MÊME LEUR PLUS GRAND OPPRESSEUR, L'ADDICTION À L'ALCOOL, AURAIT DISPARU.

AU PRINTEMPS 1900, UN GROUPE DE MINEURS FINNOIS ÉCRIT À UN CÉLÈBRE COMPATRIOTE, LE JOURNALISTE MATTI KURIKKA.

CET ACTIVISTE DÉTONNANT EST IMPRÉGNÉ À LA FOIS DE SOCIALISME UTOPIQUE, DE NATIONALISME FINNOIS ET D'ANIMISME.

* "LE PEUPLE DE KANSA" EN FINNOIS.

Vancouver Island,
Nanaimo,
27 novembre 1901.

La nouvelle qu'ils n'attendaient plus est arrivée ce matin-là, en ce début d'hiver, par un courrier officiel des autorités du territoire de la Colombie-Britannique. Elle se répand comme une traînée de poudre au sein de la petite communauté d'immigrés finnois : « *Le gouvernement accepte enfin de nous donner une terre ! C'est l'île Malcolm, à trois cents kilomètres au nord…* »
Voilà ce que se répètent en boucle ces exilés de Finlande perdus au bout du monde, installés temporairement dans les quartiers populaires de Nanaimo, deuxième ville de l'île de Vancouver. Débarquées récemment sur la façade Pacifique du futur Canada, ces quelques dizaines de familles de mineurs venues de lointaine Carélie ou des environs de Helsinki ont accepté un travail de forçats dans les exploitations houillères de la colonie britannique. Les rémunérations y sont drastiquement tirées à la baisse en raison de la concurrence multiple d'autres immigrés venus d'Asie, particulièrement de Chine ou d'Inde. Les Finnois, de leur côté, ont une idée un peu particulière en tête : ils cherchent un site où s'installer entre eux, non seulement pour travailler, mais pour voir advenir leur rêve de rebâtir un monde nordique autosuffisant. Une petite Finlande toute nouvelle, qui leur appartienne.
Après des années de tractations, le gouvernement accepte officiellement de leur confier une dizaine de milliers d'hectares sur Malcolm, une petite île perdue – aussitôt finlandisée en « *Malkosaari* » – située loin au nord-est de Victoria ou Vancouver[1]. À certaines conditions, la première étant de créer là-bas une colonie viable installant durablement la civilisation chrétienne anglo-saxonne dans l'Extrême-Nord. Les colons doivent défricher et cultiver, rentabiliser leurs productions vivrières, bâtir une ville, des routes et des ponts, devenir sujets britanniques[2] et élever leurs enfants dans la langue anglaise. Chacun à leur tour, ils découvrent les détails de l'agrément gouvernemental, qu'ils ne comptent évidemment pas respecter à la lettre, leur objectif final restant de façonner leur petite enclave libre :
« *Nous serons exemptés de taxes pendant sept années ! Et si le projet est mené à bout, si une centaine de familles s'installent définitivement à Malcolm, alors les terres nous appartiendront !* »
Beaucoup de ces enfants d'Europe du Nord ont déserté leur pays pour échapper, non seulement à leurs conditions de travail, mais surtout à la russification forcenée menée par le tsar de Russie Nicolas II à partir de 1899. Depuis cette date fatale, les citoyens finlandais, considérés comme des vassaux, doivent pratiquer le russe, devenue langue officielle de leur pays transformé en duché sous influence directe. Ils sont par ailleurs contraints de faire leur service militaire dans la redoutable armée de Moscou. La Finlande n'est pas

Les colons doivent défricher et cultiver, rentabiliser leurs productions vivrières, bâtir une ville, des routes et des ponts, devenir sujets britanniques et élever leurs enfants dans la langue anglaise.

le dernier des satellites historiques que le Kremlin cherche à dominer pour se constituer un glacis protecteur… Aujourd'hui, ces considérations géopolitiques ne concernent plus nos exilés. Deux semaines après réception du miraculeux courrier, sans même attendre la fin de l'hiver, une petite avant-garde se précipite sur l'île, espace inhabité où pullulent les loutres ou les grizzlys. Tels des explorateurs, les colons baptisent les lieux du très poétique nom de *Sointula*, qui signifie « lieu d'harmonie » dans leur langue natale. Ils ne sont qu'une poignée, mais ils ont la foi des immigrés partis réenchanter leur existence.

Ces Finlandais à la barbe blonde n'agissent pas seuls, ils sont accompagnés d'un gourou, un maître à penser, un inspirateur, qui rapidement va les rejoindre sur Malcolm. Un personnage énigmatique, complexe ; il va à la fois incarner le projet et en miner les fragiles fondations.
Son nom est Matti Kurikka, un des activistes socialistes et utopistes les plus connus du nord de l'Europe à trente-huit ans seulement. Un touche-à-tout au regard enfiévré, un de ces passionnés de la révolution, d'autant plus motivé qu'il est, comme nombre de ses semblables, habité par l'idée que celle-ci finira inéluctablement par advenir – car cette transformation, disent-ils tous, est inscrite dans la structure même du système capitaliste moderne. Grand, brun, moustachu, beau et séducteur, pour ce Kurikka, Sointula n'est pas la première expérience communautaire, ni la dernière ! Mais devant le spectacle de l'île perdue, nue, devant ces terres libres, devant ses compagnons motivés au dernier degré, il sent, lui le journaliste social, qu'il peut se passer quelque chose ici.

Début 1902, les pionniers se mettent au travail. Ils sont plusieurs dizaines à choisir le site où ériger le premier village de l'île qui se situe à la pointe d'une grande baie, pour faire face à l'île originelle de Vancouver. Dans le froid relatif de la fin de l'hiver – qui n'est pas une expérience nouvelle pour ces nordistes, le climat ouest-canadien étant par ailleurs plutôt tempéré –, les familles logent dans des tentes ou des abris de rondins. Un premier grand bâtiment est érigé avant le printemps pour servir de réfectoire

1. Victoria est la capitale de l'île de Vancouver tandis que Vancouver est la capitale de la Colombie-Britannique.

2. Les colonies canadiennes appartiennent alors à l'Empire britannique sous la forme d'une confédération : le dominion du Canada.

et de réserve de vivres. L'objectif est d'y prendre tous les repas en communauté, mais aussi d'y élever les futurs enfants ensemble. Même si les débuts sont rudes, tous rêvent de reproduire rapidement les coutumes de leur pays d'origine. Déguster la *pulla*, cette délicieuse brioche à la cardamome fumante. Et surtout entrer quotidiennement dans un sauna, ces bains de vapeur nordiques qui deviendront plus tard célèbres dans le monde entier.

Matti Kurikka, lui, l'âme de Sointula, travaille – souvent depuis Nanaimo – aux aspects pratiques et économiques du projet d'autosuffisance de la communauté insulaire. Quand il a rejoint ses lointains compatriotes au Canada, un an et demi plus tôt, au mois d'août 1900, l'activiste a commencé par former une société par actions dont l'intitulé est la *Kalevan Kansan Colonization Company*, organisation dont il prend immédiatement la présidence. Cheville ouvrière légale du projet finnois, la société prévoit la participation d'actionnaires « résidents » et d'autres « non-résidents »[3]. L'expérimenté militant socialiste sait bien que la majorité de ses semblables se cantonneront d'abord à un rôle d'observateurs de l'expérience, laissant une avant-garde défricher l'île et leur rêve commun. Les « résidents » sont donc ceux qui s'installeront et travailleront sur l'île (au minimum 150 jours par an pour la collectivité). Ils percevront tous un salaire identique[4] et disposeront en plus d'une parcelle de quatre hectares pour leur usage personnel. Au départ, chaque actionnaire ayant décidé de partir vivre à Malcolm doit également verser une obole de 200 dollars.

Le plan de départ du théoricien Kurikka comporte d'autres clauses organisationnelles importantes. Ainsi résidents et non-résidents forment-ils une seule communauté dont les membres disposent tous d'une seule voix à l'assemblée générale de Sointula. Celle-ci élit un président et douze directeurs qui forment le « Conseil de la colonie », cette instance restant renouvelable au tiers tous les ans. À noter que les femmes possèdent un droit de vote équivalent à celui des hommes, une règle très en avance sur son temps.

Le texte n'entre pas dans les détails des activités économiques ou des règles de la vie sociale, sauf sur un point fondamental : l'alcool sera totalement prohibé dans la colonie. Kurikka connaît ses classiques : il sait bien qu'en Amérique du Nord nombre de colonies communistes ou de communautés utopiques ont été rongées par ce fléau, qui a parfois constitué un facteur de désintégration[5]. Surtout, les mineurs

Au départ, chaque actionnaire ayant décidé de partir vivre à Malcolm doit également verser une obole de 200 dollars.

3. Familistère de Guise (https://fabrique-des-utopies.familistere.com/).

4. Environ un dollar par jour.

5. « New Harmony » et « Nueva Germania », respectivement aux pages 23 et 55.

Même si les débuts sont rudes, tous rêvent de reproduire rapidement les coutumes de leur pays d'origine. Déguster la *pulla*, cette délicieuse brioche à la cardamome fumante.
Et surtout entrer quotidiennement dans un sauna, ces bains de vapeur nordiques qui deviendront plus tard célèbres dans le monde entier.

eux-mêmes connaissent bien leur penchant pour ce démon qui se nomme au pays l'*aquavit*. Dès leur arrivée sur l'île de Vancouver, à la fin des années 1890, les immigrés finnois avaient eux-mêmes créé une première société de tempérance en même temps qu'une fanfare et une bibliothèque. La prohibition de l'alcool, deux décennies avant sa généralisation en Amérique du Nord[6], est donc devenue naturellement un des piliers du projet Sointula[7].

L'alcool sera totalement prohibé dans la colonie. Kurikka connaît ses classiques : il sait bien qu'en Amérique du Nord nombre de colonies communistes ou de communautés utopiques ont été rongées par ce fléau, qui a parfois constitué un facteur de désintégration.

Si le ténébreux Kurikka prend toutes ces précautions avant même l'obtention de l'île Malcolm et de ses terres, c'est qu'il vient de subir l'échec complet d'une première expérience communautaire à l'autre bout de la Terre : dans le lointain Queensland australien. En 1899, ce fils de la bourgeoisie paysanne éclairée devenu journaliste politique radical s'était en effet exilé en Australie avec une cinquantaine de supporters pour créer une utopie « socialiste » loin, très loin de son pays d'origine, qu'il jugeait corrompu par le confort moderne. La pensée de l'activiste est alors devenue un inattendu mélange de concepts tolstoïens (la nature est sacrée), de théosophie (les forces invisibles nous influencent), de fouriérisme (l'innovation architecturale peut transformer les rapports productifs et sociaux[8]), plus une pointe de nationalisme (les peuples doivent se diriger eux-mêmes). Bien loin des canons du marxisme et de la « lutte des classes » qui commencent à s'imposer dans tous les mouvements radicaux de l'époque. C'est pourquoi il nomme le projet de cette première colonie socialiste *Kalevan Kansa* – Le « peuple du Kansa », du nom mythologique du peuple finlandais. Elle résume la complexité de son champ théorique, sans doute beaucoup trop en avance sur son temps, ou plus simplement mal articulée.

Ainsi le penseur ambitionne-t-il que les masses laborieuses se reconnectent à la nature, seule croyance qui vaille contre l'assujettissement orchestré par le dogme des religions traditionnelles. Ensuite, pour lui, l'économie ne peut qu'être collaborative et égalitariste, sur les modèles

coopératifs nés au XIXe siècle, par exemple ceux de Owen ou de Fourier. Enfin, Kurikka jugeait que la transformation sociale doit être éthique, le pouvoir politique devant porter l'organisation du travail productif au bénéfice de tous. Bref, le personnage est aussi complet que complexe, ses écrits sont alors d'ailleurs sans ambiguïté :

« La société bourgeoise est en pleine décadence. Ce monde en dégradation doit être régénéré via les possibilités offertes par une organisation utopique. Un modèle fondé sur l'altruisme doit être privilégié. Et une fois cet objectif atteint, nos concitoyens ne pourront plus vivre comme avant et propageront ce modèle au monde entier[9]. »

Kurikka jugeait que la transformation sociale doit être éthique, le pouvoir politique devant porter l'organisation du travail productif au bénéfice de tous.

Las ! Les autorités australiennes, pourtant à la recherche de colons en masse, se méfient immédiatement de ces nordistes au syncrétisme politique décalé et qui baragouinent l'anglais sans vouloir se fondre dans l'idéal de la construction de l'Australie. Kurikka et les siens sont donc ballottés de campement en campement, exploités par des sociétés de terrassement sans scrupules, n'obtiennent rien et renoncent progressivement à leur projet des antipodes.

C'est d'ailleurs un petit groupe d'anciens de l'aventure australienne prématurément repliés à l'île de Vancouver qui, au printemps 1900, écrit au journaliste pour le faire venir au Canada avec dans ses valises son concept de *Kalevan Kansa*.

Matti Kurikka se lance à fond dans la préparation de cette nouvelle expérience, en même temps qu'il replonge dans le journalisme militant en langue finnoise. C'est l'une des conditions qu'il pose en échange de sa participation : sous sa direction, les colons préparent la construction de leur paradis sur terre tandis que lui répand la Bonne Nouvelle par voie de presse, comme il l'a longtemps fait au pays. De 1897 à 1899, en effet, Matti Kurikka a dirigé le principal organe du mouvement ouvrier dans la capitale finlandaise : *Työmies* (« Le Travailleur »).

Les marxistes ne voyaient pas cet apostat d'un très bon œil, mais lui était devenu un porte-parole écouté de la classe ouvrière.

En rejoignant la future communauté Sointula, Kurikka a donc lancé son propre magazine, *Aika* (« Le Temps »), premier du genre en langue finnoise au Canada. Son sujet de prédilection ?

6. 1919 - 1933 aux États-Unis, précédés en cela par plusieurs États canadiens au cours des années 1910 et 1920.

7. Kurikka écrivit lui-même un livre sur la tempérance : *Fini le pouvoir de l'alcool*, Imprimerie Päivälehti, Helsinki, 1898.

8. Voir Introduction et chapitre « Oneida », page 39.

9. « Matti Kurikka : Finnisch-Canadian Intellectual », J. Donald Wilson, British Columbia Studies, n° 20, 1973 - 1974. Traduction de l'auteur.

Aucune église, aucun lieu de culte n'est créé dans l'île, les pionniers ayant accepté de renoncer aux cultes, même si Kurikka a la conviction qu'il est difficile de se passer de toute croyance et fait du prosélytisme dans ses publications pour la pensée théosophique.

Annoncer une vaste immigration finlandaise sur la côte ouest américaine, avant-garde prolétaire qui montrerait la lumière aux travailleurs de toutes les nationalités du monde. Quand démarre l'expérience Sointula, il la relate à longueur de page, et il y a effectivement de quoi dire, même si les effectifs concernés sont beaucoup plus modestes.

À la fin de l'année 1902, deux cents exilés finlandais ont rejoint l'expérience Sointula, qui est devenue une coopérative de production de bois (bûcheronnage) et de produits de la pêche (essentiellement au saumon), les deux activités spécialisées étant supposées faire vivre la communauté. Un deuxième grand bâtiment, cette fois à étage, a été élevé à la fin de l'été : il accueille les réunions plénières, un atelier de confection et même les appartements du « président » Kurikka ainsi que les locaux en miniature de son éphémère journal.
Les familles sont maintenant logées dans des cabanes en dur et commencent à profiter de saunas improvisés à la manière des huttes à transpiration[10] des populations amérindiennes. Le temps de travail est modulé en fonction de sa pénibilité, voire de sa dangerosité éventuelle. Ainsi, pour une rémunération similaire, un pêcheur travaille-t-il quatre heures par jour à Sointula tandis que les quelques « garçons de bureau » (employés) doivent rester neuf heures à leur poste. Précision utile : aucune église, aucun lieu de culte n'est créé dans l'île, les pionniers ayant accepté de renoncer aux cultes, même si Kurikka a la conviction qu'il est difficile de se passer de toute croyance et fait du prosélytisme dans ses publications pour la pensée théosophique[11], un autre de ses centres d'intérêt.
Dans l'effervescence du moment, les nouveaux citoyens de l'île *Malkosaari* votent en commun la création de leur propre drapeau : une île blanche sur fond bleu assortie d'une chanterelle dorée. Le magasin coopératif est au centre de la vie sociale de l'île, il survivra d'ailleurs longtemps à l'éphémère expérience utopique.

Matti Kurikka en confie la direction à l'un de ses vieux camarades de combat, un certain August Bernhard Mäkelä, débarqué l'année précédente de Finlande pour seconder Kurikka sur son journal. Aussi pragmatique et rationnel que ce dernier est impulsif et rêveur, Mäkelä avait déjà succédé à son ami à la tête du *Travailleur* d'Helsinki. L'attelage paraît armé pour construire un avenir à l'île idéale.
Seulement voilà : comme une malédiction tenace, la réalité économique et sociale rattrape très rapidement l'expérience communautaire insulaire. D'abord, la coopérative manque de fonds, les actionnaires résidents devant recevoir un salaire provenant d'une trésorerie que n'alimentent pas ou peu les « non-résidents » restés à Nanaimo. Sans argent, difficile d'investir dans une conserverie, la pêche se cantonnant à une activité domestique, autrement dit de survie. D'autant que, en l'absence de professionnels de l'exploitation forestière, le déboisement avance très lentement, ce qui empêche de transformer ces espaces en terres agricoles ou en pâturages pour du bétail qui reste très difficile à élever sous ces latitudes. Le peu de produits forestiers sortant de Sointula sont de toute façon bien trop éloignés des routes commerciales pour être valorisés facilement. Si l'isolement de l'île peut constituer un éden de transformation sociale, il s'agit d'un handicap définitif pour tout développement économique de la coopérative. Par ailleurs, les dorénavant trois cents membres de Sointula, qui s'expriment de manière libre et votent démocratiquement les décisions, sont loin d'être tous en phase avec les propositions radicales de Kurikka. Ce dernier, qui possède aussi une fibre libertaire, est un adepte de l'éducation communautariste des jeunes enfants, un ennemi de l'institution du mariage, un promoteur de l'amour libre et d'une sexualité assumée, évolutions sociales dont il vante les mérites à longueur d'article dans *Le Temps*. Bien loin des mœurs conservatrices qui sont celles des populations protestantes originaires des campagnes finlandaises. Le « président » de Sointula fait donc régulièrement face à des protestations émises par les citoyens de Sointula. Les récriminations se transforment en pleurs quand, en 1903, un incendie se déclare dans la salle de réunion du bâtiment principal, faisant plus d'une dizaine de morts, essentiellement des enfants. L'édifice s'effondre, en même temps que le rêve originel de l'enclave finlandaise, dont la coopérative est progressivement plombée par des choix d'investissements hasardeux. L'expérience s'éteint en quelques mois, dans un silence boréal.

En octobre 1904, harcelé par la moitié des habitants de Malcolm, Matti Kurikka démissionne de son poste de président. Il quitte l'île avec l'autre partie des résidents, les plus militants d'entre eux, pour aller former une autre communauté[12] dont l'existence sera encore plus éphémère. Suivent dix années de militantisme et d'écriture acharnée en Amérique comme en Finlande, où il s'épuise à défendre ses idées décousues sur tous les fronts des luttes sociales, ce qui l'emportera à cinquante-trois ans. Il laisse dans les mémoires sociales le souvenir d'un militant acharné, mais insaisissable, et dont aucun but n'a jamais été atteint. Entre-temps, la communauté Sointula survit plusieurs années, avec le sage August Bernhard Mäkelä à la gestion

10. Sous tipi par arrosage de pierres préalablement chauffées.

11. Doctrine ésotérique posant la sagesse comme émanation divine se manifestant à travers l'homme.

12. Du nom de *Sammon Takojat* (« Les forgerons de Sampo »).

des affaires courantes. Il doit malgré tout liquider la société *Kalevan Kansan Colonization Company*, ce qui signe la fin du rêve participatif et collectif de l'île. Ses habitants vont toutefois s'accrocher à leur embarcadère et à une certaine vision « socialiste » de la vie locale. La coopérative Sointula reste active un siècle, elle est même devenue de nos jours la plus ancienne de cette forme juridique en Amérique. Sointula a conservé son nom et son magasin communautaire permet toujours de s'approvisionner en conserves de poissons, qui sont devenues sa spécialité.

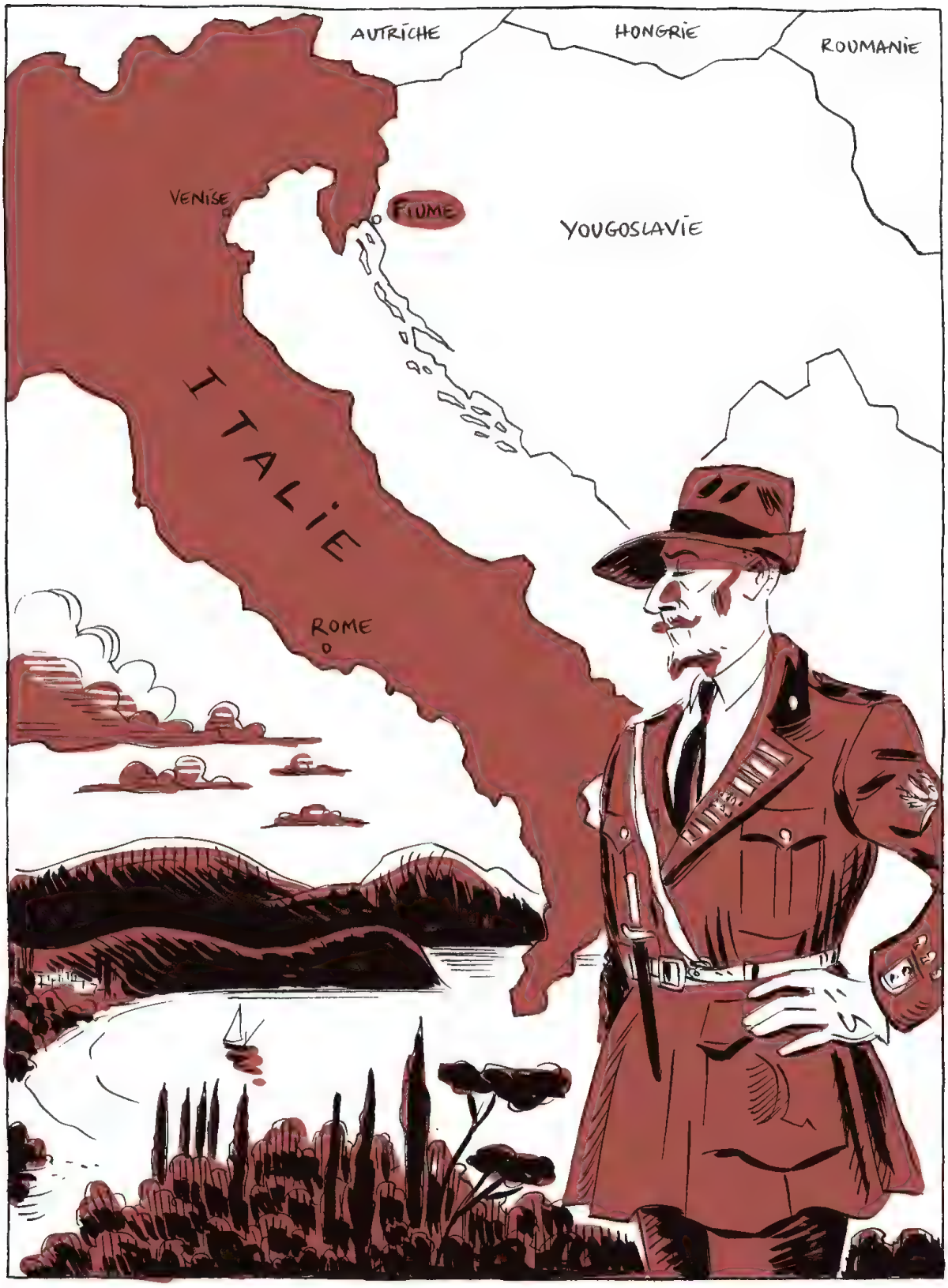
Une partie importante du millier d'habitants du village actuel parle toujours finlandais. Un petit musée a ouvert et rappelle aux visiteurs – essentiellement des touristes – que l'île fut le théâtre d'une expérience sociale particulière. Dans une vitrine, ils peuvent admirer aujourd'hui un kantele, instrument traditionnel finnois à cinq cordes, qui a été fabriqué par Matti Kurikka dès son arrivée sur les lieux.

Dans une vitrine, ils peuvent admirer aujourd'hui un kantele, instrument traditionnel finnois à cinq cordes, qui a été fabriqué par Matti Kurikka dès son arrivée sur les lieux.

FIUME

L'entreprise impossible de Gabriele d'Annunzio

« (…) D'Annunzio aimante les aventuriers, les rêveurs, les penseurs, les bagarreurs, tous ceux qui veulent provoquer leur "révolution", faire exploser les fondations de l'ancien monde. »


AUTRICHE
HONGRIE
ROUMANIE
VENISE
FIUME
YOUGOSLAVIE
ITALIE
ROME

ROME, PLACE DU CAPITOLE, 6 MAI 1919. AU BALCON DE LA MAIRIE APPARAÎT LE POÈTE-SOLDAT GABRIELE D'ANNUNZIO. UN MYTHE VIVANT.

VATE !

VIVE D'ANNUNZIO !!

COMANDANTE !

CE DANDY ET ÉCRIVAIN CÉLÈBRE S'EST TRANSFORMÉ EN HÉROS DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE. DEPUIS L'ARMISTICE, IL S'EST FAIT LE CHANTRE DE LA " VICTOIRE MUTILÉE " ITALIENNE, LES ALLIÉS REFUSANT À ROME DES TERRITOIRES REVENDIQUÉS, COMME LA DALMATIE OU LA VILLE DE FIUME.

ROMAINS, ITALIENS, N'ENTENDEZ-VOUS PAS ... ?

N'ENTENDEZ-VOUS PAS, SUR LES VOIES DE L'ISTRIE, SUR LES VOIES DE LA DALMATIE, QUI SONT TOUTES ROMAINES, LES PAS CADENCÉS D'UNE ARMÉE EN MARCHE !?

DANS UN GRAND MOMENT DE SOLENNITÉ, D'ANNUNZIO MONTRE À LA FOULE CE TISSU QUI ENVELOPPA LA DÉPOUILLE DE SON CHER GIOVANNI RANDACCIO, TOMBÉ POUR L'ITALIE.

VOYEZ, COMPAGNONS, L'IMAGE SUBLIME DU FANTASSIN, ELLE S'Y EST IMPRIMÉE. C'EST L'IMAGE DE TOUS LES MORTS, CAR TOUS LES MORTS POUR LA PATRIE SE RESSEMBLENT.

L'ÂME DE LA NATION, QUI AVAIT RETROUVÉ SA FORCE PENDANT LA GUERRE, EST DE NOUVEAU SUSPENDUE DANS L'INCONNU. NOUS ATTENDONS EN SILENCE, MAIS DEBOUT !

LE LEADER POPULISTE EST ALORS AU SOMMET DE SA GLOIRE. LE JOURNALISTE AGITATEUR BENITO MUSSOLINI RESTERA ENCORE QUELQUES ANNÉES COMME UN DE SES FIDÈLE SUIVEURS.

"JE ME TIENS POUR LE PLUS DÉVOUÉ ET LE PLUS DISCIPLINÉ DE VOS LÉGIONNAIRES."

POUR QUE VOTRE SERMENT SOIT FIDÈLE, NOUS ALLONS TOUS, NOUS LES BONS CITOYENS, RECOUVRIR CE DRAPEAU D'UN CRÊPE DE DEUIL...

JUSQU'AU JOUR BÉNI OÙ FIUME ET LA DALMATIE SERONT À NOUVEAU À NOUS, À NOUVEAU ITALIENS.

HOURRA!

COMANDANTE !

GLING!

GLING!

DÉBUT SEPTEMBRE 1919, GABRIELE D'ANNUNZIO ENTRE TRIOMPHALEMENT DANS LA VILLE DE FIUME À LA TÊTE DE SOLDATS DE L'ARMÉE RÉGULIÈRE ITALIENNE ET DE MILICES D'ANCIENS COMBATTANTS. "L'ENTREPRISE DE FIUME" ALLAIT DURER SEIZE MOIS ET SE TRANSFORMER EN UNE EXPÉRIENCE POLITIQUE SINGULIÈRE.

Centre de Fiume,
palais du Gouvernement,
18 mars 1920.

Ce matin-là, le vieux poète-soldat le plus célèbre d'Italie découvre sur son bureau de dictateur un épais document qu'il attend fébrilement depuis deux mois.
« *Votre chef de cabinet De Ambris l'a déposé à la première heure* », lui signifie son ordonnance, désignant le lourd projet de charte constitutionnelle posé là, comme une pierre philosophale au milieu du salon principal du siège gouvernemental.
D'Annunzio, cinquante-six ans, yeux d'aigle, silhouette filiforme, est tout sauf un constitutionnaliste ; il est bien plus que cela. À cet âge qui est normalement celui de la sagesse, le personnage règne en étrange démiurge sur le territoire à forte majorité italienne de la ville de Fiume[1], à l'est de l'Istrie, sur la côte dalmate. Écrivain à la réputation internationale, auteur dramatique, infatigable défenseur de la vocation impériale de l'Italie, cet individu hors norme est devenu sur le tard une légende de l'armée italienne pour ses faits d'armes lors de la Grande Guerre : héros des tranchées et des combats aériens, volontaire pour plusieurs missions suicides ; mutilé, décoré, admiré, promu exceptionnellement jusqu'au grade de lieutenant-colonel. Lui qu'on surnomme maintenant *Comandante*, ou *Vate* (« prophète » en celte), a aussi été longtemps un dandy, un jouisseur, un séducteur, un panier percé de la scène mondaine. Un esthète devenu chef autoproclamé d'un gouvernement illégal, César improvisé d'une ville internationale au centre de toutes les négociations d'après-guerre, avec en toile de fond une Italie humiliée par les États-Unis.
Depuis un an, en effet, le président américain Woodrow Wilson, véritable vainqueur de la Première Guerre, chantre du « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes », refuse de céder à Rome les territoires revendiqués

Un esthète devenu chef autoproclamé d'un gouvernement illégal, césar improvisé d'une ville internationale au centre de toutes les négociations d'après-guerre, avec en toile de fond une Italie humiliée par les États-Unis.

1. Aujourd'hui Rijeka en Croatie.

2. Dans le camp allié contre les empires centraux.

3. Premier semestre 1919.

4. Surnom *des ex-Reparti d'Assalto*, sections d'assaut d'élite de l'armée.

5. Futur hymne national à partir de 1946.

6. « Sang molarque » : les Molarques sont une population du nord de la Dalmatie. In *M, l'enfant du siècle*, Antonio Scurati, Les Arènes, 2018.

en échange du ralliement de 1915[2]. Alors que le vieil empire austro-hongrois s'est effondré comme un château de cartes, l'Italie aspire à retrouver ses « terres irrédentes » du Trentin-Haut-Adige, de Trieste, de l'Istrie et de la Dalmatie. Les Anglo-Saxons, Américains en tête, rechignent : ces territoires de la porte des Balkans sont stratégiques, il vaut mieux les répartir entre les nouveaux acteurs émergeant des ruines de la guerre.

À la conférence de la paix de Paris[3], l'Italie récupère bien quelques miettes, Trente et Trieste, mais toutes les terres au-delà, à l'est, dont Fiume, lui échappent.

La blessure patriotique ne cessera plus de saigner jusqu'à l'avènement du fascisme, dont l'aventure de D'Annunzio est un signe annonciateur. De fait, Fiume (sur)excite le sentiment nationaliste italien à droite comme à gauche de l'échiquier politique.

De Milan à Naples, chacun rêve de faire de l'Adriatique une « mer italienne », comme une résurgence de l'Empire romain. L'aventure de D'Annunzio et ses légions – on parle dans la presse de l'« entreprise de Fiume » – a fasciné l'opinion, y compris les franges communistes qui cherchent à importer la révolution bolchevik en Italie.

D'Annunzio campe ici, à Fiume, depuis six mois déjà, avec une armée de 20 000 compagnons de lutte qui ont conquis la ville au mois de septembre précédent, sans tirer un coup de feu : anciens combattants, squadristes, grenadiers révoltés, déserteurs, *Arditi*[4], il y a là tout ce que la péninsule compte de revanchards, dont une majorité de jeunes gens.

La situation est atypique : toutes les négociations sont pour l'instant rompues avec Rome, mais un printemps libertaire fait souffler un vent d'optimisme, pour ne pas dire de folie sur la cité adriatique, pourtant assiégée. Dans les rues, dans les tavernes, les esprits échauffés entonnent à tue-tête les *Giovinezza*, l'hymne garibaldien, *Il canto degli Italiani*[5], les chants patriotiques du moment. Au théâtre, dans les hôtels, dans les arrière-salles des restaurants, les fortes têtes abusent de la cocaïne, de la fornication, du chianti, dans une ambiance de fin du monde qui semble ne jamais advenir. À *L'Ornithorynque*, la trattoria-Q.G. de D'Annunzio et de ses lieutenants, le visionnaire moque sa propre œuvre littéraire en portant des toasts de *Sangue Morlacco*[6], un brandy local sucré et alcoolisé – le maître de Fiume fascina pourtant en son temps l'Europe des lettres avec *L'Enfant de volupté* ou *Les Vierges aux rochers*. Même si la cité isolée meurt de faim, elle résiste par la joie de vivre, la jouissance sans entrave, et les plans sur la comète.

Nombre d'idéologues de tous bords ont en effet rejoint l'improbable expérience. Le personnage de D'Annunzio aimante les aventuriers, les rêveurs, les penseurs, les bagarreurs, tous ceux qui veulent provoquer leur « révolution », faire exploser les fondations de l'ancien monde. Parmi ceux-là, le réputé Alceste De Ambris, fines lunettes et barbichette, des airs de Léon Trotski. Il s'est joint à l'« entreprise » à la fin 1919 et le maître de Fiume en a vite fait un de ses bras droits. Avec pour mission particulière d'imaginer une « charte constitutionnelle » pour la nouvelle entité conquise par la seule force d'un projet national. Celle-ci ne porte pas encore de nom officiel, même si toute la péninsule parle de « Fiume

libre ». En ce printemps 1920, D'Annunzio et De Ambris jouent les Remus et Romulus. Leur plan est de graver dans le marbre une nouvelle Rome, qui deviendrait un modèle pour la capitale italienne et toute la société transalpine. Le duo examine d'ailleurs depuis des mois la possibilité de « marcher sur Rome », comme un certain Benito Mussolini le fera deux ans plus tard – le fondateur des « faisceaux de combat » n'est alors qu'un médiocre agitateur-journaliste qui admire et soutient comme il peut le mouvement de D'Annunzio.
De Ambris, syndicaliste révolutionnaire originaire de Parme, connaît son sujet : le texte qu'il a pondu est directement inspiré par l'idéologie du socialisme radical en vogue dans toute l'Europe, ainsi que des principes anarchistes qui possèdent encore un poids que le mouvement communiste international ne lui a pas enlevé.
Sa « Charte » (baptisée *Carta del Carnaro*) est très en avance pour son époque ; elle reflète l'influence de tous les milieux, de tous les mouvements ayant participé à cette étrange expérience de gouvernement que sera cette Fiume éphémère.
Son principe de base repose sur un portefeuille de libertés garanties à tous les travailleurs, à condition que ceux-ci soient organisés en « corporations ». Sans aucune distinction de classe sociale, de sexe, de race, de langue ou même de religion, les citoyens de Fiume bénéficient de la liberté de parole, de pensée, de presse, de croyances, de divorce et même de pratiques… sexuelles.
Ce 18 mars, D'Annunzio, donc, lit et relit sa Charte, bien qu'il soit familier de la précision du propos. Ce texte, il l'a lui-même inspiré, il en a discuté les détails pendant des soirées entières avec De Ambris :

« (…) *chaque corporation invente ses enseignes, ses emblèmes, ses musiques, ses chants, ses prières ; institue ses cérémonies et ses rituels ; concourt le plus magnifiquement possible à l'apparat des allégresses communes, des fêtes d'anniversaire, des jeux terrestres et marins ; vénère ses morts, honore ses doyens, célèbre ses héros*[7]… »
Le ton est grandiloquent, c'est le style de D'Annunzio, ce poète devenu star du gotha, ce dramaturge mué en héros des tranchées. De sa main gantée de soie, de son œil unique de mutilé de guerre, le maître de Fiume va pourtant conserver le document par-devers lui pendant de longues semaines, corrigeant, raturant, biffant à l'infini ces formules alambiquées qui en feront ce petit joyau des utopies constitutionnelles.
Il écrit par exemple quelques jours plus tard :
« (…) *la vie est belle et digne d'être vécue sévèrement et magnifiquement par l'homme auquel la liberté a rendu son intégrité ; l'homme entier est un homme capable d'inventer chaque jour sa propre vertu pour offrir chaque jour à ses frères un nouveau cadeau*[8] (…). »
Dans le petit monde rêvé par D'Annunzio et ses adeptes, la musique sous toutes ses formes est érigée en principe constitutionnel – cela restera un cas unique dans l'histoire du droit des pays. Les arts populaires sont vus comme des institutions sociales et les créations d'hymnes de toutes les sortes fortement encouragées. La dignité des travailleurs est assurée par tout un mécanisme de protections sociales ayant un siècle d'avance : minima sociaux, instruction élémentaire des enfants et aussi

7. Extrait de la *Carta del Carnaro*.

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*

10. *M, l'enfant du siècle*. *op. cit.*

des adultes, assistance pour handicaps, maladies, vieillesse, etc.
Après un siècle de brutalités et de martyres des travailleurs dans les usines capitalistes, l'équipe de D'Annunzio imagine transformer le monde du travail pour en faire un lieu de plaisirs et d'épanouissement quotidiens.
Le dictateur éthéré, rêveur, fait de sa Charte un poème législatif au fur et à mesure des retouches :
« (…) *le travail, y compris le plus humble, y compris le plus obscur, s'il est bien effectué, vise à la beauté et pare le monde*[9]. »
La Fiume révoltée s'imagine alors un futur de cité idéale. Dans le plan de ses concepteurs, neuf corporations correspondent à neuf secteurs de l'économie, ou plutôt neuf catégories socio-économiques : ouvriers, marins, techniciens, patrons, fonctionnaires, avocats et médecins, travailleurs des coopératives, etc.

L'équipe de D'Annunzio imagine transformer le monde du travail pour en faire un lieu de plaisirs et d'épanouissement quotidiens.

Son inspirateur, emporté par la passion constitutionnelle, rajoute un très poétique « dixième secteur », celui des poètes, héros et surhommes (!).
D'Annunzio, le révolutionnaire lettré, se passionne autant pour Charles Fourier que pour Friedrich Nietzsche.

Et pourtant, à l'origine, le coup d'éclat que constitue la prise de la ville est un geste 100 % politique, non une tentative de phalanstère irrédentiste. Il s'agit d'abord de réunir la ville à la mère patrie. Un an plus tôt, au printemps 1919, alors que les diplomates transalpins vont d'humiliation en humiliation au congrès de Paris, la perspective d'une opération imminente est déjà dans toutes les têtes. Fiume devient le symbole de la victoire volée de l'Italie et de ses 650 000 victimes immolées au front. Qui saura laver l'affront ? L'idée est qu'une annexion pure et simple de la cité adriatique permettrait de tordre le bras des vainqueurs de 1918 afin qu'ils acceptent de redonner à Rome sa vraie place à la tribune des puissances.
Dès le mois d'avril, une milice irrédentiste est créée à Fiume pour résister à une éventuelle invasion yougoslave, un État qui se nomme alors le royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes.
À Rome, D'Annunzio fait partie de ces figures qui ameutent l'opinion en organisant des manifestations destinées à promouvoir le « revanchisme » transalpin.
Sur la place du Capitole, tel un général romain sur le pied de guerre[10], il harangue les foules de jeunes combattants. Il bénéficie du soutien d'une force nouvelle : les premiers « faisceaux de combat », noyau du futur mouvement fasciste créé par l'ancien socialiste Benito Mussolini, même si leur audience reste pour l'instant très minoritaire.
En Istrie, les événements dégénèrent avant l'été : des milices italiennes

Sans aucune distinction de classe sociale, de sexe, de race, de langue ou même de religion, les citoyens de Fiume bénéficient de la liberté de parole, de pensée, de presse, de croyances, de divorce et même de pratiques... sexuelles.

Le poète héros de guerre n'est ni un officier, ni un homme d'État, plutôt un artiste engagé, un pamphlétaire, un provocateur, partisan de coups d'éclat permanents.

affrontent des forces d'occupation de l'armée française, réputées être pro-yougoslaves ; il y a du sang versé. Finalement, un groupe d'officiers issus d'un bataillon de l'armée régulière, les grenadiers de Sardaigne, décide d'écrire directement à l'agitateur Gabriele D'Annunzio, pour lui proposer purement et simplement de prendre la tête d'un putsch :

« *Ce sont les grenadiers de Sardaigne qui vous parlent. C'est Fiume qui vous parle à travers leurs bouches. […] Nous avons juré sur la mémoire de tous ceux qui sont morts pour l'unité de l'Italie : Fiume ou la mort ! et nous le tiendrons, car les grenadiers n'ont qu'une foi et une parole. L'Italie n'est pas complète. Dans un dernier effort, nous allons la compléter.* »

Le poète héros de guerre n'est ni un officier, ni un homme d'État, plutôt un artiste engagé, un pamphlétaire, un provocateur, partisan de coups d'éclat permanents. Aussi, il hésite de longues semaines avant de sauter dans sa Fiat Tipo 4 rouge pour rejoindre ces éléments séditieux en compagnie de fidèles carabiniers et hommes de main.

En fait, il attend jusqu'au 11 septembre pour se décider, écrivant une dernière fois à son admirateur Mussolini avant de sauter dans l'inconnu :

« *Mon cher camarade, le sort en est jeté. Je pars maintenant. Demain matin, je prendrai Fiume par la force. Que le Dieu de l'Italie nous assiste. Je sors du lit fébrilement. Mais il n'est pas possible de reporter. Une fois de plus, l'esprit domptera la misérable chair… Soutenez vigoureusement la cause pendant le conflit. Je t'embrasse*[11]. »

Le reste appartient à la légende : tel Napoléon revenu en majesté de l'île d'Elbe, D'Annunzio marche sur Fiume à la tête d'une colonne de vieux blindés de la guerre, embrigadant toutes les forces officielles chargées de le retenir. Le 12 septembre, il entre dans la cité avec ses milliers de partisans sans combattre. Ses bras droits se chargent de lui organiser un triomphe digne de cet *imperator* improvisé : fleurs et feuilles de laurier tombent des fenêtres. Le plus important, le plus fidèle, est Guido Keller, au profil très similaire à celui de son maître : as de l'aviation à travers la légendaire escadrille Barraca, militant libertaire (nudiste, végétarien et bisexuel), il est bombardé « chef des opérations spéciales » de l'opération Fiume, ce qui en fera bientôt un pirate redouté dans la région quand il s'attaquera à tout ce que trains ou bateaux peuvent transporter de précieux pour ravitailler la ville rebelle. C'est Keller qui, au lendemain de la prise de la ville, fait sonner toutes les cloches pour rameuter la population sur la place principale afin de lui faire entendre la première déclaration

11. Lettre de Gabriele D'Annunzio à Benito Mussolini, 11 septembre 1919.

La régence de Fiume, au regard des enjeux, est devenue inutile. Son dictateur s'agite encore, câblant à Mussolini son désir d'organiser enfin une grande « marche sur Rome » des fascistes et des légionnaires.

du nouveau maître de Fiume, les autorités locales ayant accepté immédiatement de nommer D'Annunzio « gouverneur » de la cité : « *Dans le monde stupide et lâche, Fiume est aujourd'hui le signe de la liberté ; dans le monde stupide et lâche, il n'y a qu'une seule vérité : et c'est Fiume ; il n'y a qu'un seul amour : et c'est Fiume ! Fiume est comme un phare lumineux qui brille au milieu d'une mer d'abjection… Moi, soldat, volontaire, amputé de guerre, je crois que j'interprète la volonté de tout le peuple sain d'Italie en proclamant l'annexion de Fiume !* »

Seulement voilà, six mois plus tard, la situation n'a absolument pas évolué. Si « l'entreprise de Fiume » a fait la une de tous les journaux européens et a emballé l'opinion italienne, le gouvernement italien a tout de suite choisi de temporiser, pour ne pas se laisser dicter la suite des événements par l'improbable néo-dictateur. Un embargo a été décrété sur la ville portuaire, tandis que de timides négociations démarraient avec le nouveau pouvoir local. L'idée du gouvernement Nitti[12] était alors de proposer aux rebelles la garantie d'empêcher par la force toute tentative d'annexion de l'armée yougoslave si cette tentation s'emparait des voisins serbes ou croates. En échange, D'Annunzio et ses troupes devaient se délier de leurs serments de ne pas quitter Fiume avant que celle-ci fût réunie à la mère patrie. Il s'agissait de gagner du temps pour que les Alliés acceptent à l'usure un rattachement ultérieur, perspective d'autant plus imaginable que l'Autriche renonce alors définitivement à ses ambitions dans la zone. Las ! Le tyranneau D'Annunzio et ses légionnaires font échouer toutes les tentatives de recherche d'un compromis, opinion pourtant majoritaire dans la ville. Fiume est un navire à la dérive, mais d'autres idées germent dans l'esprit de son capitaine. Début 1920, D'Annunzio change en effet de cap : il imagine faire de son bastion un laboratoire politique, une république nouvelle, résurgence des Venise ou Gênes du bas Moyen Âge, cités prospères aux institutions innovantes. Ce nouvel « État » sera proclamé quelques mois plus tard, ce sera la « régence italienne du Carnaro ». Un acteur éphémère dans l'infernale mosaïque balkanique dont le drapeau arbore d'étonnants motifs surchargés – une sorte de blason rouge renversé,

cerné de deux bandes tricolores, avec en son centre un serpent se mordant la queue enfermant une représentation de la constellation de la Grande Ourse (!), plus une devise officielle (*Quis contra nos*[13]) qui laisse perplexe tous les commentateurs.
La charte du Carnaro n'est donc autre que la constitution de cette utopie d'annunziesque, texte qui va végéter au palais du Gouverneur pendant de longs mois. Celui-ci n'est promulgué que le 8 septembre, près d'un an après le coup d'État. *Alea jacta est* : la clique de D'Annunzio imagine montrer la voie au monde avec cette Fiume libre et indépendante, mais nul ne reconnaît cette régence d'un nouveau genre – à l'exception notable de la jeune République socialiste fédérative soviétique de Russie[14], qui cherche alors à exister sur le plan diplomatique.
Alors que la scène italienne implose de tous les côtés sous la pression de forces communistes très populaires dans les campagnes, D'Annunzio a choisi d'aggraver les tensions en s'attribuant les pleins pouvoirs et en déclarant Fiume « *place forte en temps de guerre*[15] », ce qui a pour effet de soumettre la ville au code militaire, lequel prescrit la peine de mort contre quiconque serait opposé à la cause.
Des officiers ou des détachements entiers de carabiniers avaient déjà commencé à quitter avant l'été cette ville livrée au chaos et à la dictature.
Dans le même temps, les porte-flingues idéologiques de Fiume n'ont pas cessé leurs expérimentations hasardeuses. Ainsi le Belge Léon Kochnitzky imagine concurrencer la Société des nations avec une improbable « Ligue de Fiume » réunissant « tous les peuples opprimés de la Terre » – ce Kochnitzky de seulement vingt-huit ans étant aussi un jeune poète, le Comandante l'avait bombardé ministre des Affaires étrangères.
L'automne 1920 sonne le glas de l'entreprise, mais D'Annunzio est maintenant aveugle. L'Italie et la Yougoslavie préparent la signature du traité de Rapallo[16], pour normaliser leurs relations et leurs frontières.
La régence de Fiume, au regard des enjeux, est devenue inutile. Son dictateur s'agite encore, câblant à Mussolini son désir d'organiser enfin une grande « marche sur Rome » des fascistes et des légionnaires. Il est en extase quand débarque au palais le célèbre Guglielmo Marconi, inventeur du télégraphe sans fil : grâce à cette grande première technologique, D'Annunzio peut diffuser un grand discours par voie hertzienne.
En échange, Marconi profite de la loi de Fiume… pour divorcer[17], acte encore prohibé dans la péninsule. Quelques jours plus tard, se sentant pousser des ailes, D'Annunzio déclare la guerre à l'Italie.
Il en a déjà profité pour envoyer ses légionnaires occuper des cités avoisinantes comme Veglia et Arbe[18].
C'est la rébellion de trop. À la veille de Noël 1920, les brigades de l'armée régulière vont déloger le magicien retranché dans son Xanadu.
L'ordre est rétabli à Fiume au terme de combats fratricides. C'en est terminé de la régence du Carnaro : un « État libre de Fiume » pro-italien le remplace.
L'heure de gloire d'un autre mouvement politique va se substituer au rêve incarné par Gabriele D'Annunzio.
Cette phalange, ce sont les faisceaux de combat de Benito Mussolini, qui ronge son frein depuis trop longtemps

12. Francesco Saviero Nitti, président du Conseil en 1919-1920.

13. En latin : « Qui peut être contre nous ? »

14. L'U.R.S.S. n'est créé qu'en 1922.

15. « Le rêve de D'Annunzio », Pierre Milza, *L'Histoire*, n° 50 (janvier – mars 2011).

16. 12 novembre 1920.

17. Antonio Scurati, *op. cit.*

18. Actuelles Krk et Rab en Croatie.

et rêve de passer à l'action. Dans son journal, *Il Popolo d'Italia*, le tribun fasciste n'a cessé d'écrire qu'il défendrait Fiume jusqu'à la mort. En réalité, il laisse le gouvernement bourgeois lui asséner le coup de grâce.
Au dernier moment, son vieux compagnon des luttes révolutionnaires de jeunesse, Alceste De Ambris[19], qui le connaît bien, tentait encore de le faire changer d'avis, en vain.
L'histoire d'une autre Italie commence.

Paradoxalement, Benito Mussolini et le fascisme, qui vont bientôt marcher sur Rome, doivent énormément à l'éphémère comète populiste D'Annunzio. L'écrivain-pilote est le premier à avoir placé la « revanche » de l'Italie comme un sujet de premier ordre, carburant de la montée des nationalismes.
Son utopie de Fiume a posé les bases de ce que serait la société fasciste à partir des années 1920.
Son esthétique, celle des chemises noires, des dagues à la ceinture, d'une liturgie de masse, et même du « salut romain », a en effet directement inspiré les premiers Faisceaux, fascinés par ce nouvel imaginaire, qui sera largement reproduit pendant deux longues décennies. Les plébiscites joués d'avance organisés par les hommes de main de Keller ou De Ambris préfigurent aussi le populisme fasciste tel que pratiqué par Mussolini et sa bande, de même que le « corporatisme » économique.
D'ailleurs, le Comandante, exfiltré de Fiume au terme des affrontements de la fin 1920 pour un exil au lac de Garde, conservera des liens étroits avec le régime mussolinien. Celui-ci lui offrira des funérailles nationales en 1938.

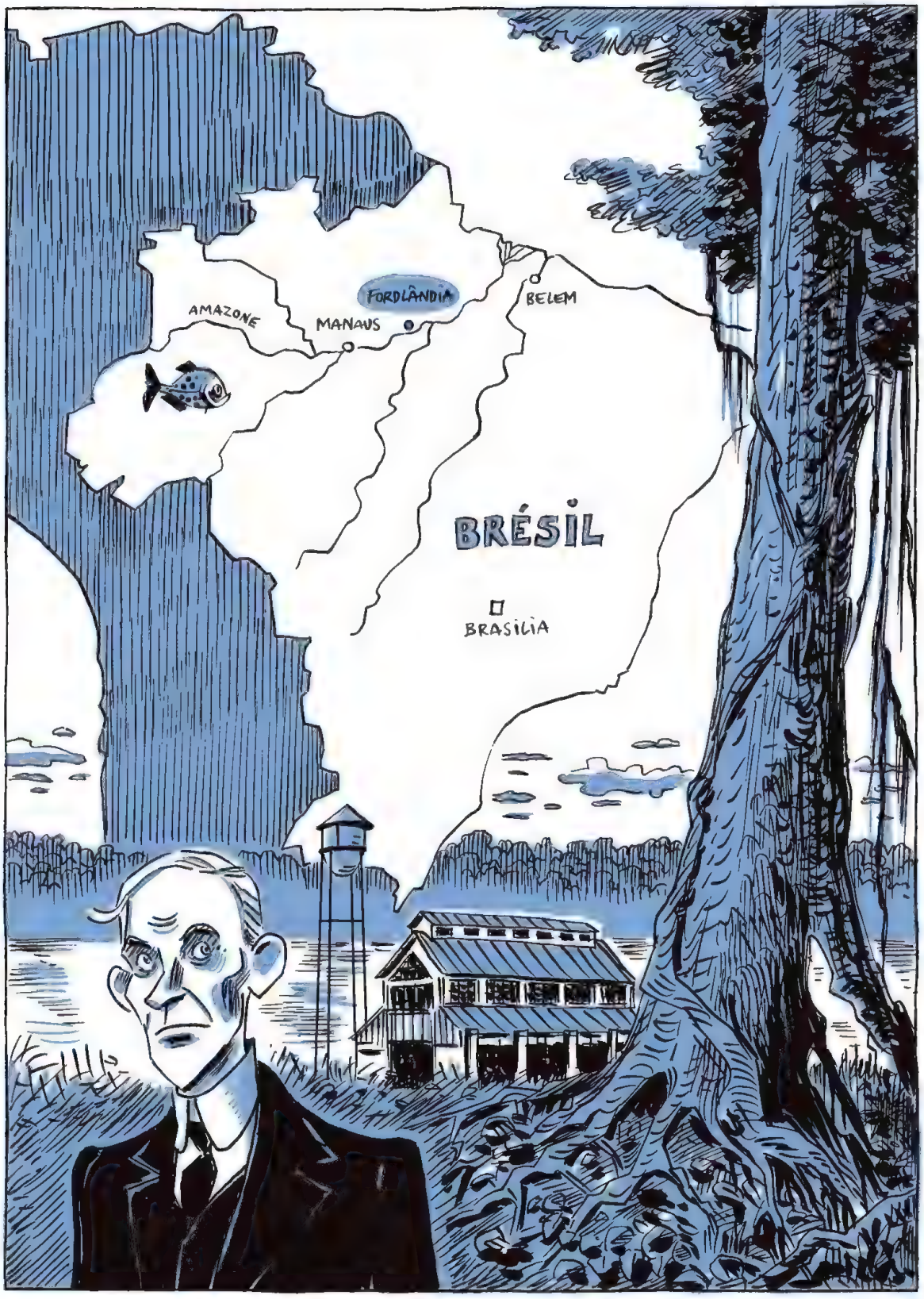
D'ailleurs, le Comandante, exfiltré de Fiume au terme des affrontements de la fin 1920 pour un exil au lac de Garde, conservera des liens étroits avec le régime mussolinien. Celui-ci lui offrira des funérailles nationales en 1938.

19. « Un Fiume aux proportions colossales ». Relecture du rôle de Gabriele D'Annunzio dans la marche sur Rome (1919 - 1922), Federico Carlo Simonelli, *Cahiers de la Méditerranée*, n° 107, 2023.

Fordlândia

L'enfer vert puritain de Henry Ford

« Un territoire à sa main sur lequel
ériger librement un petit pays fonctionnant
comme une usine Ford géante,
avec les valeurs rigoristes qui sont les siennes. »


FORDLÂNDIA
BELEM
AMAZONE
MANAUS
BRÉSIL
BRASILIA

À L'ÉTÉ 1919, LES INDUSTRIELS HENRY FORD, THOMAS ÉDISON, HARVEY FIRESTONE PLUS LE NATURALISTE JOHN BURROUGHS PASSENT PLUSIEURS SEMAINES À "CAMPER" DANS LES FORÊTS SAUVAGES DU MONTANA. ILS SONT AMIS ET SE SURNOMMENT EUX-MÊMES LES "VAGABONDS".
ICI CE SERA PARFAIT !
OUI, HENRY, C'EST UNE CLAIRIÈRE COMME UNE AUTRE. ON NE RISQUE PAS UNE ATTAQUE DE PEAUX-ROUGES.
BIEN DIT THOMAS, T'ES UNE LUMIÈRE, HIHIHI !
ALLONS, MES VAGABONDS ! PRENONS UN PEU DE REPOS PENDANT QUE NOS AIDES INSTALLENT LES CAMPEMENTS.
BON, ON N'EST PAS DANS DU THOREAU, MAIS C'EST L'AVENTURE TOUT DE MÊME!
CES FORÊTS, C'EST NOTRE JUNGLE À NOUS !
PFF, LA SEULE BÊTE SAUVAGE DU COIN, C'EST TOI !
LA JUNGLE... ROOSEVELT M'EN AVAIT PARLÉ APRÈS SON PÉRIPLE EN AMÉRIQUE DU SUD.

MOI AUSSI, IL FERAIT UN SACRÉ VAGABOND, CELUI-LÀ.
LÀ-BAS, C'EST ENCORE UNE TERRE VIERGE.

UNE NOUVELLE FRONTIÈRE PEUT-ÊTRE ?

LE BRÉSIL EST CERTES UN IMMENSE RÉSERVOIR DE RICHESSES NATURELLES.
COMME NOTRE AMÉRIQUE AUTREFOIS.
DES RICHESSES QUI N'ATTENDENT QU'À ÊTRE EXPLOITÉES.

Y AURAIT-IL MOYEN D'AVOIR DU THÉ ? IL FAIT UNE CHALEUR ICI !!!

HENRY, JE TE VOIS ASSEZ MAL EN CONQUISTADOR.
ON NE VA PAS ENVOYER DES FERMIERS YANKEES Y CRÉER DES IMPLANTATIONS.

HEY, QUI SAIT ?
SIX ANS PLUS TARD, LE MAGNAT DE L'AUTOMOBILE HENRY FORD EXPOSAIT À SON AMI FIRESTONE SON PROJET DÉJÀ AVANCÉ DE COLONIE ÉCONOMIQUE SUR LES BORDS DE L'AMAZONE. CETTE UTOPIE ALLAIT DURER DEUX DÉCENNIES ET COÛTER 20 MILLIONS DE DOLLARS.

Dearborn,
Michigan,
fin septembre 1925.

En ce début de soirée encore chaude, Harvey Firestone se prépare à passer la porte d'un des palais les plus extravagants d'Amérique : *Fair Lane*, une gigantesque villa de cinquante-six pièces, improbable style « château anglais », cinq niveaux de luxe désuet en banlieue de Détroit. Son propriétaire, richissime, est un ami proche du visiteur : il s'agit de Henry Ford, magnat de l'industrie déjà entré dans l'histoire, le père de l'usine moderne et du « fordisme ». Firestone et Ford sont très complices : ils règnent en maîtres sur un des tout premiers secteurs de l'économie yankee, l'automobile, déjà. L'un est le roi du pneu (son patronyme, Firestone, deviendra une marque mondiale), l'autre le prince des premières voitures de série (à l'époque, la carrière de la Ford T s'achève à peine).
Les deux sexagénaires ont l'habitude de se retrouver pour parler affaires, leur passion commune, leur démon pour être plus exact. Un majordome très collet-monté accueille Firestone sur le seuil :
« Monsieur le président Ford vous attend dans le grand salon. »
Le *tycoon* des pneumatiques s'avance. Dans ce milieu ultra-conservateur, à une époque où la prohibition règne sans partage, la tempérance est la règle : pas de cigare, pas d'alcool, pas de discussion grivoise. Il n'y a qu'en matière de business que ces barons du dollar ne prennent jamais de gant.
Ainsi, à peine le thé glacé servi, Ford annonce immédiatement à son ami :
« Je vais aller exploiter des hévéas en Amazonie. Rejoins-moi! »
Bien calé dans son fauteuil club, Firestone ne montre aucune surprise. D'abord, Ford est du même bois que lui : impulsif, mégalomane, obsédé par la réalisation de ses idées, qu'il croit forcément brillantes. Ensuite, l'hévéa est au centre de leurs discussions depuis vingt ans. C'est avec la précieuse sève de cet arbre tropical que les industriels fabriquent du latex, base du caoutchouc. Mais il y a un problème d'approvisionnement : Firestone et Ford, qui marchent main dans la main, ne parviennent pas à se garantir assez de matières premières pour leurs pneus, à moins de payer une fortune du latex produit dans les nouvelles plantations d'Asie du Sud-Est de l'Empire anglais.
« Nous avons fait nos calculs. Il s'agirait de produire au Brésil l'équivalent de huit millions de pneus par an », renchérit le gourou de l'automobile, aussi volubile que son comparse est taiseux.
Firestone écoute derrière sa moustache, sachant déjà qu'il va décliner l'offre. Il connaît bien son homologue : l'enjeu n'est pas simplement industriel, il est tout aussi politique, voire idéologique. Ford, comme d'habitude, a une idée derrière la tête :
« Après tant d'années, le récit de Theodore Roosevelt aura fini par te décider, mais je ne crois pas que tu cherches seulement du caoutchouc là-bas », raille-t-il.

Le magnat de l'automobile a ce désir un peu fou : créer son utopie puritaine, libérée de l'emprise de la démocratie décadente sur un territoire aussi neuf que le fut autrefois l'Ouest américain.

Theodore « Teddy » Roosevelt, vingt-sixième président des États-Unis[1], militaire, savant, explorateur, écrivain, est un personnage de roman. En 1914, il achève une expédition à travers les méandres de l'Amazone, rapportant le témoignage des vestiges d'une brève ère florissante, à la fin du XIXe siècle, où le bassin du grand fleuve vit se bâtir des fortunes immenses basées sur l'exploitation, justement, du précieux hévéa. À l'époque, Belém est devenu le port le plus actif d'Amérique du Sud ; Manaus est fameux pour son opéra classique et ses soirées décadentes.

Pendant toute la deuxième moitié du XIXe siècle, en Europe, chimistes et industriels[2] rivalisent en effet d'ingéniosité pour transformer la sève en ce caoutchouc si indispensable dans les économies développées. Tout s'effondre au début du XXe siècle, quand les Anglais subtilisent des graines d'hévéa pour les transplanter au Sri Lanka. Le prix de la sève chute, et avec lui la richesse éphémère de l'Amazone.

Quand Roosevelt narre cette décadence économique à son compatriote Ford, vers 1915, ce dernier ne peut s'empêcher de rêver : oui, il serait tout à fait possible de retourner là-bas, dans la forêt primaire, implanter les méthodes de production capitalistes ayant si bien marché en Amérique afin de relever cette industrie locale du caoutchouc plus que prometteuse. Mais, surtout, le magnat de l'automobile est habité par un désir secret un peu fou : créer son utopie, une utopie puritaine, son monde a lui. Une organisation sociale libérée de l'emprise de la démocratie décadente sur un territoire aussi neuf que le fut autrefois l'Ouest américain. Sa Nouvelle Frontière, son Monde perdu. Vision d'autant plus délirante que Ford n'a jamais mis les pieds en Amérique du Sud, et encore moins en pleine jungle. Pourtant, devant Firestone ce soir-là, Ford a déjà pris sa décision : il va engager des négociations avec l'État fédéral du Brésil afin d'obtenir une concession sur l'Amazone. Un territoire à sa main sur lequel ériger librement un petit pays fonctionnant comme une usine Ford géante, avec les valeurs rigoristes qui sont les siennes. Ce projet devrait parachever sa carrière, un parcours, il est vrai, extraordinaire : dans les années 1920, Henry Ford est l'homme ou l'un des hommes les plus riches du monde – un des premiers

1. A ne pas confondre avec Franklin Delano Roosevelt, futur président (1933 - 1945) n'ayant aucun lien familial avec le premier.

2. En particulier Charles Goodyear, John Boyd Dunlop ou les frères André et Edouard Michelin.

milliardaires en dollars, en réalité[3], un profil pas très éloigné de ce que seront les Steve Jobs ou Elon Musk du XXIe siècle.

Cependant, la vision du patriarche va bien au-delà du simple empire industriel. Avec ses cadres, ses employés, ses ouvriers, ses hommes de main, il s'agit d'un paternalisme poussé à l'extrême : chacun des salariés de la multinationale est aimablement conseillé de se détourner du jeu, du tabac, de l'alcool, des divertissements, bien évidemment dans les murs de l'entreprise, mais également dans sa vie familiale.
Les recrues étrangères doivent obligatoirement assister à des cours de langue américaine, sous peine de licenciement. Une police privée recrutée dans la mafia est chargée d'enrégimenter tout ce petit monde et de mettre les syndicats au pas.
C'est aussi ça, le système fordiste : une intrusion poussée à l'extrême dans la sphère privée des hommes et des femmes payés par la famille Ford. Un pouvoir seigneurial. Au milieu des années 1920, celui-ci est à son apogée.
Le rêve du patriarche est d'aller beaucoup plus loin, d'inventer de nouvelles sociabilités en exploitant l'expérience tirée de ses manufactures géantes. La presse, complaisante – traduire : corrompue –, se fait l'écho des idées de ce magnat un peu hors-sol : Ford, écrit-on, envisagerait de financer une nouvelle usine démesurée de « soixante-quinze miles de long » au nord de l'État, et de l'alimenter en énergie en détournant de son lit la rivière Tennessee (!). D'aucuns croiraient Moïse porté par la puissance divine.

Selon ses biographes[4], le grand patron Ford est en proie à des fantasmes de réformateur social : il rêve d'une société idéale basée sur les mécanismes à succès de ses entreprises, dangereux mélange des genres que ses proches, à commencer par son ami Firestone, ou même le génie Thomas Edison (les trois hommes travaillent et partent en vacances ensemble depuis deux décennies), refusent de cautionner.
Il faut dire que le personnage longiligne aux yeux clairs entretient par ailleurs des idéaux sulfureux. Henry Ford est ainsi un antisémite notoire, allant jusqu'à financer un journal, *The Dearborn Independent*, dont les meilleures feuilles constituent un ouvrage remportant un grand succès dans la future Allemagne hitlérienne[5]. Des opinions qu'il ne reniera jamais : plus tard, en 1938, à l'occasion de ses soixante-quinze ans, il recevra du Führer en personne une lettre lui décernant la grand-croix de l'ordre de l'Aigle.
Rétrospectivement, ses déclarations du milieu des années 1920 à propos de son projet de colonie capitaliste amazonienne peuvent inquiéter : *« Nous formerons les Brésiliens et ils travailleront aussi bien que tous les autres »*, dit-il au moment d'envoyer ses émissaires négocier avec Rio de Janeiro[6]. Depuis leur palais de Détroit, les Ford, Henry, sa femme, Clara, son fils unique, Edsel (qui lui a succédé en tant que président des automobiles Ford), applaudissent et se bercent d'une ancienne illusion remontant aux *conquistadores*, celle d'une Amazonie « réserve de valeur », un éden à exploiter, piller. C'est le fantasme de l'Eldorado, de la Cité Z, du « bois Brésil », plus tard du soja ou de la pharmacopée. Avec un dogme insensé : imposer l'*American way of life* a des travailleurs pauvres de la forêt

3. Sa fortune, à l'époque, est estimée à 200 milliards de nos dollars actuels.

4. Notamment Greg Grandin : *Fordlândia, the Rise and the Fall of Henry Ford's Forgotten Jungle City*, Picador USA, 2009.

5. *Le Juif international*, 1920.

6. Capitale du Brésil jusqu'en 1960.

primaire. C'est le rêve de Henry Ford, soixante-deux ans, et il a lui-même déjà trouvé un nom adéquat à sa créature : « Fordlândia », pourquoi faire moins ? Celle-ci va se transformer en cauchemar, ce sera son enfer vert.

L'aventure de l'utopie fordiste démarre réellement à l'été 1927, avec en soutien toute la presse américaine qui s'enflamme dans un bel ensemble pour le « grand projet » du big boss. Pourtant, en plein cœur de la forêt amazonienne, la feuille de route paraît dès le départ dénuée du moindre bon sens. Un jeune cadre dirigeant du nom de Willis Barclay, trente-sept ans, aucune expérience particulière, est missionné par Détroit : il doit défricher au plus vite une partie d'un territoire de 1,5 million d'hectares négociés quelques mois plus tôt 125 000 dollars auprès des autorités de l'État de Para.
Des Amérindiens, des chômeurs portugais, des Noirs émancipés sont recrutés pour démarrer la construction de cette improbable usine à gaz.
La brigade yankee choisit la méthode du bulldozer : pour pallier une faune et une flore hostiles au déboisement, le territoire du futur Fordlândia est purement et simplement brûlé au kérosène, un des premiers incendies géants de l'histoire, un sinistre qui va durer plusieurs mois !
L'année suivante, une véritable ville en kit est acheminée par voie fluviale sur les hauteurs du site. Les salariés brésiliens de Ford sont logés dans des baraquements imitant les fermettes de la conquête de l'Ouest, contraints de travailler aux heures les plus chaudes, appelés par des numéros (qui leur sont systématiquement attribués à leur arrivée), sinistre habitude qu'imposent les contremaîtres de Détroit. Bien évidemment, les lois de la prohibition américaine sont appliquées, hors de toute légalité, sur ce bout d'Amérique perdu au fond de la jungle. Les cadres à cravate cachent des bouteilles de bourbon dans leurs placards tandis que les Brésiliens se voient proscrire leur précieuse cachaça. Lentement mais sûrement, la situation de la colonie se dégrade ; d'ailleurs, les responsables de Fordlândia, à la suite de Willis Barclay, se succèdent les uns après les autres à ce poste un peu maudit.

Depuis leur palais de Détroit, les Ford, plongent la tête la première dans une ancienne illusion remontant aux conquistadores, celle d'une Amazonie « réserve de valeur », un éden à exploiter, piller.

Dans son fief du Michigan, le roi Henry Ford ne voit pourtant aucune raison de douter des avancées de son

Grand-Œuvre brésilien. À la fin de l'été 1929, quelques semaines avant la crise financière, il parade devant la presse le jour de la grande fête qu'il organise à New York pour les cinquante ans de la découverte de l'ampoule à incandescence par Thomas Edison, son vieil ami et partenaire. Il a fait venir à ses côtés le ténor du pétrole John Rockefeller, un des rares à pouvoir lui disputer le titre d'homme le plus riche du monde, ainsi que la star française, double Prix Nobel, Marie Curie.

Aux journalistes de ce nouveau média qu'est la radio, il vante les mérites de son utopie et explique que le train du modernisme ne s'arrêtera pas au Brésil intérieur. Pas un instant, Ford n'envisage de rendre visite à sa jeune Fordlândia. La cité nouvelle est maintenant devenue une étrange réplique d'une petite ville du Midwest avec ses rues rectilignes goudronnées, son hôpital et son château d'eau, le tout cerné de palmiers géants, de boas constrictors et de piranhas. De fait, cette incongruité architecturo-sociale ne tarde pas à exploser une première fois. Ce ne sera pas la dernière. Soumis à des horaires et à une discipline d'usine, nourris au corned-beef et aux flocons d'avoine, affublés d'une tenue « Ford » étouffante sous les tropiques, les ouvriers de Fordlândia… se mettent en grève avant même que les hévéas de culture n'aient donné leurs premiers litres de sève. Il devient impossible pour les Brésiliens de supporter ces examens intimes destinés à prévenir les épidémies de maladies vénériennes.

La contestation devient émeute quand les managers yankees imaginent d'imposer aux travailleurs de devoir faire la queue dans un self-service, comme dans une cantine de Détroit, pour se nourrir ! Les Brésiliens détruisent intégralement le quartier qui, dans une ségrégation mortifère, avait été créé pour leurs supérieurs : la *Villa Americana*, avec eau courante, terrain de golf et piscine. La délégation nord-américaine doit s'enfuir ce jour-là par bateau, car les cris des émeutiers laissaient peu de doute sur leurs intentions :

« Le Brésil aux Brésiliens !
Mort aux Américains ! »

La cité nouvelle est maintenant devenue une étrange réplique d'une petite ville du Midwest avec ses rues rectilignes goudronnées, son hôpital et son château d'eau, le tout cerné de palmiers géants, de boas constrictors et de piranhas.

L'ordre est rétabli avant Noël 1931 grâce à l'intervention musclée de l'armée brésilienne, dont les étoilés n'avaient rien à refuser à un homme comme Ford. Mais à *Fair Lane*, centre névralgique du pouvoir fordien, la famille et ses obligés commencent à s'apercevoir que le véritable problème de la concession n'est pas vraiment la gestion des « ressources humaines », mais plutôt un vice caché de nature… botanique. La production de sève démarre beaucoup plus lentement que prévu, et les coûts de production paraissent démesurément trop élevés pour imaginer une rentabilité future. Aucun spécialiste n'étant venu corriger la trajectoire dogmatique du projet, les nouveaux hévéas de Fordlândia ont en effet été plantés rapprochés et alignés comme des vignes, tout le contraire de ce qu'exige cet arbre, dont la pousse se conçoit isolément, les sujets sauvages étant beaucoup plus productifs.
Du coup, les commentaires commencent à aller bon train, notamment dans la presse brésilienne, qui traite Ford avec beaucoup moins de pincettes que les journaux nord-américains : *« Monsieur Ford a voulu planter des hévéas comme il fabrique ses Ford T : sur le modèle de la chaîne d'assemblage »*, raille l'un d'eux.
Ce message de raison est toutefois inaudible dans l'opinion. Le vénérable *New York Times*, déjà un des plus respectés quotidiens du monde, continue de rapporter l'opération sous un prisme idyllique. La Ford Company, malgré la grande crise déclenchée deux ans plus tôt, pousse toujours ses investissements sur les bords de l'Amazone ; au nom du progrès, écrit-il. Fordlândia serait maintenant une ville idéale sur les bords du grand fleuve vert, une cité où la culture américaine s'épanouirait. Un certain Walt Disney, séduit par le projet de son semblable, commence à réfléchir à envoyer ses équipes réaliser un reportage sur cette séduisante colonie capitaliste – ce sera le cas quelques années plus tard.
Las ! La réalité locale est bien différente. Si les tensions sociales se sont apaisées, si la production, vaille que vaille, progresse à pas de tapir, employés brésiliens et managers américains affrontent ensemble les pires des maux : l'isolement et l'ennui. Accablés par la chaleur (les habitations fournies en kit depuis l'Alabama sont calibrées pour l'Amérique du Nord, pas la fournaise tropicale), tous les habitants de Fordlândia se morfondent. On est loin de l'effervescence culturelle du bassin de l'Amazone de la fin du XIX^e^ siècle, narrée autrefois par Teddy Roosevelt. Ici, il n'y a ni salle de spectacle, ni site de réunion, ni aucun divertissement, encore moins de lieux où se cultiver ou de restaurant. À peine organise-t-on des lectures de poètes glorifiant un certain transcendantalisme yankee, comme Henry Longfellow ou Ralph Emerson. Dans son délire paternaliste, Henry Ford avait décidé que ses ouvriers devraient travailler et dormir, en réalisant le rêve américain, point final. Admirateur des danses de salon, le patriarche avait quand même accepté depuis son Xanadu de Dearborn d'accorder aux Fordlândais une… salle de bal, étrange concession offerte à l'histoire du quadrille ou du foxtrot. Dans cette cellule puritaine où des gardiens interdisent tout contact rapproché, les ouvriers, de même que leurs dirigeants yankees, dépriment. Tous passeront discrètement un jour ou l'autre dans la proche et mal nommée « île de l'Innocence », où la mafia brésilienne fait fortune en proposant tous les services inconnus dans la colonie fordiste : jeux, alcool, musique et prostitution.

Les nouveaux hévéas de Fordlândia ont en effet été plantés rapprochés et alignés comme des vignes, tout le contraire de ce qu'exige cet arbre, dont la pousse se conçoit isolément, les sujets sauvages étant beaucoup plus productifs.

Dix ans après la rencontre entre Ford et Firestone, la colonie de Fordlândia est un échec complet, mais le patriarche, qui n'a rien perdu de sa hargne, s'acharne.
La Ford Company finance à fonds perdus cette enclave bancale, car son âme damnée, Henry Ford, théoriquement retraité, continue de pousser les feux de sa folie utopique.
Une nouvelle feuille de route de plantation est imaginée en 1936 avec le concours – enfin ! – d'un botaniste compétent, James R. Weir, qui recommande de tout reprendre de zéro et de replanter un second site en amont du premier, Beltera, des terres beaucoup mieux adaptées au projet. Mais il est bien trop tard : le cataclysme de la Seconde Guerre mondiale approche.
Les forces de la Ford Company vont être avalées par l'économie de guerre de la première puissance du monde. Maintenant octogénaire, l'homme le plus puissant d'Amérique s'efface progressivement, son influence décline.
En 1943, il perd son fils Edsel, son héritier, le big boss en titre de la multinationale, emporté par le cancer. Tout le monde oublie Fordlândia et ses 500 âmes perdues au fond de la jungle. Pas Henry Ford, qui répétait sans cesse :
« Échouer, c'est avoir la possibilité de recommencer de manière plus intelligente. »

Le vieux lion reprend deux années l'intérim à la tête de son empire, mais, dès 1945, la famille Ford installe Henry Ford II – le petit-fils de Henry – sur le trône de la Ford Motor.
Celui-ci ouvre les dossiers pour régler les affaires courantes, se souvient de la lointaine colonie, obsession récurrente de son grand-père.
C'est la première affaire qu'il revend, rendant les clefs de la concession à l'État brésilien. L'aventure a coûté 20 millions de dollars à la famille.
Une miette dans les comptes. Mais un gâchis immense dans l'esprit d'un des plus grands capitaines d'industrie de l'ère moderne.
Henry Ford s'éteint dans sa chambre de *Fair Lane* le 7 avril 1947 sans s'être jamais rendu à Fordlândia.

Étonnamment, l'histoire baroque de la colonie fordiste ne s'arrête pas là.

Ici, il n'y a ni salle de spectacle, ni sites de réunion, ni aucun divertissement, encore moins de lieux où se cultiver ou de restaurant. À peine organise-t-on des lectures de poètes glorifiant un certain transcendantalisme yankee, comme Henry Longfellow ou Ralph Emerson.

Restitués aux autorités locales et à la jungle, les lieux ne se transforment pas pour autant en une ville fantôme. Corons et baraquements sont pillés, les sites de production dévastés, mais quelques milliers de Brésiliens vont s'installer durablement dans le paysage apocalyptique de l'ancienne colonie muée en spectacle figé de l'utopie impossible. Anciens ouvriers, chercheurs d'or, squatteurs, rêveurs et même quelques gardiens désœuvrés font traverser le XX[e] siècle au vestige yankee gangrené par la rouille. Celui-ci appartient maintenant au patrimoine industriel controversé du Brésil amazonien.

À l'ombre de son château d'eau crevé, des pans de l'usine arborent toujours le logo « Fordlândia », qui semble avoir été repeint. Voici quelques années[7], une résidence d'artistes plasticiens s'est même installée quelques semaines dans la cité-modèle déchue. L'enfer vert de Henry Ford est devenu un musée à ciel ouvert de ses fantasmes.

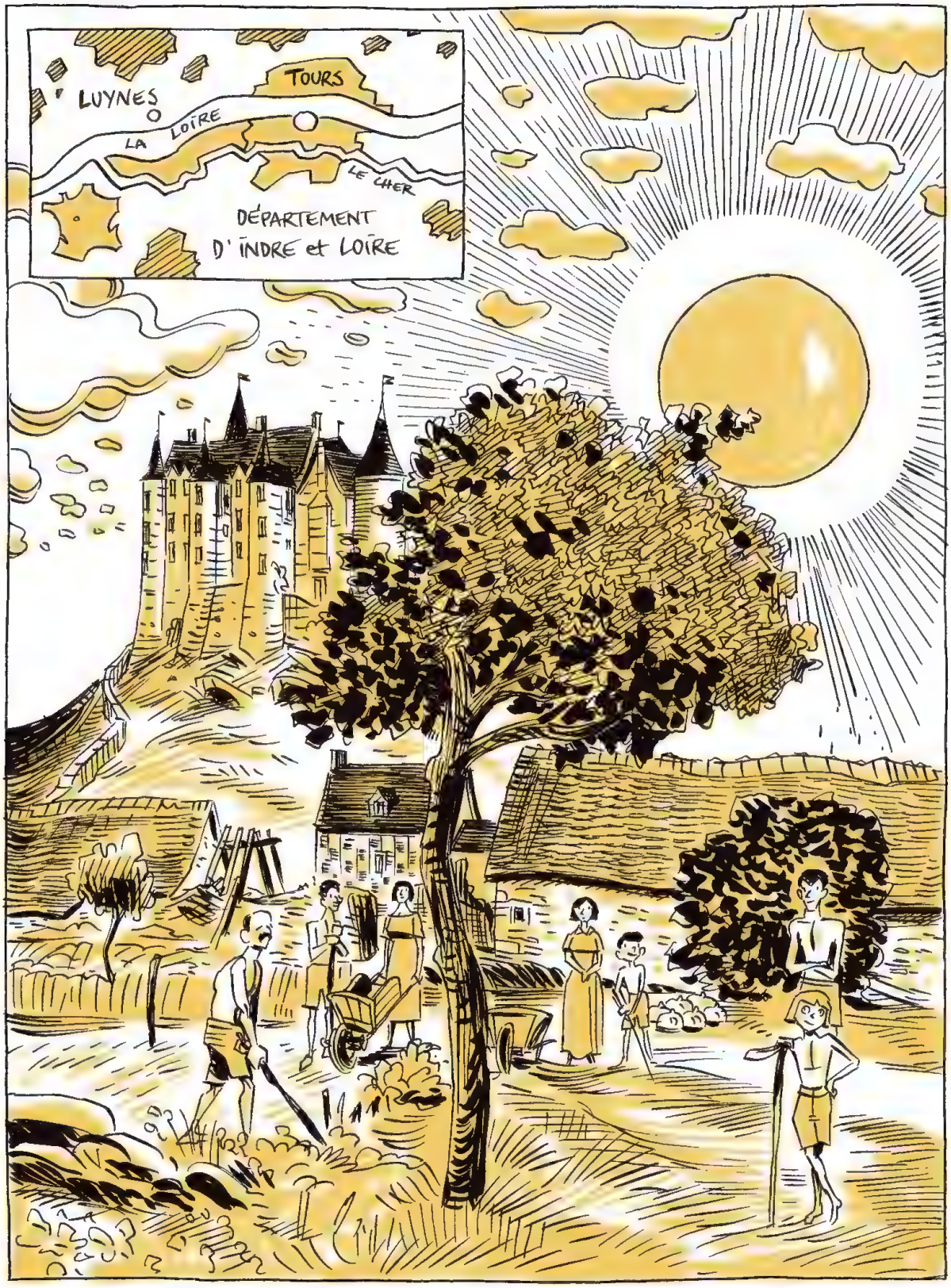
Voici quelques années[7], une résidence d'artistes plasticiens s'est même installée quelques semaines dans la cité-modèle déchue. L'enfer vert de Henry Ford est devenu un musée à ciel ouvert de ses fantasmes.

7. En 2007.

Terre libérée

La vaine
Cité végétalienne
de Louis Rimbault

« Le site semble un petit éden pour ces déclassés volontaires ayant consacré leur existence à faire sécession de l'ordre bourgeois, ses règles, son confort et ses plaisirs. »


LUYNES
TOURS
LA LOIRE
LE CHER
DÉPARTEMENT
D'INDRE et LOIRE

EN 1917, LE COUPLE D'ANARCHISTES GEORGES BUTAUD ET SOPHIA ZAÏKOWSKA, FIGURES DU MILIEU "NATURISTE", ACCUEILLE LEURS CAMARADES LOUIS ET CLÉMENCE RIMBAULT DANS SON ÉCOLE "VÉGÉTALIENNE" DU VILLAGE DE BASCON (AISNE), POUR PARTICIPER À UNE ÉNIÈME EXPÉRIENCE.
NOUS SOMMES DANS UNE DÉMARCHE DE DÉNUEMENT VOLONTAIRE...
C'EST EN ADOPTANT UNE HYGIÈNE DE VIE RIGOUREUSE...
...PAR LAQUELLE NOUS REJETONS EN BLOC LES BESOINS FACTICES ENTRETENUS PAR LA SOCIÉTÉ : LE LUXE, L'INUTILE, LE SUPERFLU.
...QUE NOUS DEVIENDRONS DES ÊTRES PLEINEMENT SATISFAITS, CONSOMMANT PEU, AMÉLIORANT LA SOCIÉTÉ TOUT ENTIÈRE.

IL FAUT NON SEULEMENT BANNIR LES CADAVRES ET LES ALCOOLS DE NOTRE RÉGIME, MAIS AUSSI TOUTES SORTES D'EXCITANTS : LE CAFÉ, LE THÉ, LE TABAC, LES SUCRES, LES ÉPICES.

ALORS JE NE VOUS PROPOSE PAS UN PETIT DIGESTIF.

NOUS REMPLACERONS CES PLAISIRS DE CLASSE PAR DES BAINS DE SOLEIL, DES EXERCICES DE RESPIRATION ET L'AMOUR LIBRE.
HEU... PAS TROP LIBRE, L'AMOUR.

PLUS TARD.
NOUS AVONS RÉFLÉCHI AUX PROBLÈMES DES CARENCES. VOICI LA SOLUTION : UNE SALADE D'ÉMINCÉS DE TRENTE-QUATRE LÉGUMES ET PLANTES ALIMENTAIRES.
NOUS L'AVONS BAPTISÉE LA "BASCONNAISE".
TRENTE-CINQ.
COMMENT ÇA, TRENTE-CINQ ?
TU AS OUBLIÉ LA MENTHE POIVRÉE.
MAIS C'EST AROMATIQUE, ÇA, C'EST DU POISON CAPITALISTE.
TU EXAGÈRES : C'EST JUSTE DE LA MENTHE, C'EST RAFRAÎCHISSANT.
AVEC TOI, C'EST TOUJOURS PAREIL, PENSE À L'ANARCHIE !
ENFIN, CALMEZ-VOUS ! JE PROPOSE DE SOUMETTRE CETTE QUESTION À UN PROCHAIN CONSEIL.
ÇA RELÈVE UN PEU, C'EST VRAI...
AH !
SI NOUS VOULONS FAIRE NOTRE RÉVOLUTION, IL FAUT ÊTRE PLUS RADICAL QUE LES RADICAUX.
QUELQUES ANNÉES PLUS TARD, LOUIS ET CLÉMENCE RIMBAULT ALLAIENT CRÉER LEUR PROPRE "COLONIE VÉGÉTARIENNE" EN TOURAINE. L'ALIMENTATION ET LA CUISINE DEVIENDRAIENT DES AXES FORTS DE LEUR MÉTHODE D'ÉMANCIPATION DES INDIVIDUS.

Village de Luynes, près de Tours, février 1924.

Aujourd'hui, le farouche anarcho-végétalien Louis Rimbault, quarante-sept ans, une vie de combats, est sur le point de réaliser son rêve de militant : en plein milieu de sa Touraine natale, il est venu ici créer, pour ce qu'il croit l'éternité, sa « Cité végétalienne ». Avec sa compagne Clémence et quelques associés anarchistes « naturistes », ou « naturiens » – les termes sont synonymes de retour à la terre, à l'époque –, ce moustachu au front large a acquis pour la somme de 160 000 francs[1] un grand terrain situé au lieu-dit « Le Pin », isolé à 2,5 kilomètres du village de Luynes (non loin de Tours). Le site semble un petit paradis pour ces déclassés volontaires ayant consacré leur existence à faire sécession de l'ordre bourgeois, ses règles, son confort et ses plaisirs : dix hectares de bonnes terres situées sur les hauteurs de la Loire, dont des vignes, des labours, des prés à mettre en culture, le tout ceinturé par une forêt de châtaigniers et de sapins. L'ensemble comprend aussi un corps de ferme et ses dépendances, certes vétustes, mais aussi des arbres fruitiers, un ruisseau, un puits, des étangs.

Pour ces partisans d'une alimentation frugale, faite uniquement d'eau, de feuilles, de salades, de fruits, de racines ou de tubercules, le plus souvent crus, la proposition ressemble à une promesse de félicité. Celle de vivre en autonomie sur la base des principes extrémistes qu'ils ont épousés pour le meilleur et pour le pire : bannir toute nourriture animale, expurger leur alimentation de ses gras, toxines, excitants, s'affranchir des facilités de la vie moderne, évoluer vers la meilleure communion possible avec la nature, laisser le salariat derrière eux.

Rimbault et ses compagnons ne sont qu'une poignée, mais ils appartiennent à un courant politique pour le moins original.

Un siècle avant les végans d'aujourd'hui, les « naturistes » ont inventé la révolution par l'assiette et le bien-être. Ces drôles de libertaires français sont les héritiers d'un milieu politique

Un siècle avant les végans d'aujourd'hui, les « naturistes » ont inventé la révolution par l'assiette et le bien-être.

important, l'anarchisme, ayant profondément évolué depuis le début du siècle. La répression féroce qui s'est abattue sur les structures révolutionnaires après la vague d'attentats des années 1890 a laminé les troupes militantes de ce qui était encore la principale force contestataire de l'échiquier politique. L'échec de la « propagande par le fait » (des séries de coups « anarchistes » n'ayant jamais soulevé les masses…) a achevé d'en désespérer beaucoup d'autres, qui ont pu pour partie se laisser tenter par les sirènes des nouvelles factions marxistes. L'essentiel des rescapés du mouvement s'est quand même tourné vers l'action syndicale, l'anarcho-syndicalisme posant de nouvelles perspectives qui allaient traverser le siècle. Mais une frange de jusqu'au-boutistes a été laissée en marge : des activistes décriés comme « individualistes », férocement jaloux de leurs libertés personnelles, méfiants vis-à-vis de toute organisation révolutionnaire de classe, fût-elle libertaire. Plutôt que le terrain de l'action politique directe, ces anars d'un nouveau genre vont préférer changer radicalement leurs propres modes de vie et en faire la propagande.
En donnant l'exemple en matière de propriété, de régime matrimonial, de santé, de sexualité, d'habillement, ils veulent saper l'ordre social et miner les fondements capitalistes hérités de la morale chrétienne. Ils sont libres-penseurs, militants du polyamour avant l'heure, coopérateurs, travailleurs intermittents, et font preuve d'une extrême retenue en matière d'alimentation, qui est une de leurs clefs d'action[2]. Mine de rien, si on n'y cause pas météo ou changement climatique, cette cinquième colonne est l'ancêtre de l'écologie politique moderne…

1. Environ 320 000 euros de 2024.

2. « Aux sources de l'écologisme anarchiste : Louis Rimbault et les communautés végétaliennes en France dans la première moitié du XXe siècle », Arnaud Baubérot, *Le Mouvement social* (La Découverte) n° 246, 2014.

3. Du « régime paléolithique » moderne, consistant à imiter l'alimentation de *Sapiens*.

Elle s'abreuve des écrits du philosophe Han Ryner, un des chantres de la contestation des « lois sociales » imposées par l'élite aliénante, au contraire de « lois naturelles », qu'il convient d'exhumer et d'épouser, pour vivre libre et entier. Une conception radicale que l'on trouvait déjà chez le grand Bakounine, le pape de l'anarchisme.
Louis Rimbault, issu d'une famille pauvre, se convertit tard à ces idéaux, après une première vie d'artisan tirant le diable par la queue à Paris. Il est marié jeune à la fille de ses patrons cafetiers, puis se fait tôlier, serrurier. Il sera même brièvement élu conseiller municipal sur une liste radicale-socialiste. Grâce aux fréquentations clandestines de son jeune frère, Marceau (qu'il héberge un temps), il succombe enfin à la fréquentation des « milieux libres », comme on appelait alors ces mouvements d'émancipation. Une conversion d'autant plus facile que le personnage est déjà farouchement opposé à la consommation d'alcool, de tabac, de viande et de sucre. Pour les cercles « naturistes » d'avant-guerre (qui sont végétariens et abstinents d'alcool), tous ces « excitants » sont des poisons répandus par la classe dominante afin de refermer ses chaînes sur le travailleur, victime inconsciente de ces plaisirs factices. Pour se libérer de cette aliénation, l'homme libre doit réduire sa nourriture au strict minimum, adopter une sorte de régime « paléo »[3] avant l'heure. Plus largement, pour se purger définitivement des drogues instillées par les commandements

bourgeois, l'anarchiste éclairé doit travailler sur lui-même, c'est-à-dire améliorer son sommeil, son activité physique, ses passes d'armes charnelles, sa respiration, et bien sûr son exposition (nu de préférence) aux rayons du soleil – d'où le rapprochement avec la future expression « naturisme », qualifiant les adeptes de la nudité en pleine nature.

Après la Grande Guerre, Louis Rimbault est devenu un des leaders de ce bataillon de forcenés du soulèvement social utilisant un mode de vie alternatif pour cracher leur mépris envers l'univers capitaliste. Il s'est depuis des années rapproché du couple phare du mouvement « naturien », Georges Butaud et Sophie Zaïkowska, qui avait fondé les premiers embryons de colonies abstinentes et végétaliennes dès le début du siècle. Pendant des années, Rimbault a écouté l'influent Butaud déblatérer sur ces expériences de transformation individuelle : il en est devenu une sorte de disciple. Son végétalisme poussé à l'extrême (également nommé « naturachisme »), se veut une insoumission à l'organisation sociale, un rejet du travail et du mode salarial, un refus net de l'assujettissement des individus qui en découle.
Ses chaînes de prolétaire, c'est par la digestion et la vie au grand air qu'il les brisera, n'en déplaise à Joseph Proudhon, qu'il préfère quand même à Marx et aux bolcheviks.
Vivre par ses propres moyens, réduire sa subsistance à pas grand-chose pour miner le système, voilà le graal après lequel courent maintenant Rimbault et ses semblables au sortir d'une Grande Guerre ayant traumatisé jusqu'au plus solide des « anars ».
À l'automne précédent, fin 1923, le néo-anarchiste avait d'ailleurs proclamé officiellement son intention de créer une colonie expérimentale dans la revue libertaire et végétalienne de référence, à laquelle il contribue depuis des années, *Le Néo-Naturien* : « *Cette entreprise sera une œuvre sérieuse et durable, sans tendance, consacrée à l'étude de la libération individuelle la plus entière et la plus immédiate*[4]. »

Louis Rimbault et ses quelques coopérateurs arrivent sur place à partir du 18 février 1924 et commencent par baptiser leur coopérative du joli nom de « Terre libérée ». Cette entité alternative se définit non seulement comme un lieu de vie pour ses vingt premiers « sociétaires » (le nombre prévu est volontairement limité au départ à ce nombre, même si toutes les places disponibles ne sont pas encore allouées), mais surtout comme une école libre d'enseignement de la pratique du végétalisme. De fait, l'objectif à terme est bel et bien une évangélisation des populations aux principes de l'anarcho-naturisme, surtout pas la fondation d'une communauté isolée s'effondrant rapidement sous le poids de ses propres contradictions, la nature humaine reprenant toujours le dessus. Louis et Clémence, qui dirigent la troupe, connaissent leurs classiques : ils savent bien que la plupart des phalanstères, colonies communistes et coopératives communautaires de tout ordre n'ont pas résisté longtemps à l'usure du temps et aux contradictions des âmes et des corps.
Nonobstant ces nobles idéaux, du moins vus comme tels par les membres de Terre libérée, ceux-ci

4. Adapté de « La Terre libérée », Louis Rimbault, *Le Néo-Naturien*, n° 14, octobre-novembre 1923.

5. 3 000 francs.

6. *Le Néo-Naturien*, n° 15, décembre 1923 - janvier 1924

7. 1 hectare par personne seule ; 1,8 hectare par couple.

En vivant au plus simple, au plus près de la nature, on se prémunit non seulement de tous les plaisirs coupables et autres tentations générés par la société de consommation, société qui est elle-même une émanation de la domination des capitalistes sur la population.

commencent par organiser du mieux qu'ils peuvent leur petite utopie d'après-guerre. L'indépendance financière est assurée par une importante souscription obligatoire[5] que chaque membre apporte en s'engageant dans la communauté. Celle-ci n'est pas une organisation collectiviste, mais un regroupement d'anarchistes libres engagés promouvant la liberté totale d'entreprendre. Ici, pas de miséreux, mais des militants indépendants et aguerris. Des sociétaires qui s'engagent à travailler quelques heures à la ferme collective (deux heures minimum par jour), mais qui peuvent également mener des études, publier, enseigner, voyager, imprimer. L'égalité des femmes devant les hommes est un des principes de base de Terre libérée, une micro-législation très en avance sur son temps, comme le précisent les textes préliminaires :

« Les deux sexes sont égaux en droits et en obligations. La compagne, considérée comme indépendante, possédera, si elle le revendique, sa part individuelle, en toute autonomie[6]*. »*

Pour le reste, le menu de ce festin révolutionnaire s'apparente à celui proposé dans nombre de communautés alternatives de l'époque : gestion de la Cité via des « conseils » – en l'occurrence deux : l'un, « des Coopérateurs » (qui administre les finances), l'autre « des Sociétaires » (qui règle chaque semaine les affaires du quotidien) –, jouissance d'un gîte et d'un arpent de terre[7], sans aucun loyer, garantie pour tous ; justice rendue par les conseils sans avoir recours aux tribunaux de la République.

L'originalité de Terre libérée est tout de même d'exclure totalement toutes les institutions ou tous les commerces intimement liés à la vie sociale que récusent Rimbault et ses semblables : ici pas de bagne, pas d'asile, pas d'abattoir, pas de marchand de vin, de boucherie, de maison close, de cercle de jeux, de débitant de tabac, de sanatorium ou de taverne. L'utopie est aussi dans les têtes : en vivant au plus simple, au plus près de la nature, on se prémunit non seulement de tous les plaisirs coupables et autres tentations générés par la société de consommation, société qui est elle-même une émanation de la domination des capitalistes sur la population, mais on se guérit

tout court, puisqu'une vie saine à la Cité permet d'éradiquer le stress, les maladies, les conflits physiques, les fraudes. Terre libérée annonce d'ailleurs proposer de soigner des invalides, des vieillards, des nécessiteux en leur appliquant le sévère mais salvateur régime naturiste.
Au cours des premiers mois, l'euphorie fait illusion : plusieurs centaines de personnes, militants ou plus simplement curieux, viennent visiter la colonie et s'initier au « naturisme » sous toutes ses formes – le village de Luynes est relié à la ville de Tours par tramway, à l'époque. La petite équipe, qui veut carrément remplacer la médecine traditionnelle par ses pratiques ascétiques, leur présente un galimatias de pédagogies faussement novatrices : Enseignement clinique de la valeur alimentaire, Thérapeutique régénératrice du végétalisme, Médecine de prévention ou encore Enseignement clinique de la pédagogie nouvelle non livresque.
Un autre enseignement dédié à la pratique culinaire végétalienne permet à une sociétaire, Gabrielle Lallemand, surnommée Gaby, cuisinière du groupe, d'expérimenter les recettes inventées par les naturistes pour pallier les carences nutritionnelles de leur régime infernal. Louis Rimbault en personne, au cours de ses retraites avec le couple Butaud-Zaïkowska, avait mis au point un plat complet du nom de la Basconnaise[8], sorte de méli-mélo de légumes et de plantes coupés très fins auquel les végétaliens du XXIe siècle s'essaient encore.
Les publicités grandiloquentes que les naturistes de Luynes font de leurs activités laissent peu de doute sur l'ambition qui les anime. Ainsi peut-on lire :
« Terre libérée enseigne (…) le moyen de prévenir la maladie en soi et autour de soi. Sa pédagogie est compétente dans toutes les techniques bienveillantes, dans les arts utilitaires, dans les sciences s'inspirant du fait vécu (sic)*, aidant à la découverte de soi-même, rééduqué dans l'exercice des facultés nobles, régénérées. Ne rien consommer qui soit susceptible d'être fraudé, ou nécessiterait des incursions brutales sur le sol étranger, ne pas s'alimenter de la bête sacrifiée, ni des produits de l'animal, est l'œuvre de pacifisme le plus efficace que Terre Libérée enseigne et vit*[9]*. »*

Ces ateliers d'un genre si particulier ont des conséquences inverses à l'effet recherché : le mode de vie si « primitif » de la colonie lui donne – un comble ! –, des allures de secte religieuse et suscite la méfiance dans toute la région.

8. Du nom de la colonie de Bascon.

9. Extrait d'un document publié par l'association La Rotative.

10. Propagandiste de renommée mondiale et cofondateur de l'hebdomadaire *Le Libertaire*.

11. Célèbre écrivain américain, précurseur de l'écologie, auteur de *Walden ou la vie dans les bois*.

Rimbault lui-même s'agite comme un beau diable sur tous les fronts pour faire décoller sa petite affaire idéologique. Il donne de multiples causeries à Tours et à Paris pour répandre sa Bonne Nouvelle végétalienne. Il continue à collaborer étroitement à la presse anarchiste nationale (notamment le journal individualiste *L'En Dehors*), et publie lui-même des dizaines de brochures de propagande pressées directement sur la petite imprimerie installée à Terre libérée. Sébastien Faure[10], la star de la scène libertaire du moment, fait appel à lui comme un des nombreux collaborateurs de son *Encyclopédie anarchiste* – Rimbault lui rédigera l'article intitulé *Maladie, médecins, médecine, médicastre*, titre qui en résume à lui seul l'exposé.

Las ! ces gesticulations occultent mal le démarrage poussif de la colonie végétalienne, en somme son échec annoncé. D'abord, le nombre de « sociétaires » reste ridiculement bas, puisque la colonie n'en comptera jamais plus d'une dizaine, dont le couple Louis-Clémence, leur fille Léonie Pierre (une déficiente mentale adoptée en 1915), Gaby et sa fille Solange et quelques autres. Certes, l'expérience se poursuit plusieurs années grâce aux subsides tirés des nombreux séjours organisés sur place, mais ces ateliers d'un genre si particulier ont des conséquences inverses à l'effet recherché : le mode de vie si « primitif » de la colonie lui donne – un comble ! – des allures de secte religieuse et suscite la méfiance dans toute la région. Les buveurs d'eau et croqueurs de légumes n'ont pas bonne réputation et cela ne contribue qu'à les isoler un peu plus. Rimbault et sa Terre libérée, malgré tous les efforts déployés, n'ont pas réussi à incarner les Henry David Thoreau[11] et le Walden français…
En outre, Rimbault et sa petite bande réussissent l'exploit de susciter une fracture dans le très petit monde du végétalisme français. Ses mentors de toujours, Georges Butaud et Sophia Zaïkowska, publient en effet à partir de début 1925 une nouvelle revue, *Le Végétalien*, qui fait une concurrence directe au classique *Néo-Naturien*, dont Rimbault est resté membre actif. Impulsif au dernier degré, celui-ci rompt avec l'équipe du nouveau journal, se coupant de contacts et de subsides de toute une frange active de l'anarchisme français d'alors. L'année suivante, en 1926, même si Terre libérée adhère au mouvement de l'Association paysanne anarchiste (A.P.A., lancée par le groupe éditeur de *L'En Dehors*), la colonie s'isole un peu plus en prenant ses distances avec Henri Le Fèvre, dirigeant du *Néo-Naturien*.
Vaille que vaille, la Cité végétalienne survit jusqu'au début des années trente. Un « Préventorium » est créé pour accueillir les enfants, les vieillards ou les malades et les retaper grâce au strict régime local. La colonie n'a aucune dette, continue à recevoir des centaines de visiteurs, expérimente l'exposition nu au soleil, développe des activités artisanales sans le recours à aucune machine, mène des recherches sur les bienfaits des plantes alimentaires sauvages, savoir qui a été perdu et que ces pionniers de la phytothérapie entendent remettre au goût du jour. Mais ce fragile équilibre ne tient à rien, à commencer par la santé de ses animateurs. Dès 1927, Clémence Rimbault, malade depuis plusieurs années, décède des suites d'une

tuberculose. La compagne de Louis ne s'était jamais remise d'un épisode malheureux ayant eu lieu en 1911, celui des « bandits tragiques », où son mari avait été impliqué et emprisonné deux ans. Le domicile des anarchistes avait été assiégé, gazé, enfoncé, eux deux vivement interrogés par la police parisienne, à cran depuis vingt ans face au terrorisme d'extrême gauche. Manifestement, son régime alimentaire extrême n'aura pas réussi à lui faire passer le cap de ces années difficiles. Quant à Louis Rimbault, il est à son tour victime d'un grave accident en septembre 1932, une chute qui le laissera paraplégique et clouera donc le cercueil de l'expérience Terre libérée. Sa vision de l'événement dénote une certaine paranoïa, puisqu'il accusera ultérieurement un élève russe blanc fasciste infiltré d'avoir perpétré un attentant contre lui… Il n'en reste pas moins maintenant seul à Terre libérée avec sa fille adoptive, Léonie, de vingt-cinq ans sa cadette… qu'il finira par épouser[12].

Le vieil anarchiste handicapé continuera à écrire et vivre son végétarisme pendant des années, traversant les années de guerre pour s'éteindre en 1949 seulement. Il est enterré au cimetière de Luynes, où on peut encore lire l'épitaphe suivante :

« Fondateur de Terre libérée,
école de pratique végétarienne
à qui il consacra sa vie dans le but
d'une régénération sociale. »

Étonnamment, depuis soixante-quinze ans, sa tombe est mystérieusement fleurie tous les 10 novembre, jour de sa mort.

Étonnamment, depuis soixante-quinze ans, sa tombe est mystérieusement fleurie tous les 10 novembre, jour de sa mort.

12. Pour qu'elle puisse hériter du domaine, selon A. Baubéro, article cité.

Pyramiden

L’enclave boréale onirique de Staline

« À partir de l'après-guerre, pendant un gros demi-siècle, sans faire l'objet du moindre tapage propagandiste, la cité a incarné pour le bloc de l'Est une sorte d'idéal communiste achevé. »

SVALBARD
(NORVÈGE)
SPITSBERGEN
NORDAUSTLANDET
PYRAMIDEN
COLESBUKA
GRUMANTBYEN
ADVENT CITY
BARENSBURG
EDGEØYA

À L'AUTOMNE 1946, UN GROUPE D'INGÉNIEURS SOVIÉTIQUES EST ENVOYÉ AU LOINTAIN SPITZBERG (NORVÈGE) POUR CRÉER UNE COLONIE MINIÈRE IDÉALE. IL S'AGIT D'IMAGINER CELLE-CI SUR LES RUINES D'UNE ENCLAVE APPARTENANT À L'U.R.S.S. ET DOMINÉE PAR UNE MONTAGNE EN FORME DE PYRAMIDE.
C'EST ÇA, PYRAMIDEN ?
UNE MINE DE CHARBON, UN PARADIS ?
MAIS OUI, CAMARADE, À NOUS D'EN FAIRE UN PARADIS COMMUNISTE.
UNE VILLE, CAMARADE, PYRAMIDEN SERA UNE CITÉ SOVIÉTIQUE.
ALORS PAR QUOI COMMENÇONS-NOUS ? LES GALERIES ?
MAIS NON, CAMARADE, LES BÂTIMENTS D'HABITATION !
MAIS LA MINE ...
LES MANUTENTIONNAIRES UKRAINIENS S'OCCUPERONT DE LA ROUVRIR. À NOUS LE PRIVILÈGE D'INVENTER LE FUTUR URBAIN.

UN AN PLUS TARD.
PAS TRÈS SOVIÉTIQUE COMME CHARTE DE LA CONSTRUCTION.
C'EST POUR RÉSISTER À LA MORSURE DES FROIDS POLAIRES.
ПИРАМИДА

CE PARADIGME ARCHITECTURAL NE SERAIT PAS UN PEU CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRE ?
ALLONS, CAMARADE ! PYRAMIDEN NE DOIT-ELLE PAS DURER ÉTERNELLEMENT ?

C'EST VRAI, NOTRE COLONIE DOIT DÉFIER LE TEMPS.
IMAGINEZ : LES MEILLEURS MATÉRIAUX, LES PLUS INALTÉRABLES POUR L'ÉLITE DES MINEURS SOVIÉTIQUES, EN PLEIN CAMP OCCIDENTAL !

VOUS AVEZ RAISON, ICI L'IDÉAL COLLECTIVISTE DOIT ÊTRE ACCOUCHÉ PAR LA PERFECTION URBAINE.
VOILÀ, LE MINISTÈRE SERA SATISFAIT.
DES MILLIERS DE MINEURS ET LEURS FAMILLES VIVRONT QUELQUES MOIS OU QUELQUES ANNÉES DANS CETTE VITRINE DISCRÈTE DU COLLECTIVISME SOVIÉTIQUE ÉRIGÉE EN PLEIN TERRITOIRE CAPITALISTE. L'EXPÉRIENCE S'EST POURSUIVIE PENDANT PRÈS DE QUATRE DÉCENNIES.

Archipel du Svalbard,
côte du Spitzberg,
fin de l'été 1998.

À la marée montante, le navire d'approvisionnement *Anna Akhmatova* se prépare à emprunter pour la dernière fois l'estuaire du Billefjorden, en plein centre de l'île norvégienne du Spitzberg. La grande poétesse russe, disparue en 1966, et qui lui a donné son nom de baptême, n'a sans doute jamais entendu parler de l'étrange colonie moscovite que le bâtiment vient de quitter définitivement en emportant ses papiers, ses archives, ses secrets vers quelques dépôts inconnus.

Il s'agit de Pyramiden, une drôle d'enclave russe située en plein territoire norvégien, qui sera complètement vidée de ses habitants à l'automne 1998. Un petit territoire battant pavillon soviétique depuis le milieu des années 1930 et la prise du pouvoir totalitaire par un certain Joseph Staline. À partir de l'après-guerre, pendant un gros demi-siècle, sans faire l'objet du moindre tapage propagandiste, la cité a incarné pour le bloc de l'Est une sorte d'idéal communiste achevé. Ici, dans le Grand Nord, l'utopie révolutionnaire rêvée par Lénine et ses bolcheviks, puis par les staliniens, a été menée à son terme, du moins selon la vision de ses promoteurs.

Depuis l'après-guerre, Pyramiden est officiellement une exploitation minière gérée par un trust d'État, Arktikougol (« charbon arctique » en russe), chargé d'extraire les milliers de tonnes annuelles de minerai que lui offre cette petite montagne en forme de pyramide ayant donné son nom aux lieux. Officieusement, il s'agit d'une vitrine boréale du collectivisme voulue et entretenue par les Soviétiques et leurs continuateurs en plein espace occidental. Jusqu'à la perestroïka et la chute du Mur, les mineurs et leurs familles, presque 2 500 habitants au plus fort de l'expérience, bénéficièrent des meilleures conditions de vie possibles conférées par le pouvoir soviétique. L'effondrement de l'U.R.S.S. ne signa pas immédiatement la fin de Pyramiden, jusqu'à cette année 1998 où le pouvoir en déliquescence de Boris Eltsine[1] décide brusquement d'abandonner l'implantation et de rapatrier tout le monde.

Comme frappée par une bombe à neutrons, l'enclave expérimentale est alors restée figée dans le passé, avec ses bâtiments et sa signalétique d'un autre âge. Les rares scientifiques ou voyageurs qui s'aventurent parfois aujourd'hui dans les ruines ne croisent plus que des familles d'ours, un buste de Lénine intact ou des gardiens chargés d'inspecter à intervalles réguliers ce site toujours sous souveraineté russe – et redevenu

1. Auquel succédera dès l'année suivante (1999) un certain Vladimir Poutine.

2. 1906-1977. Cet ouvrier déifié par la propagande stalinienne aurait extrait sept fois la norme journalière, soit plus de 100 tonnes de charbon en six heures, ce qui paraît peu vraisemblable.

3. « Staline, la collectivisation à marche forcée et le développement industriel », Lionel Richard, *Le Monde Diplomatique*, « Manuel d'histoire critique », 2014.

Ici, dans le Grand Nord, un peu avant le 79e parallèle, tout témoigne encore d'une expérience hors du commun. Pyramiden est une extraordinaire histoire de mineurs.

suspect depuis l'invasion de l'Ukraine et les nouvelles tensions entre Moscou et l'O.T.A.N. Pourtant, ici, dans le Grand Nord, un peu avant le 79e parallèle, tout témoigne encore d'une expérience hors du commun. Voici peu, il restait possible de lire sur certaines bannières d'époque : *« Gloire à la ville minière! Gloire aux mineurs du Spitzberg! »*
Car Pyramiden est avant tout une extraordinaire histoire de mineurs, ce qui n'est pas anodin dans une Union soviétique où le plus glorieux héros du travail se nommait Alekseï Stakhanov[2], le haveur de l'impossible, celui qui a donné son nom à une doctrine : le stakhanovisme, ou la foi en un monde meilleur par les joies du travail industriel.
Le charbon a en effet été longtemps le plus précieux des matériaux stratégiques modernes. C'est l'origine de notre histoire. Elle se perd dans les méandres des luttes souterraines dans lesquelles se sont jetés les États d'Europe des débuts du XXe siècle pour en maîtriser les meilleurs approvisionnements.

Avant même la Première Guerre mondiale, des expéditions suédoises et russes se lancent vers l'archipel du Svalbard pour reconnaître et revendiquer de riches gisements carbonifères qui y ont été identifiés.
À l'époque, ces îles glaciales situées sous l'océan Arctique n'appartiennent à personne. Depuis des siècles, elles servent de refuges baleiniers à toutes les nations des mers du Nord ou du Groenland dont les navires y relâchent indifféremment.
La ruée vers le charbon dans ces terres lointaines mais riches change la donne : en 1920, un traité est signé à l'initiative de la Norvège, des États-Unis et du Royaume-Uni. Il reconnaît la souveraineté des lieux à la proche Norvège, mais tous les États voisins sont libres d'y procéder à tout développement économique de leur choix. Ainsi, Oslo finance à partir de 1926 la construction de la ville de Longyearbyen, qui deviendra la capitale de l'archipel et la cité la plus septentrionale du monde – nous ne sommes qu'à un peu plus de mille kilomètres du pôle Nord.
Pour leur part, les Soviétiques négocient âprement l'exploitation de deux grands bassins houillers : Barentsburg, à 90 km plus au nord, déjà exploité par une compagnie néerlandaise ; et, donc, Pyramiden, site prometteur encore en jachère que Russes et Suédois se disputent depuis le début des années 1920.
Pour la Russie de Staline, lancée dans une industrialisation à marche forcée, ces gisements – comme tous les autres – valent de l'or.
C'est l'époque des « plans quinquennaux » : à la veille du premier d'entre eux (1928-1933), la part de l'industrie dans le PIB russe est de 17 % ; cinq ans plus tard, les 50 % sont atteints[3].

4. Du nom de son découvreur néerlandais, l'explorateur Willem Barentsz.

5. Fermé dès 1961, alors que Barentsburg existe toujours en 2025 (voir plus loin).

Les Soviétiques commencent par racheter aux Pays-Bas la petite cité de Barenstburg[4] et sa mine, que la société publique Arktikougol remet rapidement en exploitation.
Un deuxième site du nom de Grumantbyen est également ouvert – il ne sera toutefois exploité que pendant deux décennies[5].
Le troisième cas, celui de Pyramiden, est plus complexe, car il faut partir de zéro : bâtir une ville entière et étançonner des kilomètres de galeries. Les travaux sont lancés à la fin des années 1930; une centaine de mineurs et leurs familles commencent timidement à exploiter le site avant le déclenchement du conflit mondial. Mais à l'été 1941, alors que la Seconde Guerre fait déjà rage, une force britannico-canadienne évacue le personnel des sociétés minières russe et norvégienne de tout le Svalbard. Les installations sont dynamitées pour éviter que l'Axe ne mette la main sur les précieuses réserves de charbon de l'archipel[6]. Quand les Allemands parviennent finalement sur place en 1943, il ne reste plus que des villages d'habitation désertés et calcinés.
L'aventure de la ville idéale de Pyramiden ne commence donc qu'après-guerre.
Les vainqueurs de Stalingrad, Joseph Staline en tête, décident en effet d'investir massivement dans ce lointain avant-poste du communisme triomphant. Il y a un monde entier à reconstruire, mais, au Comité central, on a vent de l'existence de cette minuscule colonie houillère située en plein territoire capitaliste et qui pourrait, pourquoi pas, servir de laboratoire au collectivisme.

Pyramiden n'est pas qu'une société d'exploitation minière modèle, c'est une colonie soviétique de peuplement en territoire ennemi. Dès le début des années 1950, les services russes finissent d'élever des barres d'immeubles flambant neuves pour loger les futurs mineurs et leurs familles.

Dans le système extrêmement centralisé – on n'ose dire « pyramidal » – de l'U.R.S.S. stalinienne, toutes les initiatives des Soviets suprêmes ou des ministères remontent fatalement au Kremlin. L'identité du ou des « pères » de Pyramiden s'est donc perdue dans les méandres de ce vieux système totalitaire. Nul doute cependant que le maître suprême du pays, Staline, a donné son accord pour cette expérience un peu particulière.

6. *Pyramiden, portrait d'une utopie abandonnée*, Kjartan Flogstad, Actes Sud, 2009.

7. Pouvoir législatif des républiques socialistes.

8. Même si son siège était alors à Moscou, centralisme soviétique oblige.

9. Les noms de deux maîtres d'œuvre du projet figurent parmi les rares à être connus : « (...) le directeur général Naumkin et l'ingénieur machiniste Novikov (...) », in K. Flogstad, *op. cit.*

10. Né en 1947.

Tout ce que l'on sait est que, en novembre 1946, le trust Arktikougol (dont le Q.G. est à Mourmansk[8]) envoie matériaux et ouvriers faire renaître la cité minière de ses cendres sous la direction d'ingénieurs chargés de réaliser en terre capitaliste non seulement une exploitation moderne et rentable, mais la vision soviétique d'une communauté collectiviste idéale[9]. Pyramiden, n'est pas qu'une société d'exploitation minière modèle, c'est une colonie soviétique de peuplement en territoire ennemi.

Dès le début des années 1950, les services russes finissent d'élever des barres d'immeubles flambants neuves pour loger les futurs mineurs et leurs familles.

Sont également mises en chantier toutes les infrastructures à la gloire des services publics communistes : un hôpital (avec pharmacie, ambulance et jusqu'à 40 lits), une cantine collective (étonnamment décorée de motifs du folklore scandinave), un centre culturel nommé « palais de la Culture » (avec piste de danse et bibliothèque), un théâtre (pouvant accueillir des concerts ou projeter des films), une école (avec sa crèche et son terrain de jeux), plus toutes les échoppes imaginables à une époque où les théoriciens communistes croyaient encore pouvoir rivaliser avec le monde américain en termes de croissance et de développement : laverie, coiffeur, cordonnerie, etc.

À la fin de la décennie, Pyramiden possède sa piscine, son photographe, son champ de tir, son terrain de hockey et son cimetière.

De quoi rivaliser avec les rutilantes cités du Midwest ? Sans doute pas, mais on touche ici à l'optimum des ambitions urbaines soviétiques, alors même que des millions d'esclaves meurent à petit feu dans le redoutable système concentrationnaire du Goulag. Dans la petite ville nouvelle de Pyramiden, les zones résidentielles et le centre-ville exaltent un urbanisme stalinien monumental, avec une grande avenue desservant des rues parallèles et des bâtiments massifs. Il s'agit d'un style d'architecture bien assumé, et qu'il ne faut pas uniquement résumer à sa seule dimension totalitaire, comme l'a finement analysé l'universitaire germano-russe Boris Groys[10], qui a sans

La ville était froide, massive, aux longues lignes droites, soviétique, mais les angles des bâtiments avaient quand même été arrondis par les ingénieurs afin de pouvoir mieux résister aux vents polaires.

doute entendu parler de l'expérience Pyramiden :
« *L'art stalinien supprime la frontière entre l'ancien et le neuf, l'opposition entre artistique et non-artistique ; il vise à bâtir un empire nouveau, débarrassé de ce qui était mauvais dans le passé ; un empire qui se veut éternel et dépasse l'histoire.* »[11]
Pyramiden relève donc de la culture de l'avant-garde architecturale soviétique. Mais là aussi la ville possède son particularisme.

Les bâtisseurs moscovites au service du pouvoir ont fait ici une exception à la règle, comme l'ont expliqué les rares témoins de cette épopée hors du temps : la ville était froide, massive, aux longues lignes droite, soviétique, mais les angles des bâtiments avaient quand même été arrondis par les ingénieurs afin de pouvoir mieux résister aux vents polaires.
C'est en partie pour cela que Pyramiden a résisté à l'usure du temps et qu'il est toujours possible d'aller la visiter telle quelle aujourd'hui.
La population communiste du Svalbard bénéficie en effet des meilleurs matériaux possibles pour que l'expérience s'installe dans la durée. En quatre décennies, des milliers de citoyens se répartissent et se relaient à l'année dans les quelques kilomètres carrés de la cité perdue. Tout est organisé par le pouvoir central et ses directeurs délégués locaux dont les noms, confidentiels, ne sont pas passés à la postérité. Beaucoup de mineurs sont des professionnels célibataires venus pour une ou plusieurs saisons d'exploitation. La plupart sont des Ukrainiens du Donbass, région de tradition minière dont le savoir-faire est apprécié au plus haut niveau en U.R.S.S.[12]. En effet, l'immense gisement de Satka, un des plus vastes du continent, se trouve autour de l'agglomération de Donetsk, qui a porté le nom de Stalino de 1925 à 1961. Ces hommes seuls s'installent dans un immeuble étrangement surnommé « Londres » ; les femmes célibataires étant, elles, accueillies dans son équivalent, « Paris ». Le grand site « La Maison folle » est réservé aux familles avec enfants, qui courent dans ses immenses couloirs. Un Gostinka (« hôtel » en russe) sert aux salariés venus par avion effectuer de courts contrats quand les nécessités de la production le réclament. Il existe un seul et unique café, qui est le lieu de toutes les rencontres. Par son organisation sociale et ses méthodes de production, Pyramiden tient autant du phalanstère[13] que du kolkhoze[14]. Avec quelques années d'avance sur la mère patrie nourrie de l'idéal marxiste, l'argent a disparu de la structure sociale : les mineurs peuvent garder leurs roubles pour plus tard, tout est fourni gratuitement dans la ville minière – même s'ils perçoivent un confortable salaire.

Toutefois, il y a plus, et c'est ce qui distingue Pyramiden de toutes les villes nouvelles d'U.R.S.S. : l'esprit de la lointaine colonie nordique est à l'*autosuffisance*. Une seule fois par an, la cité est ravitaillée par avion en outils ou machines neuves, en aliments conditionnés ou en nouveaux travailleurs, mais cela ne suffit pas à faire vivre une communauté aussi vaste et isolée. Une partie du charbon extrait par les Ukrainiens ou les Russes permet d'alimenter les lieux en énergie distribuée gratuitement. Les tonnes de cendre volante issues de la mine sont recyclées

11. Adapté de *Staline, œuvre d'art totale*, éditions Jacqueline Chambon, 1998 (traduction).

12. Moscou envoyait aussi à Pyramiden des mineurs de l'oblast de Toula, en Russie intérieure.

13. Au sens de Charles Fourier, voir Introduction ou chapitre "Oneida", page 39.

14. Coopératives agricoles d'État.

15 Falsification de documents pour compromettre un citoyen et l'envoyer en colonie de travail forcé. Très pratiquée par la police soviétique pendant un demi-siècle.

16. Kjartan Flogstad, *op. cit.*

pour fabriquer des briques nécessaires aux perpétuels travaux publics.
Les Soviétiques ont également élevé des serres et des bâtiments d'élevage pour procurer des légumes frais, du lait, des œufs et de la viande aux habitants. Cet invraisemblable attelage septentrional semble fonctionner, pour une raison assez simple : les citoyens de cette petite république soviétique en miniature ne subissent pas de pénurie, même s'ils se contentent du minimum. Loin, très loin du contrôle du parti, ils bénéficient aussi d'une relative tranquillité.
Le bureau local du K.G.B. (la sinistre police secrète) surveille tout ce beau monde, mais n'arrête personne et ne pratique pas le *kompromat*[15]. Dans la bibliothèque des très discrets directeurs de la mine, les œuvres complètes de Lénine en vingt volumes prennent la poussière depuis les années 1950. Pyramiden, de par son isolement, de par son particularisme, échappe en grande partie au quotidien totalitaire. Pyramiden se trouve totalement déconnecté du grand système répressif que constitue le Goulag jusque dans les années 1980.

Pyramiden, de par son isolement, de par son particularisme, échappe en grande partie au quotidien totalitaire.

Pour faire tourner cette mine impossible où toute forme d'esclavage était vain, il fallait proposer un paradis communiste bien réel, du moins très différent de la vie ordinaire des cités russes. Avec des constructions de qualité, une certaine sécurité assurée et une offre culturelle n'ayant rien à envier aux médiathèques de la mère patrie, Pyramiden reste, comparativement à la société russe, un discret havre de paix. Certes, la police secrète ouvre le courrier pendant quatre décennies (la ville possède toujours son propre code postal : « 9197 Pyramiden 78,39 N »). De 1955 (date du début de l'exploitation) à 1998 (fin de l'extraction), il aura fallu extraire une dizaine de millions de tonnes de minerai, ce qui est considérable dans les conditions météo et géologiques locales. La vie à Pyramiden reste une vie de pionniers avec sa lourde facture humaine à payer : plusieurs centaines de mineurs morts en exercice au Svalbard depuis l'avant-guerre. Nul ne connaît le nombre de citoyens tombés après une rencontre fatale avec un ours.
Toutefois, les anciens mineurs et leurs familles se souviennent d'une certaine fierté à être passés entre les murs de cette colonie collectiviste sous cloche. Avec le temps, les travailleurs et leurs dirigeants se nomment « hommes polaires », un statut particulier exigeant un rituel d'entrée tout aussi spécifique : tous les nouveaux arrivants doivent se baigner dans les glaces du Billefjorden (une eau de 1 ou 2° en été !), puis se réchauffer en avalant un petit verre de vodka dont le fond est émaillé de personnages de la mythologie soviétique, tels que « Lénine enfant[16] ». Pyramiden possédait cette aura de modernité qui faisait de l'ombre à sa cousine de Barentsburg, vieux centre de commandement du trust Arktikougol, qui n'avait pas bénéficié

de la planification heureuse destinée à sa cité voisine. Les chefs locaux du personnel ont à cœur de préserver immaculées comme les neiges les rues de la cité minière : des poubelles en forme de pingouins sont installées dans les rues pour qu'aucun mégot de travailleur ne traîne par terre. De part et d'autre de l'avenue principale (« rue du Soixantième Anniversaire du Grand Octobre », inaugurée en 1977, donc), de longues plates-bandes de vertes pelouses (les seules de l'archipel) ont résisté au froid polaire grâce aux fertilisants apportés par le bétail de la ferme locale.
Les immeubles qui ceignent le tout sont peints de couleurs vives, en jaune, en orange, en marron clair. Trop beau pour être vrai, sans doute, mais Pyramiden a bel et bien traversé la guerre froide.

Certes, l'onirique colonie a toujours fonctionné à perte, largement subventionnée par le pouvoir moscovite, trop heureux d'entretenir un poste avancé en territoire capitaliste. La mine produisait en moyenne 200 000 tonnes de minerai par année d'exploitation, avec un record de 274 000 tonnes en 1978, mais cela ne suffit pas, et de loin, à amortir l'investissement concédé chaque année pour cette cité soviétique idéale. La chute du Mur, puis de l'U.R.S.S., signe la fin de ce bail qui se voulait éternel. La nouvelle Russie post-soviétique a conservé quelques années son étrange colonie, mais une tragédie aérienne va précipiter sa chute. En 1996, lors de sa descente sur l'aéroport de Svalbard, le vol 2801 de la Vnukovo Airlines (affrété par Arktikugol) s'écrase à proximité de Longyearbyen, entraînant la mort des 141 passagers en provenance de Moscou, dont des membres de familles de mineurs. La compagnie minière pose alors ses équations sur la table : poursuivre l'exploitation de Pyramiden, qui n'a plus rien d'une utopie collectiviste, implique d'investir lourdement pour atteindre des couches de minerai plus profondes ; cet argent, la Russie de Boris Eltsine ne l'a pas. Le 31 mars 1998, le dernier seau de charbon sort de la mine[17], dont le destin est scellé. La moitié des derniers habitants sera évacuée dans l'année vers la mère patrie, tandis que l'autre restera un temps au sein de la communauté sœur de Barenstburg, qui reste encore en activité aujourd'hui [18].
Un quart de siècle plus tard, Pyramiden est resté figé dans le permafrost pour l'éternité. Il est déconseillé aux aventuriers de s'y rendre seul, car les ours ont réinvesti les lieux.

Un quart de siècle plus tard, Pyramiden est resté figé dans le permafrost pour l'éternité. Il est déconseillé aux aventuriers de s'y rendre seul, car les ours ont réinvesti les lieux.

17. « Dans le Grand Nord, les fantômes de Pyramiden », rue89/Nouvelobs.com, 12 décembre 2014.

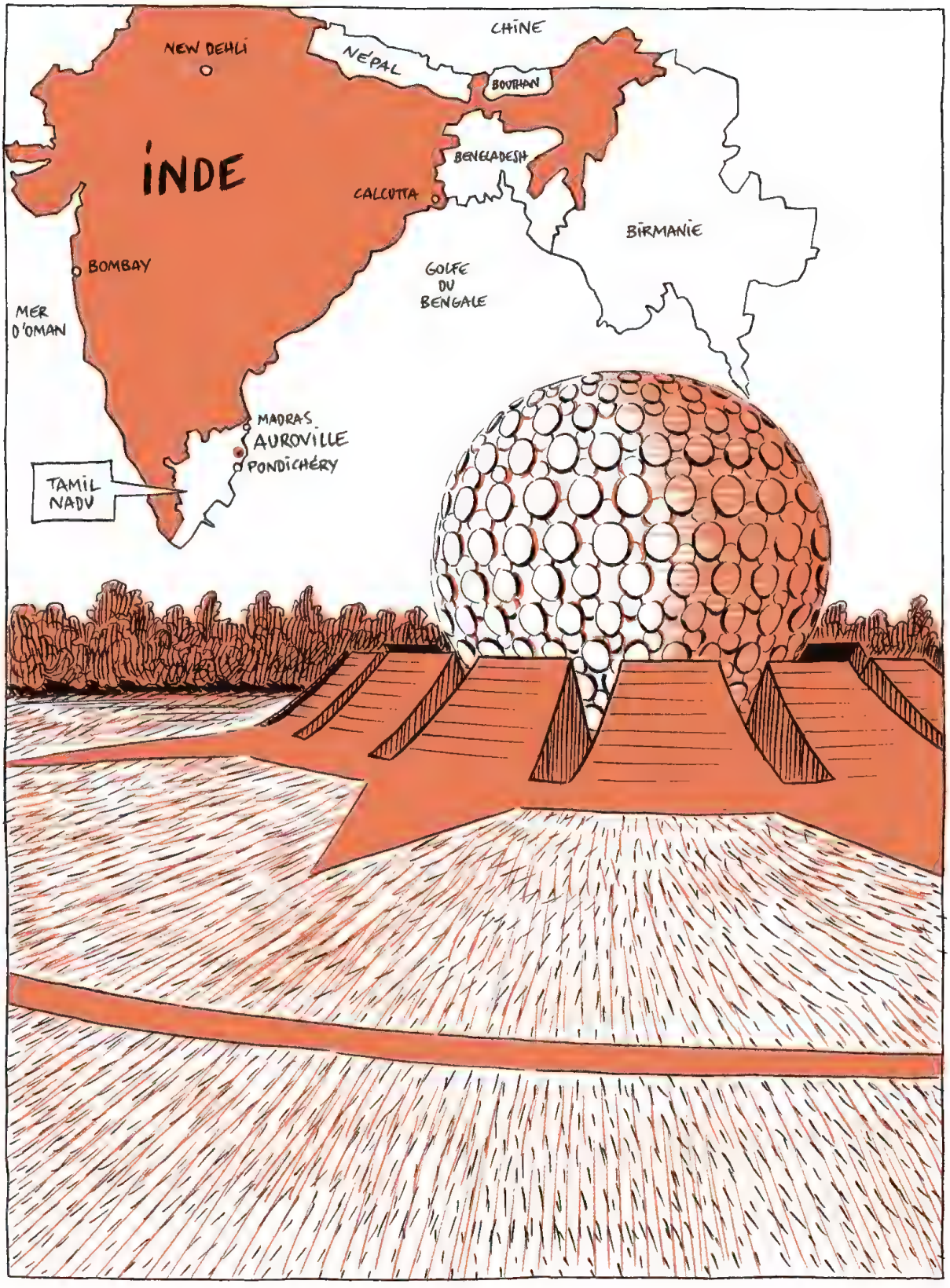
18. En 2025, la mine de Barentsburg est toujours exploitée par Arktikougol.

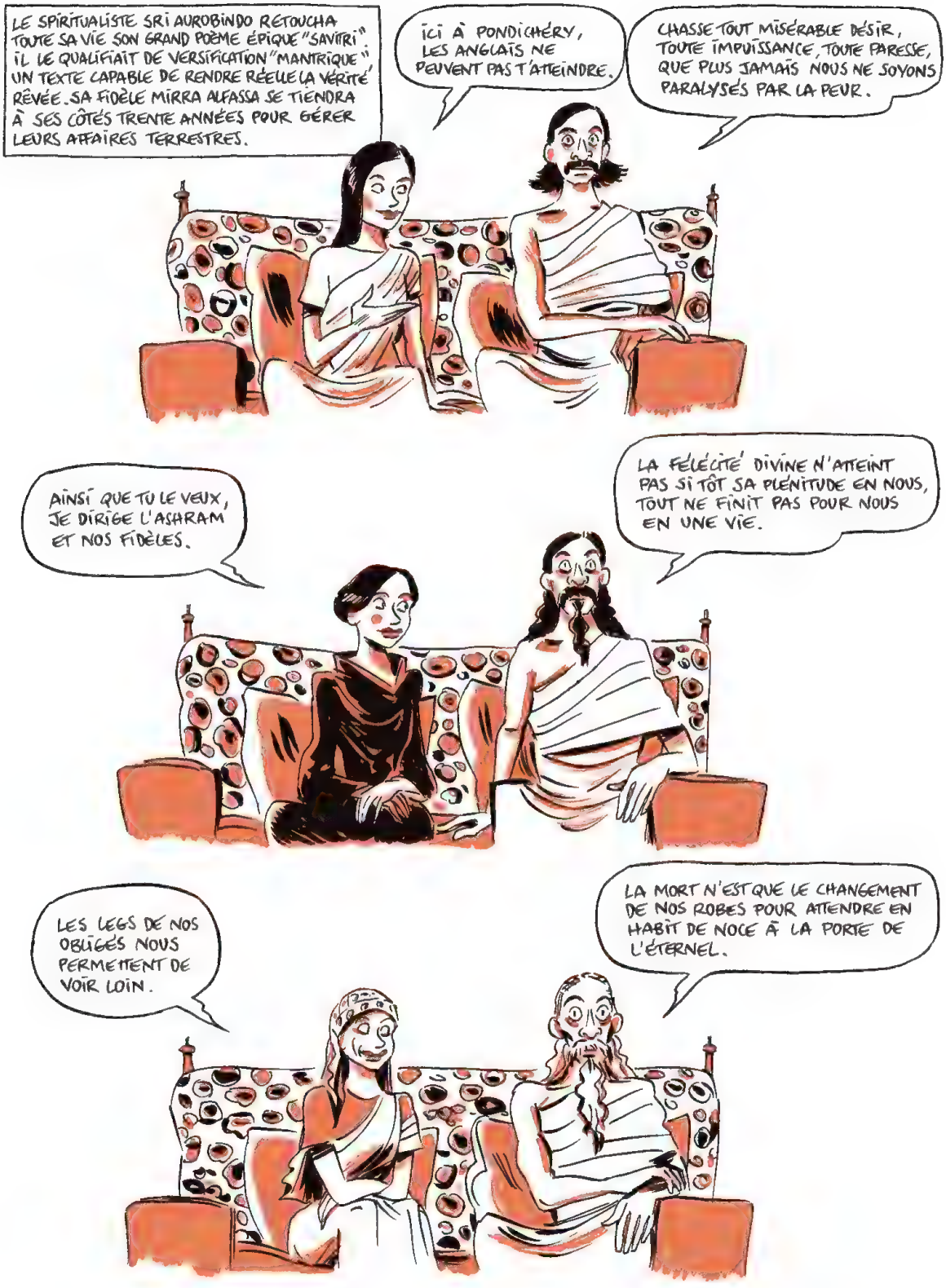
ЛЕНИН
ГАГАРИНА
СПОРТ КОМПЛЕКС

Auroville

La cité supra-mentale de Mirra Alfassa

« Chaque étranger est venu avec une poignée de terre de son sol natal, qui est versée dans une urne de marbre blanc (en forme de lotus), signe de la fraternité universelle berçant le projet. »


CHINE
NEW DEHLI
NEPAL
BOUTHAN
INDE
BENGLADESH
CALCUTTA
BIRMANIE
BOMBAY
GOLFE
DU
BENGALE
MER
D'OMAN
MADRAS
AUROVILLE
PONDICHÉRY
TAMIL
NADU


LE SPIRITUALISTE SRI AUROBINDO RETOUCHA TOUTE SA VIE SON GRAND POÈME ÉPIQUE "SAVITRI". IL LE QUALIFIAIT DE VERSIFICATION "MANTRIQUE" UN TEXTE CAPABLE DE RENDRE RÉELLE LA VÉRITÉ RÊVÉE. SA FIDÈLE MIRRA ALFASSA SE TIENDRA À SES CÔTÉS TRENTE ANNÉES POUR GÉRER LEURS AFFAIRES TERRESTRES.
ICI À PONDICHÉRY, LES ANGLAIS NE PEUVENT PAS T'ATTEINDRE.
CHASSE TOUT MISÉRABLE DÉSIR, TOUTE IMPUISSANCE, TOUTE PARESSE, QUE PLUS JAMAIS NOUS NE SOYONS PARALYSÉS PAR LA PEUR.
AINSI QUE TU LE VEUX, JE DIRIGE L'ASHRAM ET NOS FIDÈLES.
LA FÉLICITÉ DIVINE N'ATTEINT PAS SI TÔT SA PLÉNITUDE EN NOUS, TOUT NE FINIT PAS POUR NOUS EN UNE VIE.
LES LEGS DE NOS OBLIGÉS NOUS PERMETTENT DE VOIR LOIN.
LA MORT N'EST QUE LE CHANGEMENT DE NOS ROBES POUR ATTENDRE EN HABIT DE NOCE À LA PORTE DE L'ÉTERNEL.

NOUS AVONS PLUS DE 200 DISCIPLES, MAINTENANT.
DANS LE SILENCE DE MINUIT, DANS LA LUMIÈRE DE L'AURORE OU DE MIDI, J'AI ENTENDU CHANTER LA FLÛTE DE L'INFINI, J'AI VU LES AILES-DE-SOLEIL DES SÉRAPHINS.
LES ANGLAIS SONT PARTIS, L'INDE EST ENFIN LIBRE.
DANS LES PROFONDEURS OCCULTES POUSSENT LES RACINES SECRÈTES DE LA NATURE. CHAQUE VISIBLE DISSIMULE SA BASE DANS L'INVISIBLE
QUAND TU NE SERAS PLUS LÀ, TU RESTERAS AVEC NOUS.
Ô TOI QUI DE LA PIERRE ENDORMIE T'ÉLÈVES VERS LE MENTAL, TOURNE-TOI MAINTENANT VERS LES SOMMETS MIRACULEUX ENCORE VIERGES.
QUATRE ANS APRÈS LA DISPARITION DE SRI AUROBINDO, MIRRA ALFASSA AURA UNE RÉVÉLATION : CELLE D'UNE CITÉ UNIVERSELLE OÙ DES MILLIERS D'ÂMES ÉMANCIPÉES VIVANT EN HARMONIE FERONT ADVENIR SUR TERRE LE RÊVE DE SRI AUROBINDO : LE RÈGNE DU SUPRA-HUMAIN.

État du Tamil Nadu,
au nord de Pondichéry,
28 février 1968.

Celle que des milliers de fidèles à travers le monde surnomment la « Douce Mère » – ou plus simplement la « Mère » – se retire quelques instants dans sa chambre à coucher. Mirra Alfassa, quatre-vingt-dix ans, yogi en sari beige, figure spirituelle au sourire bienveillant, va méditer, puis enregistrer le texte le plus important de son étrange carrière. Il s'agit de la Charte d'Auroville : « Auroville » comme le nom de la cité idéale dont elle est l'inspiratrice, une utopie architecturale et sociale en pleine Inde du Sud, prête à sortir de terre ce jour de février 1968.
La voix maintenant chevrotante de la Mère s'élève sur Radio India : *« Auroville n'appartient à personne en particulier. Auroville appartient à toute l'humanité dans son ensemble. Mais pour séjourner à Auroville, il faut être le serviteur volontaire de la Conscience divine. Auroville sera le lieu de l'éducation perpétuelle, du progrès constant, et d'une jeunesse qui ne vieillit point. Auroville veut être le pont entre le passé et l'avenir. Profitant de toutes les découvertes extérieures et intérieures, elle veut hardiment s'élancer vers les réalisations futures. Auroville sera le lieu des recherches matérielles et spirituelles pour donner un corps vivant à une unité humaine concrète. »*
Retransmise sur les ondes, la lecture sert de discours inaugural pour les autorités, qui sont représentées ce jour-là au plus haut niveau – Zakir Hussain, président de la République indienne, est venu sur site écouter religieusement Mirra Alfassa. Des représentants de 124 pays – autant dire le monde entier – ont également fait le déplacement et cinq mille citoyens assistent à l'événement. Une fois la Charte dûment proclamée, les membres de cette belle assemblée planétaire se congratulent sous le soleil brûlant.

Auroville n'appartient à personne en particulier. Auroville appartient à toute l'humanité dans son ensemble. Mais pour séjourner à Auroville, il faut être le serviteur volontaire de la Conscience divine.

Chaque étranger est venu avec une poignée de terre de son sol natal, qui est versée dans une urne de marbre blanc (en forme de lotus), signe de la fraternité universelle berçant le projet. On y ajoute aussi un exemplaire de la « Charte » écrite par Mirra Alfassa elle-même. Tout est ensuite scellé, c'est la première pierre d'une entreprise architecturale ayant par ailleurs reçu la bénédiction de l'Unesco : l'institution internationale éditera bientôt des milliers de brochures résumant et vantant cette « ville de l'aurore ».
En pleine vague des communautés hippies et de la spiritualité indienne, le concept d'une cité universelle capable de tendre vers l'harmonie – l'Unité, dans le langage hindouiste – recueille tous les suffrages. En 1968, année charnière, Auroville n'existe pas encore, mais ses promoteurs lui imaginent déjà une capacité d'accueil de 50 000 âmes pacifistes et à la conscience transformée de l'intérieur. Son drapeau, une fleur de lotus sertie de trois cercles, est déployé devant les délégations internationales. Auroville ne sauvera peut-être pas l'humanité, mais elle élèvera l'âme de ses habitants sous un patronage transcendantal très en vogue.
Les Beatles, idoles de toute la jeunesse mondiale et au-delà, ne pratiquent-ils pas déjà la méditation avec le Maharishi Mahesh Yogi ?
Mirra Alfassa, cette autre guide spirituelle centrale dans l'Inde du Sud de ces années de contre-culture, est un personnage pour le moins énigmatique. Cette native du Caire élevée dans les beaux quartiers parisiens – Blanche est son premier prénom – est la fille d'un banquier juif venu de Turquie. Très jeune, elle vit des expériences « occultes » et entreprend des voyages en Orient, jusqu'au lointain Japon. Mais c'est à Pondichéry, alors sous tutelle française, que son destin bascule. La jeune femme y étudie la philosophie hindouiste et croise une figure importante de la discipline : Sri Aurobindo – Aurobindo Ghose, pour l'état civil –, à la fois leader indépendantiste et maître hindou. Ce gourou s'est réfugié dans le comptoir tricolore pour échapper à la justice anglaise, qui le soupçonne de fomenter des révoltes armées. Loin de l'action directe, le personnage crée à Pondichéry un *ashram*, sorte d'ermitage urbain où il réfléchit avec ses disciples à son véritable sujet de prédilection : l'évolution de l'espèce humaine vers un autre niveau de conscience, voire une autre réalité physique. Un siècle avant les transhumanistes de la Silicon Valley, le mouvement de Sri Aurobindo conceptualise la mutation de l'espèce humaine. Mirra Alfassa devient l'une de ses apôtres, puis sa compagne, enfin une dirigeante charismatique auprès des ashramites, qui commencent à lui donner le surnom de Mère.
Un de leurs mantras a quelque chose d'inquiétant : *« Où que tu sois, pense que la Mère te regarde. »*
Dans les années 1930, Sri Aurobindo passe lui-même dans une dimension supérieure : le gourou s'est réfugié depuis plusieurs années dans son monde intérieur, laissant la direction des affaires terrestres à cette Française étonnamment éveillée, et dont la nationalité est évidemment un atout pour la petite communauté.
Le yogi s'éteint en 1950, alors que l'indépendance de l'Inde a été acquise et que les reliquats de l'Empire français n'en ont plus pour longtemps.
La Douce Mère accompagne ses derniers instants, épaulée par son fils, André[1], qui a rejoint le mouvement.

Bientôt, la nouvelle gourou connaît une

1. Né du mariage avec son premier mari, l'artiste peintre Henri Morisset, en 1897.

« révélation » : une vision, celle d'un « lieu » où une communauté internationale pourrait se consacrer ensemble à la quête de la Vérité ultime tant recherchée par le Maître : celle d'une évolution spirituelle et physique de l'homme devant advenir. Dans la philosophie « intégrale » de Sri Aurobindo, en effet, l'état actuel de l'homme n'est que transitoire, il est appelé à évoluer, il est possible d'accélérer cette évolution. Pour cela il faut créer une communauté urbaine où les énergies conjuguées de ses ressortissants pourraient aider à l'accomplissement de ce miracle. Cette ville, ce sera Auroville.

Nul ne sait alors pourquoi Mirra Alfassa, vers le début des années 1960, choisit un bout de terre désertique balayé par les vents, à peine huit kilomètres au nord de Pondichéry, un espace de 20 kilomètres carrés, sans source d'eau, sans végétation, un désert de poussière rouge, pour donner corps à son rêve de « ville du futur » – non au sens de la technologie, mais plutôt de l'avenir de la conscience humaine. Pour lui donner son nom de baptême, elle s'inspire du mot « aurore » autant que des premières lettres du nom « Aurobindo ». Elle lui donne aussi cette « charte », dont les règles surfent si bien sur la vague des contestations de l'époque et qui constituent une expérimentation sociale extrême – l'argent, la police, la prison, la propriété privée seront totalement abolis à Auroville. L'objectif est d'offrir à ses habitants une niche écologique susceptible de favoriser l'émergence de l'homme de demain, cet être supérieur nommé « homme supra-mental » par feu Sri Aurobindo.
Pour soutenir cette entreprise, une idée nouvelle jaillit : Auroville sera une utopie architecturale, les bâtiments auront pour fonction d'accompagner l'éveil des consciences et des corps.
Pour y parvenir, la Mère dispose à la fin des années 1950 de moyens confortables : l'ashram de Pondichéry est en effet un des plus prospères du sous-continent – pendant que ses 250 disciples recherchent la Vérité intérieure, l'organisation s'enrichit chaque année des legs donnés à leur mort par de nombreux adeptes.
La société Ashram devient propriétaire de nombreux commerces, de terres, de biens immobiliers, et même… de titres boursiers[2]. Il faut quand même trouver des fonds, mais l'époque est justement aux projets architecturaux aussi disruptifs qu'ambitieux – les villes nouvelles de Chandigarh (signée Le Corbusier) ou Brasilia (Oscar Niemeyer) sortent alors de terre.
En 1965, le président indien Sarvepalli Radhakrishnan en personne présente le projet au gouvernement, puis l'année suivante à l'Unesco, où il fait un triomphe. Les sixties, décennie onirique, servent les intérêts des éveillés de Pondichéry.
Les plans d'Auroville sont alors confiés à un architecte parisien, Roger Anger, personnellement choisi par Mirra Alfassa, en vertu de ses visions futuristes, mais aussi de ses liens de parenté avec elle-même – l'épouse de l'architecte, Françoise Morisset, n'est autre que la petite-fille de Mirra Alfassa[3]. Celui-ci conçoit un concept appelé «Galaxie», une vision évidemment totalement décalée par rapport aux constructions classiques. La cité aura la forme d'un « tourbillon galactique » divisé en quatre zones : industrielle, culturelle, résidentielle et internationale.

2. *Auroville. Histoire d'une utopie*, « Affaires sensibles », France Inter, 19 mars 2019.

3. Françoise est la fille d'André Morisset (voir plus haut).

4. Décembre 1966, O.R.T.F.

L'objectif est d'offrir à ses habitants une niche écologique susceptible de favoriser l'émergence de l'homme de demain, cet être supérieur nommé « homme supra-mental » par feu Sri Aurobindo.

En son centre, une dizaine de bâtiments entourent le Matrimandir, ou « Temple de la Mère », un espace doré géant de méditation haut d'une trentaine de mètres, qu'il reste à construire. Dans le quartier résidentiel sont imaginées d'étonnantes « maisons sculptures » ressemblant à autant de termitières futuristes fondues dans la terre rouge. L'ensemble, cerné de temples et jardins divers, forme des cercles parfaits. Roger Anger mouille sa chemise pour en expliquer le concept, dont les fondamentaux restent obscurs au néophyte : *« Auroville est la première ville internationale, elle a un message universel (…), c'est une ville destinée à 50 000 habitants, c'est une ville circulaire, concentrique, c'est une ville, aussi, expérimentale, c'est dans ce sens que ce plan a pu être adopté, puisqu'il est définitivement limité par son extension*[4]*. »*

Le propos est hésitant, car l'architecte le pressent : la construction de la ville sera lente et évoluera au gré des circonstances. De fait, il faudra plusieurs décennies pour parvenir à un début de résultat tangible. La Douce Mère, qui va s'éteindre en 1973, ne verra en fait jamais sa cité supra-mentale achevée.

Un des premiers bâtiments à sortir de l'enclave perdue est une école surnommée « Last School ». Au début des années 1970, une quarantaine d'enfants y apprennent le français, l'anglais ou le tamoul. Pour le reste, l'éducation y est totalement libre : les « Aurovilliens » peuvent enseigner ce que bon leur semble à leur progéniture. Ici, il n'y a ni programme, ni barrière, tout est à construire, à inventer. Pour le temps qu'il lui reste, c'est toutefois Douce Mère qui décide de tout : les travaux, les enseignements, les financements, l'organisation de la petite colonie hindouiste. Tout depuis sa chambre du deuxième étage de son ashram… car elle n'a jamais quitté Pondichéry, encore moins habité Auroville. Chaque jour, ses gardiens et assistants recueillent ses volontés, ses jugements, qui sont communiqués aux colons, à huit kilomètres de là. Quatre fois l'an, les pèlerins peuvent la voir, ni plus ni moins. Au moins est-elle garante de l'idéal commun de fraternité et d'élévation qui anime les nouveaux aspirants à la vie aurovillienne.
Car quand la vieille dame quitte son enveloppe charnelle, le 17 novembre 1973, les dissensions apparaissent immédiatement autour de la jeune colonie. D'un côté, les héritiers de l'ashram de Pondichéry, qui veulent garder la haute main sur les finances d'Auroville, au nom des pratiques perpétrées par la Douce Mère.

La ville est maintenant au centre de grandes étendues de bambous, d'eucalyptus, d'acacias, de santals, de margousiers et autres buissons épineux. Sans l'avoir prémédité au départ, Auroville est devenue une agglomération « écolo ».

De l'autre, les colons du village utopique, qui désirent accélérer les travaux et s'émanciper de cette tutelle. Mirra Alfassa n'a évidemment laissé ni testament, ni instruction. Des heurts éclatent, ils durent des années ; les autorités finissent par intervenir, les tribunaux sont sollicités. L'Homme Nouveau ne pèse pas encore bien lourd face aux basses considérations matérielles des premiers colons d'Auroville.

Au début des années 1980, les idéalistes de la cité nouvelle remportent toutefois une première victoire juridique auprès de la justice indienne : Auroville peut mener son projet indépendamment de l'ashram de Pondichéry et de son émanation « capitaliste » la Shri Aurobindo Society. Mieux, les autorités indiennes, fort soutien de l'utopie dès le départ, offrent au village expérimental un statut unique au monde[5] : une fondation gérera dorénavant le petit territoire, qui possédera son propre visa, en lien étroit avec le gouvernement (qui délègue un représentant permanent sur place) ; en outre, les Aurovilliens sont exemptés d'impôt, ce qui soulage ces huit cents colons, bien trop peu nombreux pour assurer leur autonomie, ne serait-ce qu'alimentaire.

En effet, vingt ans après la pose de la première pierre, la ville rêvée par Mirra Alfassa semble au point mort : le projet architectural n'a guère avancé (à l'exception des maisons-termitières de Roger Anger, la plupart des bâtiments ne sont pas achevés) ; le peuplement des lieux avance à très faible allure (moins d'un millier d'habitants à la fin des années 1980) ; sans compter que ce « kibboutz » pour Blancs aisés ne fait pas l'unanimité dans la région (des paysans et médias indiens qualifient rapidement le projet de « néo-colonialiste »).
Les habitants d'Auroville avancent toujours, certes, avec la foi des convertis, mais la situation financière de la cité reste précaire, car même ici rien ne peut fonctionner sans argent. Les aspirants à cette vie idéale doivent d'ailleurs toujours subir une épreuve dont les modalités n'ont pas changé depuis la fin des années 1960 : une année test de probation où ils doivent

s'acquitter de tout (nourriture, logement, loisir) et travailler gratuitement pour la communauté avant de recevoir leur précieux « visa ». Ce statut d'Aurovillien leur permet alors de payer un usufruit pour se loger – sur une villa d'architecte ou une simple cabane –, mais pas question pour autant d'en devenir propriétaire (la propriété privée restant prohibée). Les nouveaux citoyens peuvent alors obtenir un emploi dans une des multiples « unités de travail » de la ville (agriculture, artisanat, reboisement, éducation, santé, tourisme, etc.). Ils en tirent une sorte de salaire minimal (appelé « maintenance »), une somme des plus modestes (autour d'une centaine d'euros[6]). Certes, à Auroville, nourriture, santé, loisirs et école sont 100 % gratuits, mais pour financer tous les extras (voyages, biens et équipements, etc.), il faut compléter avec des petits boulots qui se font souvent à « Pondy », comme tout le monde surnomme l'ancien comptoir français[7]. L'argent aurait-il commencé à saper les fondations d'Auroville ?

En février 2018, les célébrations données à l'occasion du cinquantenaire de la cité expérimentale sont l'occasion de dresser un bilan sur cet étonnant projet spirituel et architectural à vocation universaliste. Premier constat : malgré les aléas, malgré les impasses, le dessein d'Auroville brille toujours au firmament des expériences sociales ayant subi l'épreuve la plus redoutable : celle du temps passé. De fait, malgré toutes les critiques, la cité rêvée par Mirra Alfassa conserve les traits distinctifs de l'utopie, ce qui en fait une rareté au XXIe siècle : ambition de dépassement de la nature humaine, moteur mobilisateur d'une spiritualité active, programme social inventant ses propres règles, etc.[8]. Auroville est une expérience qui ne s'est pas effondrée sur elle-même, ce qui en fait un cas assez rare sur le chemin périlleux des utopies réelles.
Certes, la ville expérimentale reste un ouvrage sans fin – il a fallu pas moins de trente-sept années pour achever le Matrimandir, ce « Temple de la Mère » qui est le point central de l'échafaudage imaginé par Roger Anger. En outre, le développement anarchique de la cité a fini d'enterrer le projet « Galaxie » de l'architecte français – les lieux accueillent maintenant une moyenne de trois à quatre mille résidents plus ou moins permanents[9]. Bien sûr, aucun des hommes nouveaux conceptualisés par Sri Aurobindo n'a émergé de la latérite locale, cette terre rougeâtre caractéristique des lieux. Mais les tenaces Aurovilliens, longtemps soutenus avec bienveillance par les autorités indiennes, peuvent se prévaloir de quelques réussites. La première, la plus inattendue, résonne d'un écho très positif en notre époque d'angoisse au changement climatique. Il s'agit de la reforestation des environs : autrefois cernée par le désert et l'unique essence banian (un arbre sacré en Inde), la ville est maintenant au centre de grandes étendues de bambous, d'eucalyptus, d'acacias, de santals, de margousiers et autres buissons épineux. Sans l'avoir prémédité au départ, Auroville est devenue une agglomération « écolo ». C'est son autre succès. Depuis deux décennies, des instituts de recherche travaillent sur les matériaux à faible impact et sur l'architecture végétale, notamment en bambou.

5. Auroville Fundation Act, 1988.

6. Aujourd'hui à peu près le double.

7. Depuis 1962 et la rétrocession définitive des territoires français à l'Inde.

8. « Auroville, archétype ou antonyme d'utopie ? », Lionel Obadia, *Diogène*, n° 273 - 274 (2021).

9. Selon un recensement de janvier 2021, Auroville compte 3 734 résidents permanents.

10. « Inde : 50 ans après sa fondation, qu'est devenue la cité utopique d'Auroville ? », Pauline Fricot, *Géo*, 8 juin 2021.

Le « Centre pour les visiteurs », qui accueille les touristes du monde entier, a d'ailleurs été bâti en boues compressées (avec un minimum de ciment), un procédé traditionnel local[10]. Quant à la « Solar kitchen », la cantine collective des habitants, elle distribue gratuitement aux résidents mille repas par jour grâce à son immense coupole solaire, qui alimente en électricité les fours à vapeur des cuisines. Bien sûr, le temps est loin où Tamouls et Occidentaux dormaient côte à côte dans les huttes de chantier d'Auroville. Aujourd'hui, le personnel local non résident est payé un salaire minimum et les riches indiens, français ou allemands – formant l'essentiel des « citoyens » – préfèrent vendre des nuitées chez l'habitant ou des massages ayurvédiques aux visiteurs. Mais quelque part, ici, l'utopie fait de la résistance.

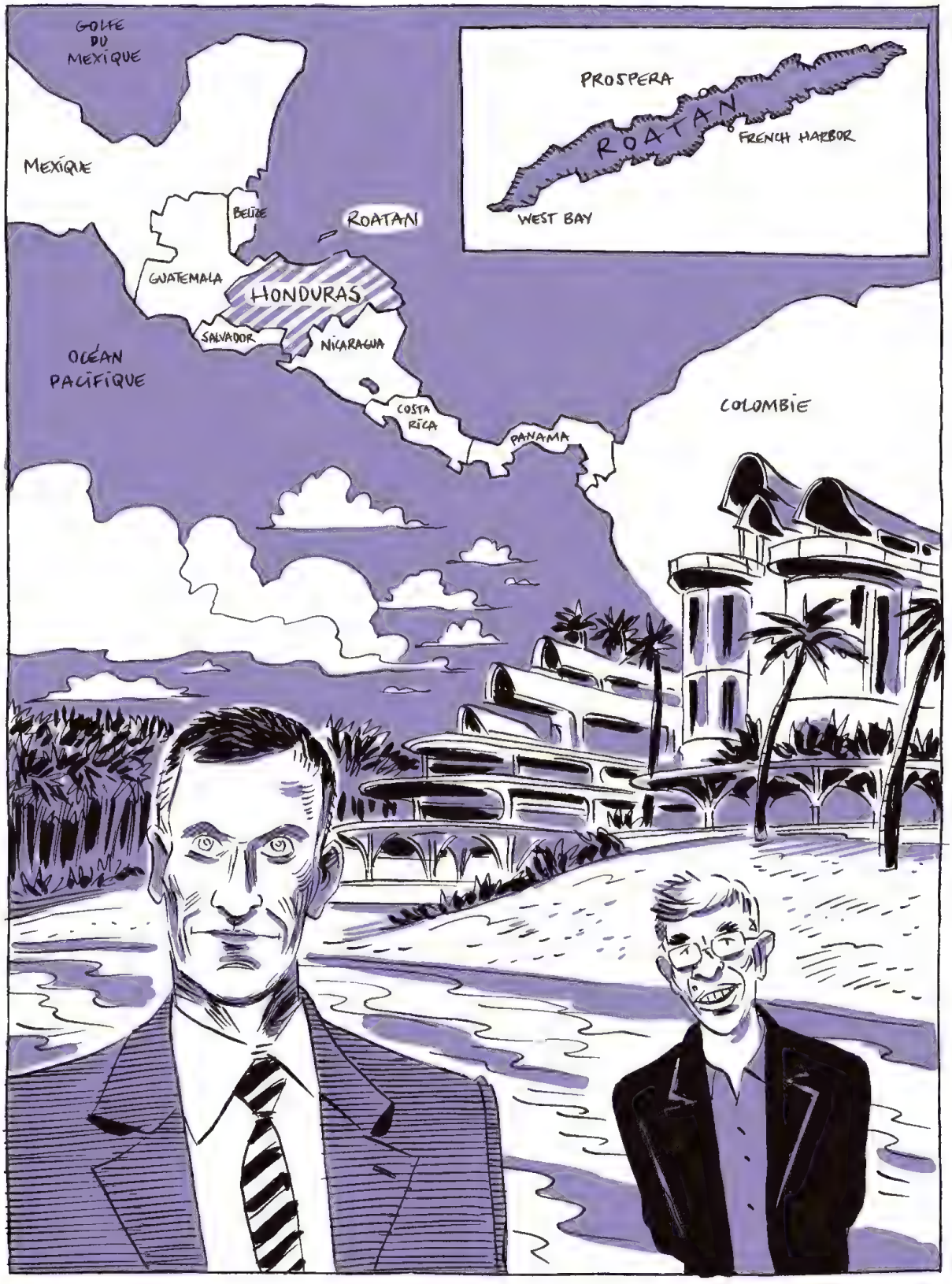
Du moins jusqu'à ce que les nationalistes indiens au pouvoir commencent à s'intéresser au cas de l'étrange cité. Fin 2023, le gouvernement fédéral dirigé par le Premier ministre Narendra Modi a nommé une nouvelle secrétaire pour codiriger la fondation historique d'Auroville. Ses premières décisions – destruction de bâtiments publics, coupe de nombreux arbres pour construire une nouvelle route desservant la cité – ont divisé les Aurovilliens. La plupart s'opposent à ce qui est un projet affiché de peuplement accéléré de la ville, comme pour renouer avec son objectif initial de « 50 000 habitants ». Entre bulldozers, recours administratifs et chantage au visa pour les Aurovilliens un peu trop récalcitrants, il semblerait que l'actualité la plus récente ait rattrapé l'utopie.

Les nationalistes indiens au pouvoir commencent à s'intéresser au cas de l'étrange cité.

Prospera

L'enclave libertarienne dévoyée de Peter Thiel

« Il existe des dizaines de projets de "villes libres" dans le monde, toutes portées par des entrepreneurs internationaux soucieux d'échapper aux contraintes commerciales étatiques. »


GOLFE DU MEXIQUE
MEXIQUE
BELIZE
ROATAN
GUATEMALA
HONDURAS
SALVADOR
NICARAGUA
COSTA RICA
PANAMA
OCÉAN PACIFIQUE
COLOMBIE
PROSPERA
ROATAN
FRENCH HARBOR
WEST BAY

L'INVESTISSEUR PETER THIEL, 57 ANS, EST UN DES MILLIARDAIRES DE LA SILICON VALLEY LES PLUS INFLUENTS. IL A PARTICIPÉ À LA CRÉATION DE MULTINATIONALES COMME PAYPAL OU FACEBOOK. CET AMÉRICAIN D'ORIGINE ALLEMANDE EST UN FERVENT DÉFENSEUR DU COURANT POLITIQUE LIBERTARIEN, QUI MILITE POUR LA LIBERTÉ TOTALE DES INDIVIDUS ET CONTRE LES RÈGLES IMPOSÉES PAR LES ÉTATS.
NOUS NE VIVONS PAS EN DÉMOCRATIE, LES GOUVERNEMENTS ÉLUS NE REPRÉSENTENT PAS VRAIMENT LE PEUPLE. LA PLUPART DES DÉCISIONS SONT PRISES PAR DES BUREAUCRATIES COMPLIQUÉES, NON ÉLUES, PARCE QUE LES QUESTIONS DE NOTRE TEMPS SONT DE PLUS EN PLUS COMPLIQUÉES.
IL FAUDRAIT MOINS DE RÉGULATION. DES RÈGLES QU'ON ESSAIERAIT UN TEMPS, MAIS AVEC UNE DATE D'EXPIRATION AUTOMATIQUE POUR QU'ELLES NE RESTENT PAS EN PLACE INDÉFINIMENT SI ELLES SONT MAUVAISES. LES ÉTATS ABUSENT DE LEURS POUVOIRS, NOTAMMENT POLICIERS.
VOILÀ POURQUOI IL EST INTÉRESSANT DE RÉFLÉCHIR À LA MANIÈRE DE BÂTIR UN NOUVEAU PAYS À PARTIR DE ZÉRO. DES COMMUNAUTÉS OFF-SHORE, DES MICRO-NATIONS EN PLEIN OCÉAN FONCTIONNERAIENT SANS DOUTE DE MANIÈRE TRÈS DIFFÉRENTE CAR ELLES SERAIENT BASÉES SUR LA TECHNOLOGIE.

LE MIRACLE DE LA TECHNOLOGIE, C'EST QU'ELLE PERMET DE FAIRE PLUS AVEC MOINS. SI GRÂCE À LA SCIENCE DES DONNÉES, ON A DAVANTAGE DE SÉCURITÉ, ALORS ON PEUT MIEUX RESPECTER LES LIBERTÉS CIVILES. CELA PERMET DE NE PAS RESTER ASSIS À REGARDER SE DÉROULER LE FILM DE L'AVENIR.
AINSI NOUS POURRONS RÉALISER LES RÊVES DES ANNÉES 50 ET 60 : TRANSPORT, SANTÉ BIOTECH, ÉNERGIE PROPRE, VOYAGE SPATIAL, CITÉS SOUS-MARINES. ALORS QUE L'INNOVATION DES QUARANTE DERNIÈRES ANNÉES S'EST CANTONNÉE À DES DOMAINES ÉTROITS : MICRO-ORDINATEUR, INTERNET, LOGICIEL, MOBILE.
DANS LES MICRO-NATIONS TECHNOLOGIQUES, NOUS POURRONS AUSSI LIBREMENT NOUS ATTAQUER AUX DERNIÈRES FRONTIÈRES DE LA SCIENCE : VAINCRE LES MALADIES, LA VIEILLESSE, LA MORT. L'HOMME QUI VIVRA MILLE ANS EST PEUT-ÊTRE DÉJÀ NÉ. MAIS VIVRA-T-IL VRAIMENT LIBRE DANS NOS CITÉS ACTUELLES ?
À LA FIN DES ANNÉES 2010, AVEC UN GROUPE DE FINANCIERS ÉPOUSANT LES MÊMES IDÉES, PETER THIEL PARTICIPE AU FINANCEMENT D'UNE DES PREMIÈRES VILLES PRIVÉES AU XXIe SIÈCLE : PROSPERA. CE PROJET DE MÉGALOPOLE POSSÉDANT SON PROPRE MODE D'ADMINISTRATION AUTONOME EST RÉCEMMENT SORTI DE TERRE SUR UNE ÎLE AU LARGE DU HONDURAS.

Île de Roatán,
golfe du Honduras,
été 2024.

Crawfish Rock est un village des Caraïbes aux apparences paradisiaques comme il en existe des milliers d'autres dans la région. Nous sommes sur la petite île de Roatàn, au large des côtes du Honduras, en Amérique centrale. Ici, les amandiers, les manguiers et les cannes à sucre, parfois cultivés, souvent revenus à l'état sauvage, bordent des plages à l'eau cristalline où pullulent les crabes et les mérous. Les quelques centaines d'habitants des lieux sont malgré tout très pauvres – la moitié de la population hondurienne vit avec moins de sept dollars par jour. Ce sont des descendants d'esclaves noirs qui parlent un créole d'anglais appelé « anglais des îles » (ou « anglais des Caraïbes »). Depuis leurs maisons de bois sur pilotis aux couleurs pastel défraîchies, ils affrontent régulièrement des pluies torrentielles et vivent de peu : essentiellement du tourisme, de la pêche, un zeste d'artisanat. De quoi survivre dignement, disent les habitants de ce hameau de la côte nord de l'île[1], tout comme leurs voisins de Coxen Hole, French Harbor ou West Bay, même si leur pays est un des plus criminogènes, des plus corrompus et des plus sous-développés du monde. Non, ce qui inquiète vraiment ces citoyens du Honduras, c'est ce qui se passe à quelques centaines de mètres seulement de chez eux, au bout de plusieurs chemins de terre qui ne servaient jusqu'ici qu'à convoyer un peu de poisson ou rendre visite à la famille. Depuis plusieurs mois, des équipes d'ouvriers spécialisés terminent les travaux d'aménagement d'une étrange tour blanche ultra-moderne de quatorze étages. Avec ses terrasses larges comme des pontons et ses balcons entourant le building à 360°, celle-ci a des airs de paquebot de croisière. Elle a été élevée au sommet d'une colline boisée proche dont les arbres ont été arrachés pour mener à bien le projet. Il s'agit d'une des premières pièces d'un puzzle résidentiel de charme, commercialisé par le promoteur Duna's Residence[2]. Une centaine de magnifiques appartements avec vue sur la baie de Saint John's y sont proposés pour 100 000 dollars U.S. (prix de départ), ainsi que des espaces de *coworking*, de commerce, de restauration, de sport. Un embryon de « centre-ville » dont d'autres bâtiments ont été érigés non loin depuis quelque temps avec des propositions beaucoup plus concrètes, et qui tranchent singulièrement avec les réalités économiques locales. Un « centre bitcoin »

1. « A Lawsuit from Backers of a Start-Up City Could Bankrup Honduras », Nicholas Kusnetz & Katie Surma, *Wired*, 28 septembre 2024.

2. Joint-venture entre Honduras Prospera Inc. et le groupe de promotion immobilière Apolo.

3. e.g. Pristine Regenerative Nexus, basé à Fort Lauderdale.

4. *Wired*, article cité.

5. Extrait de la brochure en ligne Nexus (www.pristineregenerativenexus.com/for-patients).

a ainsi été ouvert sur une crête proche, où est organisée la promotion de la cryptomonnaie la plus réputée (et la plus controversée) au monde. D'autres projets en cours semblent tout droit sortis d'un film d'anticipation, tel celui de la clinique Nexus, porté par un groupe privé de Floride[3] dans le hameau voisin de Pristine. Un établissement qui vend des « voyages bien-être transformateurs pour les patients » à coups de thérapies géniques, « implantations sous-cutanées » et « améliorations cybernétiques », protocoles promettant une nouvelle jeunesse cellulaire qui fera reculer la vieillesse, la maladie, la mort. Ses publicités ne cachent en rien le caractère « transhumain » du séjour : « *Nous aidons les gens à devenir des cyborgs auto-souverains*[4]. » Sans oublier de préciser que l'île ne serait pas concernée par la réputation épouvantable du Honduras en matière de sécurité, et que donc les clients-patients bénéficieront d'un climat enchanteur :

Le plus étrange est qu'aucun permis de construire n'a jamais été accordé par les autorités honduriennes (locales ou nationales).

« *L'île est en fait beaucoup plus sûre que le Honduras continental et semble infiniment plus sûre que les États-Unis. De plus, il n'y a aucune preuve d'activité de gang ou de violence significative sur l'île*[5]. »

Deux compagnies de biotechnologie sont déjà installées entre piscine et bureaux avec bardage de bois sur ce même site de Pristine. Elles proposent des prestations similaires de « médecine régénérative » pour transhumanistes en quête de dépassement de leur enveloppe physique. Comme Minicircle, une firme qui propose dans ses locaux une injection de follistatine, une protéine supposée lutter contre le vieillissement (il faudrait compter 25.000 dollars la dose). Ces essais de thérapies géniques sont totalement interdits n'importe où ailleurs dans le monde, mais manifestement pas ici…

Depuis plusieurs mois, des équipes d'ouvriers spécialisés terminent les travaux d'aménagement d'une étrange tour blanche ultra-moderne de quatorze étages.

Décidément, il s'en passe de drôles de choses sur cette petite île des Caraïbes. Le plus étrange est qu'aucun permis de construire n'a jamais été accordé par les autorités honduriennes (locales ou nationales) aux promoteurs venus avec leurs pelleteuses. Les habitants de Crawfish Rock et des alentours connaissent aujourd'hui les dessous de l'affaire : par le passé, dans une relative discrétion, les anciennes autorités de Tegucigalpa (capitale du Honduras) avaient « vendu » la souveraineté d'une petite enclave de l'île à une société internationale privée : Prospera. Celle-ci est finalement arrivée ici, au nord du pays, juste avant la crise du covid, mais avec des objectifs allant bien au-delà d'une simple implantation commercialo-touristique, comme celles auxquelles les habitants sont habitués. En réalité, Honduras Prospera Inc. (H.P.I., son nom officiel, dont les activités sont basées dans des paradis fiscaux[6]) est l'opérateur d'une sorte de zone économique spéciale d'un nouveau genre, concédée par le Honduras sous l'appellation officielle de Z.E.D.E., acronyme espagnol de « Zone d'emploi et de développement économique[7] ». Son objectif est tout simplement de créer une cité libre pratiquement indépendante de son pays d'accueil en termes de règles et de droit. Le règlement intérieur de l'enclave est édicté par l'entreprise, et s'applique à ses clients, qui sont aussi ses habitants. En toute logique, c'est Honduras Prospera qui se substitue aux autorités officielles et délivre ses propres… permis de construire – cela tombe bien : normalement, sur Roatán, les immeubles font sept étages de hauteur maximum ! En somme, Prospera est une incongruité souveraine sur le territoire hondurien avec l'assentiment de celui-ci.

Pour une somme relativement modeste (un gros millier de dollars), n'importe qui peut candidater pour avoir le privilège de signer une sorte de « contrat social » pompeusement nommé *The Agreement of Coexistence* (« accord de coexistence »), document qui fera de lui un « résident permanent » de cette Sparte des temps modernes.

Il existe des dizaines de projets de « villes libres » dans le monde, toutes portées par des entrepreneurs internationaux soucieux d'échapper aux contraintes commerciales étatiques et d'imposer leurs propres règles, la première étant qu'il y en ait le moins possible. Prospera est incontestablement une des plus avancées de ces « business-utopies » où les start-up et les millionnaires sont évidemment rois.

Aujourd'hui, deux centaines d'entreprises se seraient installées – la plupart virtuellement – sur le petit territoire concédé (qui ne fait pour l'instant que 58 acres, soit la taille d'un terrain de golf[8]).
À terme, l'objectif de Prospera est de grandir encore pour constituer un réseau de hubs (plateformes d'échange commercial) à partir de plusieurs terrains honduriens interconnectés, sans forcément être contigus. Sur l'embryon actuel, occupé depuis six ans à peine, la promesse s'adresse d'abord aux entrepreneurs de toute la planète, comme le clame ses éléments de langage officiel : « *Bénéficiez d'une création d'entreprise efficace avec Prospera, où vous pouvez créer votre entité en ligne en moins d'une journée, bénéficier d'un régime fiscal favorable et d'un système réglementaire flexible. Notre plateforme de gouvernance électronique vous permet de gérer tous les aspects de votre entreprise rapidement et numériquement, afin que vous puissiez vous concentrer sur ce qui compte vraiment, à savoir développer votre entreprise*[9]. »
Cependant, l'étrange principauté ambitionne d'aller beaucoup plus loin et de recruter… des citoyens militants, c'est-à-dire des C.S.P.+ adhérant au concept d'un État neuf aux habitants triés sur le volet. Et rassemblés ici bien sûr pour faire un maximum d'argent en exploitant toutes les possibilités du commerce international avec le moins de barrières possible. Pour une somme relativement modeste (un gros millier de dollars), n'importe qui peut candidater pour avoir le privilège de signer une sorte de « contrat social » pompeusement nommé *The Agreement of Coexistence* (« accord de coexistence »), document qui fera de lui un « résident permanent » de cette Sparte des temps modernes. Il y en aurait pour l'instant un peu plus de deux mille, qui visitent le site de manière temporaire, en attendant que la construction de la ville soit avancée. Les conditions pour être accepté sont multiples : il existe toute une liste de critères (revenus, profils, motivations, etc.) dont le plus important est de ne pas être originaire d'un des dix-huit pays[10] – généralement listés comme ennemis des États-Unis – dont les ressortissants ne sont pas les bienvenus à Prospera.
Dans quelque temps, les futurs citoyens de Prospera (qui espère en compter 10 000) pourront légalement acheter un terrain ou un logement modulaire écoresponsable, en cours de conception par le fameux cabinet d'architectes Zaha Hadid (Opéra de Canton).
Faire du business en payant les impôts les plus bas du monde, avec vue sur le sable blanc de la baie, voilà la promesse faite par la néo-cité.
Une nation d'entrepreneurs installés au soleil dans une sorte de base ultra-moderne, c'est la réalité qui rejoint la fiction !

Nous n'en sommes pas là, car le développement de Prospera s'avère relativement lent, ses principaux soutiens, au départ très discrets, étant loin de faire l'unanimité. Cette utopie néo-capitaliste est en effet sous-tendue par une idéologie sulfureuse, directement issue de cercles influents des milieux tech de la Silicon Valley américaine : les mouvements libertariens. Officiellement, Honduras Prospera Inc. est dirigé par un simple self-made-man originaire du Venezuela voisin, Erik Brimen, qui en est le PDG.

6. L'État américain du Delaware pour la raison sociale, les îles Caïmans pour sa trésorerie (via la société Trident Trust Company L.T.D.).

7. « Zona de empleo y de desarollo economico ».

8. Exactement 2 347 m².

9. Extrait de la brochure en ligne : « Prospera, a place to build business, community, innovation » (www.prospera.co).

10. Chine, Russie, Afghanistan, Venezuela, Corée du Nord, Nicaragua, Yémen, etc.

Il est le fondateur d'une grosse société d'investissements à objectifs sociaux (NEWay, qui est aussi la maison-mère de Prospera Inc.) promouvant le développement économique en Amérique latine (son slogan : « Investir pour réduire la pauvreté de manière rentable »). Le C.V. de son bras droit, le Guatémaltèque Gabriel Delgado Ayau, directeur du développement de Prospera (et son co-fondateur), n'est pas beaucoup plus subversif : ce serial-entrepreneur sud-américain a créé quinze sociétés au cours de sa carrière (télécommunications et cryptomonnaies), promouvant la libre-entreprise et le dépassement de soi – il est très actif sur les sites d'ultra-trails.

Pourtant, les principaux financements et inspirateurs de l'utopie H.P.I. sont beaucoup plus complexes : ils proviennent d'un puissant fonds libertarien nommé Promonos, qui promeut des « villes à charte » (possédant leurs propres législations) à travers toute la planète.

Pour Promonos, l'« obsolescence », la « corruption » ou les « dysfonctionnements » des institutions traditionnelles sont le ver dans le fruit du capitalisme contemporain.

La solution consiste à les dépasser pour créer ex nihilo les cités prospères du futur proche :

« Chez Promonos, nous nous inspirons de l'expérience de la Silicon Valley pour inventer de nouveaux modèles de développements urbains où la ville elle-même devient un produit[11-12]. »

Outre Prospera, Promonos investit donc ses fonds dans toute une série de projets de cités « hybrides » à travers le monde : Praxis (première e-nation en réseau, une sorte d'État en ligne), Itana (un quartier numérique à Lagos, Nigeria, destiné aux startupeurs africains) ou encore Metropolis (un hub des Palaos, aux Philippines, offrant la résidence permanente immédiate aux entrepreneurs du monde entier).

Ces néo-cités proposent une offre alternative, à la fois en matière de création d'entreprise et de citoyenneté. Elles ambitionnent de se substituer aux gouvernements au nom de l'efficacité économique, mais surtout d'une certaine vision du futur, qui peut paraître au néophyte aussi onirique qu'orientée politiquement :

« Notre objectif est de restaurer la civilisation occidentale et de poursuivre notre destinée ultime de vie parmi les étoiles[13]. »

À Prospera comme ailleurs, on verra le règne des créateurs d'entreprises considérés comme une élite parmi les êtres humains, une néo-oligarchie de préférence américaine. Voilà pourquoi le conseil d'administration

À Prospera comme ailleurs, on verra le règne des créateurs d'entreprises, considérés comme une élite parmi les êtres humains, une néo-oligarchie de préférence américaine.

11. C'est nous qui soulignons.

12. Site promotionnel de Promonos (www.promonos.vc).

13. Extrait du texte de présentation du site Praxis (www.praxisnation.com/#about).

Les conditions pour être accepté sont multiples : il existe toute une liste de critères (revenus, profils, motivations, etc.) dont le plus important est de ne pas être originaire d'un des dix-huit pays – généralement listés comme ennemis des États-Unis – dont les ressortissants ne sont pas les bienvenus à Prospera.

Malgré tout, l'utopie contemporaine Prospera semble avoir du plomb dans l'aile. Dès le début de ses activités.

de Promonos est un repaire de libertariens, cette frange extrémiste de néolibéraux décidés à faire advenir le règne des firmes économiques sur terre en lieu et place des institutions politiques – les super-multinationales présentes dans les blockbusters *Alien* ou *Terminator* sont directement inspirées de ce rêve libertarien né dans les années de forte croissance. Ainsi, le premier nom qui frappe l'esprit est celui de Patri Friedman, dont le grand-père n'est autre que l'influent économiste Milton Friedman, le père historique du néolibéralisme. Son petit-fils s'est fait connaître en tant que promoteur d'un vaste projet mondial de colonisation des eaux internationales où des enclaves capitalistes assureraient elles-mêmes leur développement et leur sécurité en toute indépendance[14]. Il a créé Promonos Capital avec des associés aux profils ultra-libéraux bien connus, comme le magnat des crypto-monnaies Balaji Srinivasan ou le capital-risqueur Ravikant Naval. Pour ces entrepreneurs militants, le projet Prospera est central, car il s'agit de la première entité réellement *libérée* de l'emprise étatique grâce à son histoire particulière. Toutefois Promonos Capital possède lui-même ses propres mécènes, qui tirent les ficelles sans vraiment se cacher, surtout à une époque où leur meilleur allié, le deux fois élu président Donald Trump, vient de refaire son entrée à la Maison-Blanche.

Parmi ces soutiens, plusieurs générations de poids lourds, comme un certain Marc Andreessen, figure historique de la Silicon Valley (fondateur de Mosaic, premier navigateur web) ou encore le jeune Sam Altman, créateur d'Open-AI (ChatGPT), dont les talents ne l'empêchent pas de verser dans le survivalisme. Mais le personnage le plus important dans cette affaire est incontestablement le milliardaire Peter Thiel, célèbre pour avoir fait deux fois fortune, d'abord avec Paypal (qu'il a cofondé), ensuite avec FaceBook (dont il fut un des premiers investisseurs). Le profil de ce serial-investisseur pourrait inspirer des scénaristes de Hollywood : yeux bleus de glace hérités de ses origines allemandes, militant acharné du libertarianisme, soutien des politiques les plus à droite des États-Unis (il a été conseiller de Trump à la Maison-Blanche), adversaire assumé du multiculturalisme (et de la diversité), mécènes des recherches transhumanistes les plus farfelues (ou les plus dangereuses), homosexuel affirmé, il est également propriétaire d'un refuge sécurisé construit à grands frais en Nouvelle-Zélande.

Son lien avec Prospera est évident : depuis trois décennies, Thiel défend l'idée de zones économiques néo-souveraines où les entités étatiques seraient remplacées par des conseils

14. Seasteading Institute.

15. « Peter Thiel, le techno-prophète accueilli comme une rock-star en France », Dominique Nora, *Le Nouvel Observateur*, 28 février 2014.

16. *Ibid.*

17. « Prospera, une étrange enclave libertarienne totalement privée au Honduras », Angeline Montoya et Vincent Nouvet, *Le Monde*, 18 août 2024.

d'administration. Il fut un des premiers soutiens de Patri Friedman pour ses colonies océaniques et a donné des millions de dollars à Promonos, où siège un de ses fidèles (Michael Gibson, ancien vice-président de sa fondation).
Le milliardaire poursuit un rêve, dont l'enjeu est le futur proche de l'humanité, et il juge qu'aucune législation n'est en droit de lui faire obstacle :
« (…) l'innovation des quarante dernières années s'est trop cantonnée à un domaine étroit : micro-ordinateur, internet, logiciel, mobile. Mais rien de vraiment neuf sur le hardware, le transport, la santé, la biotech, l'énergie propre et bon marché, le voyage spatial, les cités sous-marines… Tous ces rêves que l'on avait dans les années 50 et 60[15]. »
Dans un bel ensemble, Thiel et les libertariens dénoncent un très contre-intuitif ralentissement technologique, qui minerait le génie intrinsèque humain :
« Les signes (en) sont multiples. Le sens même du mot a beaucoup changé : il y a 60 ans, quand on parlait de la technologie, cela comprenait les fusées, le Concorde, la révolution verte en agriculture… Aujourd'hui, le mot fait surtout référence aux ordinateurs. Les macro-économistes parlent de stagnation séculaire. Les gens pensent que leurs enfants vivront moins bien qu'eux. D'ailleurs, cela se reflète même dans notre vocabulaire, quand on parle de nos nations comme des "pays développés", comme s'il n'y avait plus rien à inventer, plus de secret à percer ![16] »
En 2025, ce courant idéologique paraît plus armé que jamais avec un certain Elon Musk, le plus riche des milliardaires de la tech, lui aussi converti à ces idées qu'il porte maintenant à la Maison-Blanche auprès de son mentor Trump. Grâce au soutien de Promonos et du gourou Peter Thiel, Prospera aurait engrangé une centaine de millions de dollars en quelques années pour assurer son décollage[17]. L'utopie libertarienne bénéficie aussi de la bénédiction du discret réseau international Atlas Network, galaxie néo-capitaliste aux contours indécelables, dont les acteurs financent des figures ultra-libérales de la politique ou des affaires, comme le très agité nouveau président argentin Javier Milei.

Malgré tout, l'utopie contemporaine Prospera semble avoir du plomb dans l'aile. Dès le début de ses activités récentes, l'enclave s'est trouvée au centre d'un imbroglio juridique qui l'oppose aux nouvelles autorités du Honduras, sans parler de l'opposition de plus en plus manifeste des habitants de Roatán. Depuis 2023, une quinzaine de plaintes ont été déposées contre l'État hondurien par Prospera Inc. et ses filiales auprès d'une instance internationale peu connue de règlement des conflits commerciaux entre opérateurs privés et acteurs publics (il s'agit du Investor-State Dispute Settlement, ou I.S.D.S.[18]). Les montants collectifs exigés sont colossaux : 12,3 milliards de dollars, soit deux fois la totalité des investissements en services publics du pays[19], que le Honduras ne peut évidemment pas payer. Prospera et ses alliés ont délibérément mis une pression d'enfer sur Tegucigalpa, car le nouveau gouvernement élu en 2021[20] a décidé d'abroger unilatéralement la loi sur les Z.E.D.E.[21], rendant caduque l'existence de Prospera, et surtout obérant son avenir.

18. « Règlement des différends entre investisseurs et États » (R.D.I.E.), mécanisme destiné à protéger les investissements internationaux sur le long terme.

19. *Wired*, article cité.

20. Celui de Xiomara Castro, épouse de l'ancien président Manuel Zelaya (2006 - 2010).

21. En avril 2022.

La situation constitue en effet un repoussoir pour son projet d'attirer des entreprises et des néo-citoyens du monde entier.
Le problème est que, originellement, l'idée de ces « zones franches » avec « villes à charte » avait séduit la dictature hondurienne des années 2010[22], isolée et désespérément en recherche de dollars pour assurer sa survie politique. Le concept (*charters cities*) avait alors été développé par un grand économiste nobélisé : Paul Romer, qui s'inspirait de l'étude de la réussite de mégalopoles capitalistiques comme Hong Kong, Singapour ou Shenzhen. Un accord ferme sur « cinquante ans » avait donc été signé en 2013 entre le Honduras et Prospera Inc. Cette durée, les plaignants demandent aujourd'hui au tribunal I.S.D.S. de la confirmer, ce qui leur permettra de poursuivre leur développement sur Roatán où, début 2025, la situation restait bloquée.
D'un côté, des « rencontres de résistances » mobilisent maintenant habitants de l'île et militants du monde entier. Ils demandent des comptes sur l'expropriation des terres honduriennes, ainsi que l'empreinte écologique locale de Prospera.
De l'autre, les résidents de la « cité libre », qui continuent à accueillir des forums sur l'allongement de la vie et servent des cocktails à leurs membres tous les samedis soir.
Les idéologues libertariens, malgré les dérèglements du monde, continuent à croire en leur dogme : l'entrepreneuse sénégalaise Magatte Wade a annoncé en 2024 un accord avec NeWay Capital (maison-mère de Prospera) pour créer bientôt… Prospera Africa[23].

Les idéologues libertariens, malgré les dérèglements du monde, continuent à croire en leur dogme : l'entrepreneuse sénégalaise Magatte Wade a annoncé en 2024 un accord avec NeWay Capital (maison-mère de Prospera) pour créer bientôt… Prospera Africa[23].

22. Gouvernement Juan Orlando Hernàndez.

23. *Le Monde*, article cité.

Remerciements

Nos *Voyages en utopies* n'auraient pu
exister sans les éditrices et éditeurs
qui y ont cru et qui ont suivi le projet
à ses différentes étapes de création :
Aurélie Ouazan (Alisio),
Damien Bergeret (J.-C. Lattès),
Estelle Cerutti (Fayard)
et Héléna Capdevielle (Fayard).
Qu'ils en soient tous chaleureusement
remerciés.

Merci à Olivier Fontvieille
et Anne Ponscarme (atelier Off)
pour l'élégante maquette
de ce livre hybride.

Merci à l'homme de l'art,
Daniel Casanave au dessin, qui nous
a prêté sa si précieuse plume pour
accompagner cette traversée au pays
des utopies réelles. Sans lui,
cet ouvrage ne serait pas le même.

Brieuc Pont, diplomate,
bon connaisseur des folies de l'histoire
politique, a accepté d'être le relecteur
final de ce livre. Merci à lui.

B.S.

Bibliographie de B. Simmat

L'Incroyable Histoire de la préhistoire (avec Jean-Paul Demoule), Les Arènes, à paraître août 2025 (illus. L. Landais)
Histoire des grands vins, Les Arènes, 2024 (illus. D. Casanave)
L'Incroyable histoire de l'argent, Les Arènes, 2023 (illus. T. Garnier)
L'Incroyable Histoire de la bière, Les Arènes, 2023 (illus. L. Landais)
Atlas des territoires éphémères, Robert Laffont, 2022
L'Incroyable Histoire de la cuisine, Les Arènes, 2021 ; nouvelle édition augmentée 2025 (illus. S. Douay)
Le Livre des petits plaisirs coupables, Les Arènes, 2021
L'Incroyable histoire de la géographie (avec Jean-Robert Pitte), Les Arènes, 2021 ; nouvelle édition augmentée 2024 (illus. P. Bercovici)
L'Incroyable Histoire de l'immortalité, Les Arènes, 2021 (illus. P. Bercovici)
Gamma Draconis, Le Lézard noir, 2020 (illus. E. Yoshimizu)
L'Incroyable Histoire du vin, Les Arènes, 2018 ; nouvelles éditions augmentées 2019, 2021, 2022 et 2024 (illus. D. Casanave)
Atlas des richesses insoupçonnées de la France, Les Arènes, 2018
Révolutionnaires ! (avec A. Mantoux), Hachette, 2018 (illus. C. Fabre)
Atlas de la France des années 1970, Autrement, 2017
Les Chiffres qui fâchent, Hachette, 2017 (illus. P. Gros)
Les Entreprises libérées, Les Arènes, 2016 (illus. P. Bercovici)
Les Illustres de la table, Dargaud, 2016 (illus. M. Burniat)
Atlas de la France du futur, Autrement, 2016
La Ligue des capitalistes extraordinaires, Dargaud, 2015 (illus. V. Caut)
Bordeaux Connection, First, 2015
La Ligue des économistes extraordinaires, Dargaud, 2014 ; nouvelle édition augmentée 2015 (illus. V. Caut)
Dico Vino, guide encyclopéthylique du vin, 12 bis, 2014 (illus. P. Bercovici)
La Romanée contée, Vent d'Ouest, 2014 (illus. P. Bercovici)
La Guerre des vins (avec A. Mantoux), Flammarion, 2012
Le Dom Pérignon Code, 12 bis, 2012 (illus. P. Bercovici)
Bien acheter son vin pour les Nuls (avec D. Saverot et A. Goujard), First, 2012
La Gauche bling-bling (avec A. Mantoux), 12 bis, 2012 (illus. P. Bercovici)
Guide d'achat des vins 2012 pour les Nuls (avec D. Saverot), First, 2011
Les Caves du CAC 40, 12 bis, 2011 ; nouvelle édition Vent d'Ouest, 2014 (illus. P. Bercovici)
Robert Parker, les sept péchés capiteux, 12 bis, 2010 ; nouvelle édition Vent d'ouest 2014 (illus. P. Bercovici)
Légion étrangère, les soldats perdus de la république (avec S. Rodriguez), Calmann-Lévy, 2010
Gotha City, le pouvoir discret des aristos (avec L. de Charette), Édition du Moment, 2009
In vino satanas (avec D. Saverot), Albin Michel, 2008
NRJ, l'empire des ondes (avec A. Mantoux), Mille et Une Nuits, 2008
Ségolène Royal, la dame aux deux visages (avec A. Mantoux), L'Archipel, 2006

Achevé d'imprimer en France en XXXX
XXXX
Pour le compte des éditions Fayard
13, rue du Montparnasse, 75006 Paris